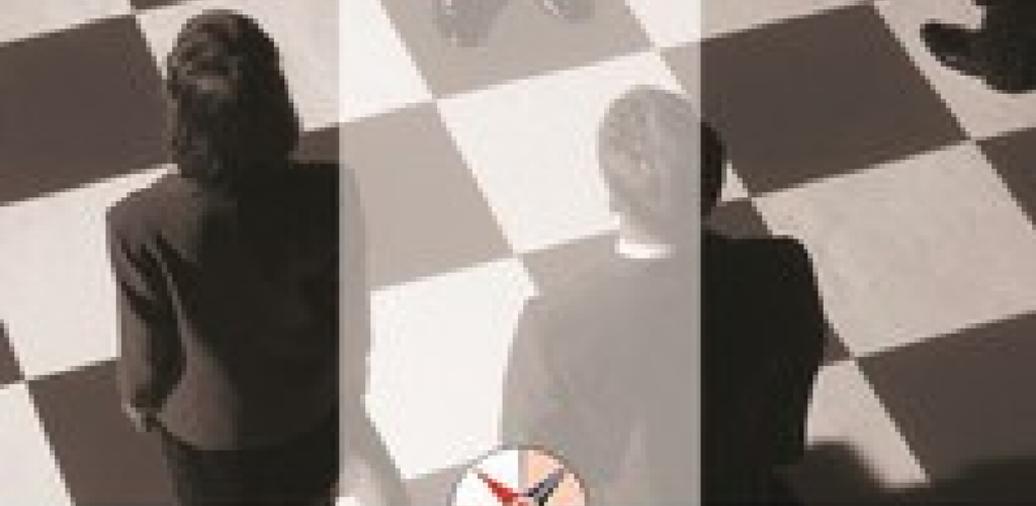


*Que
sais-je?*



L'ETHNOMÉTHODOLOGIE

Alain Coulon



QUE SAIS-JE ?

L'ethnométhodologie

ALAIN COULON

Professeur à l'université de Paris-VIII

Sixième édition mise à jour

24^e mille



Introduction

L'ethnométhodologie est un courant de la sociologie américaine né dans les années 1960, qui s'est d'abord installé dans les campus de Californie. Il a gagné ensuite d'autres universités américaines et européennes, notamment anglaises et allemandes. Cependant, l'ethnométhodologie était pratiquement ignorée du public français jusqu'à la diffusion de quelques textes fondateurs et de commentaires dans des revues des années 1980. Quarante ans après la parution de l'ouvrage fondateur d'Harold Garfinkel, *Studies in Ethnomethodology*, il a enfin été traduit en français [1].

L'importance théorique et épistémologique de l'ethnométhodologie tient au fait qu'elle opère une rupture radicale avec les modes de pensée de la sociologie traditionnelle. Davantage qu'une théorie constituée, elle est une perspective de recherche, une nouvelle posture intellectuelle.

L'entrée de l'ethnométhodologie dans notre culture constitue un véritable renversement de notre tradition sociologique. Ce changement prend place dans un élargissement de la pensée sociale. On accorde aujourd'hui plus d'importance à la démarche compréhensive contre la démarche explicative, à l'approche qualitative du social contre la quantophrénie

des recherches sociologiques antérieures.

La recherche ethnométhodologique s'organise autour de l'idée selon laquelle nous sommes tous des « sociologues à l'état pratique » selon la belle formule d'Alfred Schütz. Le réel est déjà décrit par les gens. Le langage ordinaire dit la réalité sociale, la décrit et la constitue en même temps.

Contre la définition durkheimienne de la sociologie construite sur la rupture avec le sens commun, l'ethnométhodologie montre que nous avons à notre disposition la possibilité de rendre compte de manière adéquate de ce que nous faisons pour organiser notre existence sociale. Analysant les pratiques ordinaires dans l'ici-et-maintenant toujours localisé des interactions, elle rejoint d'autres courants tenus en marge de la sociologie officielle, en particulier la sociologie d'intervention qui prend elle aussi en compte le fait que tout groupe social est capable de se comprendre lui-même, de se commenter, de s'analyser.

Le courant que nous présentons ici n'est pas une école marginale. Selon Richard Hilbert, il y a même un lien très fort entre l'ethnométhodologie et les sociologies de Durkheim et de Weber [2]. L'ethnométhodologie n'est pas coupée de l'ensemble de la recherche en sciences sociales. Elle est au contraire en relation, par des liens multiples, avec d'autres courants qui, comme le marxisme, la phénoménologie, l'existentialisme et l'interactionnisme, nourrissent la réflexion contemporaine sur notre société [3].

Notes

[1] H. Garfinkel Recherches ethnométhodologiques Paris, Puf, coll.« Quadrige », 2007.

[2] R. A. Hilbert The Classical Roots of Ethnomethodology. Durkheim, Weber, and Garfinkel Chapel Hill, University of North Carolina Press, 1992.

[3] Les traductions, sauf indications contraires, sont de moi-même. Je remercie Harold Garfinkel de l'autorisation qu'il m'a donnée de traduire certains passages des Studies in Ethnomethodology, ainsi que, pour la même raison, Basil Blackwell Ltd., éditeur de la seconde édition de cet ouvrage.

Chapitre I

Les précurseurs

On s'accorde en général pour considérer que les deux sources principales de l'œuvre de Garfinkel, mais non de tous les ethnométhodologues, sont les œuvres de Talcott Parsons et d'Alfred Schütz. Ces deux auteurs sont à peu près des contemporains, mais leurs itinéraires sont différents. Parsons naît aux États-Unis et il développe une œuvre imposante qui influence très vite la pensée sociale américaine ; Schütz au contraire émigre aux États-Unis à l'âge de quarante ans, en 1939, et il exerce pendant vingt ans, jusqu'à sa mort en 1959, une influence beaucoup plus discrète. Il n'est pas universitaire, sauf à la fin de sa vie. Mais il donne des conférences, il publie de nombreux articles, et l'on mesure aujourd'hui son rôle dans la sociologie contemporaine. À cela s'ajoute l'influence de l'interactionnisme symbolique.

1. Parsons et la théorie de l'action

Parsons a été une figure dominante de la sociologie américaine du xx^e siècle [\[1\]](#). En opposition au courant général de la sociologie de son temps, il a réhabilité la sociologie théorique européenne en intégrant dans sa

théorie de l'action les travaux de Durkheim, Weber, Pareto, etc. Il était en même temps un grand universitaire, et son département de Harvard présentait notamment l'avantage de regrouper la sociologie proprement dite, la psychologie sociale et l'anthropologie. Là s'est formée toute une génération de sociologues américains, parmi lesquels H. Garfinkel.

Selon Parsons, les motivations des acteurs sont intégrées dans des modèles normatifs qui règlent les conduites et les appréciations réciproques. C'est ce qui explique la stabilité de l'ordre social et sa reproduction dans chaque rencontre entre les individus. Nous partageons des valeurs qui nous dépassent et nous gouvernent. Nous avons tendance, pour éviter l'angoisse et les sanctions, à nous conformer aux règles de la vie en commun.

Mais comment se fait-il que nous respections en général ces règles de la vie en commun, sans même y réfléchir ? Parsons a recours à Freud pour rendre compte de cette régularité de la vie sociale : Freud a montré qu'au cours de l'éducation les règles de la vie en société sont intériorisées par l'individu et constituent ce qu'il appelle le « surmoi », c'est-à-dire une sorte de tribunal intérieur. Ce système intériorisé gouverne, selon Freud et Parsons, nos conduites et même nos pensées.

Nous communiquons toujours à l'aide de symboles qui prennent sens dans des totalités comme le langage, qui préexiste à nos rencontres, comme système de référence et comme ressource éternelle, inépuisable et

stable. L'ethnométhodologie posera le problème autrement : la relation entre acteur et situation ne sera pas le fait de contenus culturels ni de règles, elle sera produite par des processus d'interprétation. Il y a là un changement de paradigme sociologique avec l'ethnométhodologie, on passe d'un paradigme normatif à un paradigme interprétatif.

2. Schütz

Alfred Schütz a étudié les sciences sociales à l'université de Vienne au début du siècle. Il est parti d'une réflexion sur Max Weber pour élaborer son premier ouvrage publié en 1932 [2]. Il adressa cet ouvrage à Husserl qui lui proposa de devenir son assistant. Schütz déclina cette offre, mais conserva des rapports de travail avec Husserl, jusqu'à son départ définitif en 1938 pour fuir le régime nazi. Après un an passé à Paris, il s'installe définitivement aux États-Unis, où il meurt en 1959. C'est seulement après sa mort qu'il est devenu un classique de la sociologie mais, dès les années 1940, il donne des conférences à New York, où il a entre autres auditeurs Peter Berger, Thomas Luckmann.

Mais revenons à l'ouvrage de 1932 qui fonde la phénoménologie sociale.

Max Weber, bien qu'il en ait souligné l'importance, n'a pas clarifié la notion de Verstehen – le comprendre opposé à l'expliquer, Erklären – qui se réfère tantôt à la connaissance de sens commun, tantôt à une méthode

spécifique aux sciences sociales. Schütz va développer la première signification du *Verstehen* et proposer l'étude des procédures d'interprétation, que nous mettons en œuvre dans notre vie de tous les jours, pour donner un sens à nos actions et à celles des autres. C'est là probablement l'idée centrale, l'apport essentiel de Schütz. Comme le souligne Patrick Pharo, c'est « l'idée simple que l'on trouve chez Schütz, mais aussi d'une certaine façon chez Wittgenstein », selon laquelle « la compréhension est toujours déjà accomplie dans les activités les plus courantes de la vie ordinaire » [3] (p. 160). Comme le notait Schütz, « le langage de tous les jours recèle un trésor de types et de caractéristiques préconstitués, d'essence sociale, qui abritent des contenus inexplorés ». Le monde social de Schütz est celui de la vie quotidienne, vécue par des individus qui ne portent pas d'intérêt théorique, a priori, à la constitution du monde. Ce monde social est un monde intersubjectif, un monde de routines, dans lequel les actes de la vie quotidienne sont pour la plupart accomplis machinalement. La réalité semble naturelle et sans problème. Pour Schütz, la réalité sociale, c'est :

"La somme totale des objets et des événements du monde culturel et social, vécu par la pensée de sens commun d'hommes vivant ensemble de nombreuses relations d'interaction. C'est le monde des objets culturels et des institutions sociales dans lesquelles nous sommes tous nés, où nous nous reconnaissons... Depuis le commencement, nous, les acteurs sur la scène sociale, vivons le

monde comme un monde à la fois de culture et de nature, non comme un monde privé mais intersubjectif, c'est-à-dire qui nous est commun, qui nous est donné ou qui est potentiellement accessible à chacun d'entre nous ; et cela implique l'intercommunication et le langage [\[4\]](#)."

Les hommes n'ont jamais, en quoi que ce soit, des expériences identiques, mais ils supposent qu'elles sont identiques, font comme si elles étaient identiques, à toutes fins pratiques. L'expérience subjective d'un individu est inaccessible à un autre individu. Les acteurs ordinaires eux-mêmes, qui ne sont pourtant pas des philosophes, savent qu'ils ne voient jamais les mêmes objets d'une manière commune : ils n'ont pas les mêmes places d'observation de ces objets et n'ont pas les mêmes motivations ou les mêmes buts, les mêmes intentions, pour les regarder. On ne voit pas la même chose, pour suivre un match de football, selon qu'on est assis dans les tribunes centrales ou dans les virages. Tout le monde le sait si bien qu'on accepte, pour regarder une même rencontre, que les prix soient différents, parce que la qualité du spectacle, ou plus exactement la qualité du regard, diffère selon le point de vue. Cependant, tout le monde s'accordera pour dire que tous les spectateurs ont suivi le même match. En principe, le fait que les acteurs ne voient pas la même chose devrait empêcher toute possibilité d'une réelle connaissance intersubjective. Ce n'est pourtant pas le cas, grâce à deux « idéalizations » utilisées par les acteurs : celle de l'interchangeabilité des points de vue

d'une part (on peut échanger les places et échanger ainsi les angles de vue), et celle de la conformité du système de pertinence d'autre part (tous les spectateurs supposent que les autres sont venus voir ce match pour les mêmes raisons que lui, qu'ils y portent tous le même intérêt, ou pour le moins un intérêt empirique identique, cela malgré leurs différences biographiques). Considérées ensemble, ces deux idéalizations composent « la thèse générale de la réciprocité des perspectives », qui marque le caractère social de la structure du monde – vie de chacun.

Cette description de Schütz permet de comprendre comment des mondes expérientiels « privés », singuliers, peuvent être transcendés en un monde commun : c'est par ces deux idéalizations que je vois la même chose que mes voisins de match, y compris ceux qui, n'ayant pas fait le déplacement jusqu'au stade, le regardent à la télévision. Nous voyons ensemble le même match en dépit de nos places différentes, de nos différences de sexe, d'âge, de condition sociale, etc. De même « nous voyons tous les deux le même oiseau en train de voler, malgré nos différences de position dans l'espace, nos différences de sexe, d'âge, et en dépit du fait que vous ayez l'intention de le tirer, tandis que je veux seulement l'admirer ».

Par ce processus d'ajustement, permanent, exprimé dans ces deux idéalizations, les acteurs parviennent à dissiper leurs divergences de perception du monde. L'« attitude naturelle » recèle une extraordinaire capacité de

traiter les objets, et plus généralement les actions et les événements de la vie sociale, en vue de maintenir un monde commun. Elle implique également une capacité d'interprétation telle que le monde est déjà décrit par les membres.

3. L'interactionnisme symbolique

Une autre source de l'ethnométhodologie est l'interactionnisme symbolique. Il trouve sa première origine dans l'« École de Chicago » [5], dont les principaux représentants sont Robert Park, Ernest Burgess et William Thomas [6]. Ce courant de pensée a popularisé l'usage des méthodes qualitatives sur le terrain, adéquates pour étudier la réalité sociale, en particulier les bouleversements sociaux rapides que provoquait la croissance urbaine de Chicago, L'interactionnisme symbolique [7] prend le contre-pied de la conception durkheimienne de l'acteur. Durkheim, s'il reconnaît la capacité qu'a l'acteur de décrire les faits sociaux qui l'entourent, considère que ces descriptions sont trop vagues, trop ambiguës pour que le chercheur puisse en faire un usage scientifique, ces manifestations subjectives ne relevant d'ailleurs pas du domaine de la sociologie. À l'inverse, l'interactionnisme symbolique soutient que la conception que les acteurs se font du monde social constitue, en dernière analyse, l'objet essentiel de la recherche sociologique.

Les critiques méthodologiques des interactionnistes sont radicales. Ils rejettent le modèle de l'enquête

quantitative et ses conséquences sur la conception de la rigueur et de la causalité dans les sciences sociales. Une connaissance sociologique adéquate ne saurait être élaborée par l'observation de principes méthodologiques qui cherchent à extraire des données de leur contexte afin de les rendre objectives. L'utilisation des questionnaires, des interviews, des échelles d'attitude, des calculs, des tables statistiques, etc., tout cela crée de la distance, éloigne le chercheur, au nom même de l'objectivité, du monde social qu'il veut étudier. Cette conception scientifique produit évidemment un curieux modèle de l'acteur, sans relation avec la réalité sociale naturelle dans laquelle il vit.

L'authentique connaissance sociologique nous est livrée dans l'expérience immédiate, dans les interactions de tous les jours. Il faut d'abord prendre en compte le point de vue des acteurs, quel que soit l'objet d'étude, puisque c'est à travers le sens qu'ils assignent aux objets, aux situations, aux symboles qui les entourent, que les acteurs fabriquent leur monde social.

Dans l'ensemble, la sociologie a négligé l'importance des apports méthodologiques et théoriques de l'interactionnisme symbolique, considéré le plus souvent, avec quelque mépris, comme une démarche de type journalistique [8], n'ayant pas de statut scientifique véritable. Tout au plus lui a-t-on reconnu une utilité éventuelle de recherche préliminaire. Toutefois, l'interactionnisme est bien ancré dans la tradition de recherche anglo-saxonne et continue d'exercer une

certaine influence, comme on peut le voir en particulier dans les études sur la déviance.

L'intérêt de l'interactionnisme symbolique est considérable non seulement en ce qu'il insiste sur le rôle créatif joué par les acteurs dans la construction de leur vie quotidienne, mais aussi pour son attention aux détails de cette construction. Il ne faudrait pas croire que l'interactionnisme ne soit finalement qu'une « sociologie sauvage », sans hypothèses théoriques. Il prend appui sur une tradition théorique très vivante, selon laquelle les objets sociaux sont construits. La signification sociale des objets provient de ce qu'on leur donne sens au cours de nos interactions. Si certaines de ces significations sont stables dans le temps, elles doivent être renégociées à chaque nouvelle interaction. L'interaction est définie comme un ordre négocié, temporaire, fragile, qui doit être reconstruit en permanence afin d'interpréter le monde. Ce constructivisme va se retrouver aussi bien dans la phénoménologie sociale que sous une autre forme dans l'ethnométhodologie.

La théorie de l'étiquetage – labeling theory –, qui fait partie de l'interactionnisme symbolique, porte à l'extrême cette orientation selon laquelle le monde social n'est pas donné mais construit.

Les individus sont par exemple « étiquetés » comme déviants. La déviance n'est plus considérée comme une « qualité », une caractéristique propre de la personne, ou encore comme quelque chose qui est produit par le

déviant. On considère que la déviance est au contraire créée par un ensemble de définitions instituées, par la réaction du social à des actes plus ou moins marginaux, bref qu'elle est l'aboutissement d'un jugement social, comme le souligne Howard Becker : « La déviance n'est pas la qualité de l'acte commis par quelqu'un, mais plutôt la conséquence de l'application, par d'autres, de règles et de sanctions à un "offenseur". Le déviant est quelqu'un à qui cette étiquette a pu être appliquée avec succès. Le comportement déviant est le comportement désigné comme tel. » [\[9\]](#)

Autrement dit, un individu ne devient pas déviant par le seul accomplissement de son acte. La déviance n'est pas inhérente au comportement.

Le déviant est celui qui est pris, défini, isolé, désigné et stigmatisé. C'est une des idées les plus fortes de la théorie de la désignation de penser que les forces du contrôle social, en désignant certaines personnes comme déviantes, les confirment comme déviantes à cause de la stigmatisation qui s'attache à cette désignation. Au point qu'on a pu dire que le contrôle social, paradoxalement, générerait et renforcerait les comportements déviants, alors qu'il est institué à l'origine pour les combattre, les canaliser et les réprimer : on devient tel qu'on nous décrit [\[10\]](#).

Pour les ethnométhodologues, qui vont parfois s'inspirer de la théorie de l'étiquetage, la déviance ne sera pas définie unilatéralement comme désobéissance à des normes. On va y voir l'effet d'une construction sociale,

une production à la fois de ceux qui s'occupent des déviants et qui les étiquettent, et des déviants qui s'étiquettent eux-mêmes déviants, en confirmant par leurs conduites ultérieures l'étiquetage social initial.

Notes

[1] Pour un exposé de sa pensée, on consultera en particulier T. Parsons, et al. *Towards a General Theory of Action* Cambridge, Mass., Harvard University Press, 1951, ; T. Parsons *The Structure of Social Action* New York, The Free Press, 1963, ; en français : *Éléments pour une sociologie de l'action* Paris, Plon, 1955.

[2] A. Schütz *Der Sinnhafte Aufbau der sozialen Welt* (1932) Vienne, Springer, 1960, 2e éd., ; trad. angl. : *The Phenomenology of the Social World* Evanston, Illinois, Northwestern University Press, 1967, et Londres, Heinemann, 1972.

[3] P. Pharo « La description des structures formelles de l'activité sociale », in *Décrire : un impératif ?* Paris, EHESS, t. 2, 1985, p. 159-174.

[4] A. Schütz « Concept and Theory Formation in the Social Sciences », in *Collected Papers* 1962, p. 48-66, La Haye, Martinus Nijhoff, . Des extraits de l'oeuvre de Schütz ont été rassemblés et traduits en français : A. Schütz *Le Chercheur et le Quotidien* Paris, Méridiens-Klincksieck, 1987.

[5] Voir A. Coulon *L'École de Chicago* (1992) Paris, Puf, coll.« Que sais-je ? », n° 2639 2012, 5^e éd..

[6] R. E. Park et E. W. Burgess Introduction to the Science of Sociology Chicago, University of Chicago Press, 1921, ; W. I. Thomas et F. Znaniecki The Polish Peasant in Europe and America Chicago, Chicago University Press, 1918-1920, (New York, Knopf, 1927). W. Thomas fut l'un des tout premiers à utiliser en sociologie des matériaux biographiques et autobiographiques, avec sa monumentale étude (plus de 2 200 p.), menée conjointement avec F. Znaniecki, sur les paysans polonais exilés en Europe et en Amérique

[7] L'expression « interaction symbolique » a été pour la première fois formulée par Blumer en 1937. Sur l'interactionnisme, voir H. Blumer Symbolic Interactionism. Perspective and Method Chicago, University of Chicago Press, 1969, . En français, voir Anselm Strauss Miroirs et masques. Une introduction à l'interactionnisme Paris, A.-M. Métaillé, 1992.

[8] Robert Park, un des tout premiers fondateurs de l'École de Chicago, était d'ailleurs un ancien journaliste. Il est d'abord l'élève de Simmel à Berlin. Il a quarante-neuf ans lorsqu'il commence à enseigner la sociologie à l'université en 1913. Il n'y renie pas son passé de journaliste. À ses yeux, le sociologue est « une espèce de superreporter, il informe de manière un peu plus précise et avec un peu plus de recul que la moyenne ». Les enquêtes sociales ne sont pour lui, dans leur contenu comme dans leurs techniques, que des formes supérieures de journalisme : « La science est simplement un peu plus persistante dans sa curiosité, un peu plus exigeante et exacte dans ses observations que le sens commun » (Park et Burgess, op. cit., 1921,

p. 188).

[9] Howard Becker *Outsiders : Studies in the Sociology of Deviance* New York, The Free Press, 1963, p. 9, ; trad. franç., *Outsiders. Études de sociologie de la déviance* préface de J.-M. Chapoulie Paris, A.-M. Métaillé, 1985.

[10] Ce phénomène est à rapprocher de celui de la prédiction familiale s'appliquant aux performances scolaires des enfants et au niveau scolaire qu'ils sont supposés être capables d'atteindre. Il s'agit bien souvent d'une véritable assignation, les enfants ne faisant que réaliser la prédiction-édiction des parents : « Il ne pourra pas aller plus loin que le Brevet... » Il en va sans doute de même lorsqu'on dit par exemple d'un enfant qu'il « n'est pas bon en maths ». L'enfant s'en persuade rapidement, et ses performances atteignent vite le niveau effectivement assigné, réalisant ainsi la prophétie familiale.

Chapitre II

Histoire du mouvement ethnométhodologique

L'ethnométhodologie commence avec les travaux du sociologue Harold Garfinkel. Né en 1917 (décédé en 2011), il entreprend des études doctorales en 1946 à l'université de Harvard, sous la direction de Talcott Parsons. Dans le même temps, il s'initie à la phénoménologie, lit Edmond Husserl, Aaron Gurwitsch, Alfred Schütz et Maurice Merleau-Ponty qui exerceront sur lui une grande influence.

1. 1949 : crimes interraciaux et définition de la situation

Il publie son premier travail en 1949 [\[1\]](#). C'est un article consacré aux homicides interet intraraciaux et aux procès et condamnations qui leur sont afférents. Garfinkel emprunte à William Thomas l'idée selon laquelle les acteurs prennent une part active à la « définition de la situation ». Dire que les acteurs d'un fait social, lors de leurs échanges, « définissent la situation » signifie qu'ils définissent en permanence dans leur vie quotidienne les institutions dans lesquelles ils vivent.

Comme le soulignera plus tard Erving Goffman, il faut définir le « cadre » pour le comprendre et agir. Contrairement à la sociologie qui cherche à savoir comment les individus agissent dans des situations qui seraient déjà définies en dehors d'eux et préexisteraient à leurs échanges, l'ethnométhodologie essaiera de comprendre comment les individus voient, décrivent et proposent ensemble une définition de la situation [2].

2. 1952 : la thèse de Garfinkel

En 1952, Garfinkel soutient sa thèse de doctorat [3]. Parsons a eu sur lui une influence décisive, et il ne cessera jamais de le reconnaître. Cependant, il n'est nullement un « disciple » de Parsons, au sens suiviste qui s'attache généralement à cette notion. Mais il reconnaîtra toujours sa dette, comme il l'écrira plus tard en rappelant que ses travaux « trouvent leur origine dans la lecture des écrits de Talcott Parsons, Alfred Schütz, Aaron Gurwitsch et Edmond Husserl... Le travail de Parsons en particulier demeure impressionnant par la profondeur et la précision sans faille de son raisonnement sociologique pratique quant aux tâches constitutives du problème de l'ordre social et de sa solution » (Studies, p. IX) [4].

Après la soutenance de sa thèse, Garfinkel obtient un poste dans l'Ohio, puis, en 1954, à l'université de Californie à Los Angeles (UCLA), où il enseignera jusqu'en 1988. Entre les deux postes, il a l'occasion de mener une recherche sur les jurés de tribunaux. À

l'UCLA, Garfinkel a fait connaissance de Dell Hymes qui est un des fondateurs de l'ethnologie de la communication. Il travaille à ce moment-là à l'Institut national des maladies mentales, et il engage des travaux dans le contexte de l'École de médecine de l'UCLA. C'est là qu'il est amené à s'intéresser au « cas Agnès », un transsexuel qui fera l'objet d'une des études les plus célèbres de Garfinkel.

Il influence à ce moment-là un petit nombre d'étudiants de l'UCLA. En 1956, Garfinkel publie une étude sur les « cérémonies de dégradation » [5]. On trouve dans cette publication une orientation qui évoque un thème que Jean-Paul Sartre a développé bien avant, quand il opposait philosophie essentialiste et philosophie existentialiste. En effet, Garfinkel critique le concept des « essences » qui, dit-il, n'est pas un concept scientifique mais une construction de la vie quotidienne. Ce constructivisme, qui est en rapport avec le pragmatisme et l'interactionnisme symbolique, devient à ce moment-là un thème central de l'ethnométhodologie à l'état naissant. En 1959, Garfinkel participe au IV^e congrès mondial de sociologie de Stresa, où il fait une communication qui sera publiée, dont le titre montre bien ses préoccupations intellectuelles [6].

3. Cicourel et la constitution du « réseau »

En 1955, Aaron Cicourel, qui va jouer un rôle décisif dans l'histoire de l'ethnométhodologie, reçoit sa maîtrise

à l'UCLA. Puis il publie, en 1963, avec John Kitsuse, une étude sur les décideurs en matière d'éducation [7]. L'année suivante paraît son nouvel ouvrage sur la méthode et la mesure en sociologie [8]. En 1965, il anime avec Garfinkel un séminaire informel. On y rencontre Harvey Sacks, Lawrence Wieder, Don H. Zimmerman, ainsi que plusieurs ethnologues, dont Michael Moerman, Bennetta Jules-Rosette et Carlos Castaneda. En 1965-1966, il est à Berkeley où il forme de nombreux étudiants comme Roy Turner, David Sudnow. Il y a alors des va-et-vient entre Berkeley et Los Angeles où enseigne toujours Garfinkel. Dans cette même période, Harvey Sacks commence à jouer un rôle important. En 1962-1963, il organise le groupe de Berkeley qui travaille sur les publications de Garfinkel. Dans ce groupe, on rencontre Emanuel Schegloff, David Sudnow et Roy Turner. Tous se déplacent, en Californie, d'un campus à l'autre, et ils forment ce que Nicolas Mullins (p. 192-193) présente comme un « réseau » [9]. Cependant, le centre de ce réseau, toujours selon Mullins, semble être à l'UCLA, autour de Garfinkel, malgré les talents organisationnels de Cicourel, dont le centre de Santa Barbara prend de plus en plus d'importance. Don H. Zimmerman rejoint ce centre avec Sudnow en 1965 ; il soutient son doctorat l'année suivante.

4. La diffusion intellectuelle

À la fin des années 1960, le caractère apparemment antisociologique de l'ethnométhodologie commence à

devenir visible, dans un contexte de crise de la sociologie et de mouvement étudiant contestataire et de contre-culture. La rupture est visible notamment avec le structurofonctionnalisme de Talcott Parsons et de Robert Merton qui a dominé la génération précédente de sociologues. Pourtant, l'ethnométhodologie se développe toujours à l'intérieur des départements de sociologie des universités et même, plus largement, des organisations nationales et internationales de la sociologie, avec leurs revues, leurs congrès, même si l'ethnométhodologie reste en position relativement marginale dans son fief californien. C'est le moment où les voies intellectuelles de l'ethnométhodologie commencent à intéresser un public plus large, avec la montée concomitante de la phénoménologie sociale. Alfred Schütz est mort en 1959. Il a laissé une œuvre relativement dispersée. Elle est regroupée dans les *Collected Papers*, édités par Maurice Natanson en 1962 pour le premier volume. Peter Berger et Thomas Luckmann publient leur célèbre ouvrage sur la construction sociale de la réalité en 1966, qui sera traduit en France vingt ans plus tard [\[10\]](#). Les mêmes auteurs continuent la publication des *Collected Papers* en 1968.

Dans le même temps se développe autour de Cicourel une orientation cognitiviste fortement marquée par les recherches linguistiques. Cicourel travaille notamment avec John Gumperz, un ethnolinguiste. Des études sont engagées sur l'acquisition du langage et de la compétence interprétative des enfants. Sacks, pour sa

part, engage des travaux qui vont conduire au versant conversationniste de l'ethnométhodologie. Selon Mullins, le réseau californien de l'ethnométhodologie comprend, en 1964, 25 membres.

Dans le même temps, Garfinkel publie des articles importants, dont « Trust », un article sur la confiance en 1963 [11]. Plusieurs de ses travaux, disjoints, vont être réunis dans les *Studies in Ethnomethodology* que Garfinkel se décide à publier sous la pression, dit-on, de circonstances universitaires et celle de son entourage en 1967.

5. 1967 : le livre fondateur

Dans la préface des *Studies*, Garfinkel dit à quel renversement de perspectives ses recherches l'ont conduit :

"Contrairement à certaines formulations de Durkheim, qui nous enseigne que la réalité objective des faits sociaux est le principe fondamental de la sociologie, on postulera, à titre de politique de recherche que, pour les membres qui font de la sociologie, le phénomène fondamental est la réalité objective des faits sociaux, en tant qu'accomplissement continu des activités concertées de la vie quotidienne des membres, qui utilisent, en les considérant comme connus et allant de soi, des procédés ordinaires et ingénieux pour cet accomplissement (p. VII)."

Les faits sociaux ne s'imposent pas à nous, contrairement à ce qu'affirme Durkheim, comme une réalité objective. Le postulat de la sociologie devient donc, avec Garfinkel : il faut considérer les faits sociaux comme des accomplissements pratiques ; le fait social n'est pas un objet stable, il est le produit de l'activité continue des hommes qui mettent en œuvre des savoir-faire, des procédures, des règles de conduite, bref une méthodologie profane, dont l'analyse constitue la véritable tâche du sociologue.

L'année suivante, la critique et la contreoffensive des sociologues commencent avec un article de J. S. Coleman [\[12\]](#).

6. La croissance du mouvement

À la fin des années 1960, une nouvelle génération se forme dans les campus californiens, et les soutenances de thèses commencent à se multiplier, surtout à Santa Barbara autour de Cicourel : Lawrence Wieder soutient en 1969 ; Hugh Mehan en 1971 avec une thèse sur les interactions éducatives dans une classe [\[13\]](#) ; Marshall Shumsky l'année suivante avec une thèse sur les groupes de rencontre californiens (encounter groups) à partir de l'expérience qu'il a de ces groupes en tant qu'animateur [\[14\]](#) ; Robert McKay soutient la sienne dans le même temps, ainsi que Kenneth Leiter, Kenneth Jennings, Schwartz, David Roch, etc. Selon Pierce Flynn (1991, p. 44), 16 thèses d'orientation ethnométhodologique ont été soutenues à Santa

Barbara entre 1967 et 1972 [15]. En 1972, 50 ethnométhodologues sont, selon Mullins, recensés.

Ces années d'expansion et de floraison du mouvement sont également marquées par d'importantes publications. On ne peut les citer toutes. Retenons pour l'essentiel, outre les Studies, l'ouvrage de David Sudnow sur la gestion hospitalière de la mort [16], celui de Cicourel sur la délinquance juvénile [17] et la même année celui de Peter McHugh sur la définition de la situation [18]. Il faut ajouter la parution en 1970 d'un article important de Don Zimmerman et Melvin Pollner sur le monde quotidien comme phénomène [19], article qu'on considère parfois comme la présentation la plus systématique pour l'époque de la posture ethnométhodologique, en opposition à celle de la sociologie standard. Ces auteurs montrent que la sociologie professionnelle s'enracine dans la sociologie profane, qu'elle y trouve des « ressources » qu'elle utilise de manière non critique et dont elle fait même les thèmes (topics) de ses travaux. Ils élaborent ensuite la notion de corpus contingent (occasional corpus), qui définit l'ensemble des pratiques instituant les situations qui caractérisent une situation localisée.

À partir des années 1970, l'ethnométhodologie commence à se scinder en deux groupes : celui des analystes de conversation qui traquent dans les conversations que nous échangeons les reconstructions contextuelles qui permettent de leur donner sens et de les poursuivre ; celui des sociologues pour lesquels les

frontières reconnues de leur discipline demeurent circonscrites aux objets plus traditionnels que la sociologie étudie, comme l'éducation, la justice, les organisations, les administrations, la science.

En dépit ou peut-être à cause de ces liens maintenus avec l'activité sociologique habituelle, l'ethnométhodologie va faire l'objet en 1975 d'une nouvelle attaque spectaculaire de la part de Lewis Coser, alors président de l'Association américaine de sociologie [20]. Il va présenter le courant ethnométhodologique comme une secte dont le développement menacerait l'avenir de toute la sociologie américaine. À ces attaques, Don Zimmerman d'une part et Hugh Mehan et Houston Wood d'autre part vont répliquer l'année suivante [21].

7. La diffusion à l'étranger

À partir de ce moment-là, l'ethnométhodologie commence à avoir un réel impact au-delà de la Californie. Elle va s'installer sur la côte est avec une nouvelle génération (Alan Blum, McHugh, Robert McKay, George Psathas, Jeff Coulter) qui accède à des postes universitaires dans les départements de sociologie des universités de New York ou de Boston.

Elle déborde également les frontières des États-Unis jusqu'en Angleterre, à Londres et à Manchester, où se concentre un nombre important d'ethnométhodologues, parmi lesquels Rod Watson, John Heritage, Douglas

Benson, John Hughes, Wesley Sharrock, Bob Anderson, John Lee ; en Allemagne, avec le groupe de l'université de Bielefeld. La progression est beaucoup plus lente dans des pays comme l'Italie, où l'on note cependant la parution en 1983 d'un recueil de textes traduits [22] et, en 1991, l'ouvrage de Giolo Fele [23] qui analyse, à l'aide d'enregistrements vidéo, des séances de thérapie familiale. En se fondant sur l'ethnométhodologie, l'analyse de conversation et la sociologie de Goffman, l'auteur met en évidence le travail d'« enquête sur les faits » qui se trouve au cœur de l'activité du thérapeute et des membres de la famille, récits qui provoquent des désaccords et des situations conflictuelles.

En France, il a fallu attendre une décennie pour que l'ethnométhodologie trouve sa place dans le paysage culturel français. Les premières publications paraissent en 1973 [24]. En 1981, Christian Bachmann, Jacqueline Lindenfeld et Jacky Simonin ont publié un ouvrage intitulé Langage et Communications sociales (Hatier) qui consacre un chapitre à l'ethnométhodologie. Quelques thèses d'inspiration ethnométhodologique sont soutenues [25]. Plus récemment, hors des grandes publications sociologiques officielles, quelques revues consacrent un dossier à l'ethnométhodologie (cf. Bibliographie, p. 124-125). Depuis le milieu des années 1980, on l'enseigne à la Maison des sciences de l'homme à Paris et dans les universités, en particulier Paris-VII (ethnologie) et Paris-VIII (sciences de l'éducation, sociologie et informatique), Toulouse, Nice.

Notes

[1] H. Garfinkel « Research Note on Inter-and Intra-Racial Homicides », *Social Forces* 1949, 27, p. 370-381.

[2] D. H. Zimmerman et D. L. Wieder « Ethnomethodology and the Problem of Order : Comment on Denzin », in J. D. Douglas (dir.) *Understanding Everyday Life* Londres, Routledge & Kegan Paul, 1970, p. 285-295.

[3] H. Garfinkel *The Perception of the Other : a Study in Social Order* Ph.D. dissertation, Harvard University, 1952.

[4] H. Garfinkel *Studies in Ethnomethodology* Englewood Cliffs, NJ, Prentice Hall, 1967, (disponible en français : *Recherches ethnométhodologiques* Paris, Puf, 2007,). Cet ouvrage, qui est considéré comme « la bible » de l'ethnométhodologie, a été réédité en 1984 à Cambridge, Polity Press. On le désignera désormais par *Studies*. Quelques extraits ont d'abord été traduits dans « Arguments ethnométhodologiques », *Problèmes d'épistémologie en sciences sociales*, III, Paris, CEMS-EHESS, s.d. [1984], 174 p., ouvrage qu'on appellera « Arguments » par la suite

[5] H. Garfinkel « Conditions of Successful Degradation Ceremonies », *American Journal of Sociology* 1956, 61, p. 420-424, ; trad. franç., dans *Sociétés* Paris, Masson, 1985, 5, vol. 1.

[6] H. Garfinkel « Aspects of the Problem of Common Sense Knowledge of Social Structures », in *Transactions of the Fourth World Congress of Sociology* Milan, Stresa,

1959, 4, p. 51-65.

[7] A. Cicourel et J. Kitsuse The Educational Decision-Makers Indianapolis, Bobbs-Merrill, 1963.

[8] A. Cicourel Method and Measurement in Sociology New York, The Free Press, 1964.

[9] N. Mullins Theories and Theory Groups in Contemporary American Sociology New York, Harper & Row, 1974.

[10] P. Berger et T. Luckmann La Construction sociale de la réalité Paris, Méridiens-Klincksieck, 1986, traduit de The Social Construction of Reality Garden City, Doubleday, 1966.

[11] H. Garfinkel « A Conception of, and Experiments with, "Trust" as a Condition of Stable, Concerted Actions », in O. J. Harvey (dir.) Motivation and Social Interaction New York, Ronald Press, 1963.

[12] J. S. Coleman « Review Symposium on H. Garfinkel's Studies in Ethnomethodology », American Sociological Review 1968, 33, p. 122-130.

[13] H. Mehan Accomplishing Understanding in Educational Settings Unpublished Ph.D., University of California, Santa Barbara, 1971.

[14] M. Shumsky Encounter Groups : a Forensic Scene Unpublished Ph.D., University of California, Santa Barbara, 1972.

[15] P. Flynn the Ethnomethodological Movement. Semiotic Interpretations Berlin, New York, Mouton De Gruyter, 1991. . Dans cet ouvrage, Pierce Flynn distingue quatre générations d'ethnométhodologues entre 1950 et les années 1980

[16] D. Sudnow Passing on : the Social Organization of

Dying Englewood Cliffs, NJ, Prentice Hall, 1967.

[17] A. Cicourel *The Social Organization of Juvenile Justice* New York, Wiley, 1968.

[18] P. McHugh *Defining the Situation* Indianapolis, Bobbs-Merrill, 1968.

[19] D. H. Zimmerman et M. Pollner « *The Everyday World as a Phenomenon* », in J. D. Douglas (dir.) *Understanding Everyday Life* London, Routledge & Kegan Paul, 1970, p. 80-103.

[20] L. A. Coser « *Presidential Address : Two Methods in Search of a Substance* », *American Sociological Review* 1975, 40, 6 (déc.), p. 6910-700.

[21] H. Mehan et H. Wood « *De-Secting Ethnomethodology* », op. cit., p. 13-21, ; D. H. Zimmerman « *A Reply to Professor Coser* », *The American Sociologist* 1976, 11 (févr.), p. 4-13.

[22] P. P. Giglioli et A. Dal Lago *Etnometodologia* Bologne, Il Mulino, 1983.

[23] G. Fele *L'insorgere del conflitto* Milano, Franco Angeli, 1991.

[24] N. Herpin *Les Sociologues américains et le siècle* Paris, Puf, coll.« Sup », 1973, ; E. Veron « *Vers une logique naturelle des mondes sociaux* », *Communications* 1973., 20

[25] P. Paperman *Le travail : routines et ruptures du sens commun*, thèse de doctorat de 3^e cycle, université de Paris VIII, 1982, ; L. Pierrot *Interactions sociales et procédures cognitives de production de sens. Le travail pour les femmes immigrées*, thèse de doctorat de 3^e cycle, université de Provence, 1983, ; A. Ogien *Positivité de la pratique. L'intervention en psychiatrie comme*

argumentation, thèse de doctorat de 3^e cycle, université de Paris VIII, 1984, ; A. Coulon Le Métier d'étudiant : approches ethnométhodologique et, institutionnelle de l'entrée dans la vie universitaire, thèse de doctorat d'État, 3 vol., 1 130 p., université de Paris VIII, 1990, . L. Zappulli Les savoirs en action : l'apprentissage de l'identité professionnelle des magistrats italiens. Une approche ethnométhodologique, thèse de doctorat, université de Paris VIII, 2001.

Chapitre III

Les concepts clés de l'ethnométhodologie

L'ethnométhodologie s'est donné, avec Garfinkel, un vocabulaire particulier. Il n'est pas toujours nouveau, puisque tantôt il emprunte certains de ses termes ailleurs – l'indexicalité, à la linguistique ; la réflexivité, à la phénoménologie ; la notion de membre, à Parsons – tantôt il reprend des termes du langage courant mais en modifie le sens – c'est le cas par exemple des notions de pratique ou d'accountability. Mais ce qui frappe avant tout dans l'ethnométhodologie, c'est la complémentarité et la solidarité de ses concepts. Nous présenterons ici les plus importants et aussi les plus accessibles pour qui découvre l'ethnométhodologie.

1. Pratique, accomplissement

Dès les premières lignes du premier chapitre des *Studies*, intitulé « Qu'est-ce que l'ethnométhodologie ? », Garfinkel nous indique que ses études « traitent les activités pratiques, les circonstances pratiques, et le raisonnement sociologique pratique, comme des sujets d'étude empirique. En accordant aux activités banales de

la vie quotidienne la même attention qu'on accorde habituellement aux événements extraordinaires, on cherchera à les saisir comme des phénomènes de plein droit ».

L'intérêt majeur de Garfinkel se porte sur les activités pratiques et en particulier le raisonnement pratique, qu'il soit professionnel ou profane.

L'ethnométhodologie est la recherche empirique des méthodes que les individus utilisent pour donner sens et en même temps accomplir leurs actions de tous les jours : communiquer, prendre des décisions, raisonner. Pour les ethnométhodologues, la sociologie sera donc l'étude de ces activités quotidiennes, qu'elles soient triviales ou savantes, considérant que la sociologie elle-même doit être considérée comme une activité pratique. Comme le note George Psathas, l'ethnométhodologie se présente comme « une pratique sociale réflexive qui cherche à expliquer les méthodes de toutes les pratiques sociales, y compris les siennes propres » [\[1\]](#). À la différence des sociologues qui considèrent généralement le savoir de sens commun comme une « catégorie résiduelle », l'ethnométhodologie analyse les croyances et les comportements de sens commun comme les constituants nécessaires de « toute conduite socialement organisée ».

Les ethnométhodologues se veulent plus proches des réalités courantes de la vie sociale que les autres sociologues. Il faut faire un retour à l'expérience, et cela exige de modifier les méthodes et les techniques de

recueil des données aussi bien que de la construction théorique. Les ethnométhodologues font en effet l'hypothèse que les phénomènes quotidiens se déforment lorsqu'on les examine à travers « la grille de la description scientifique ». Les descriptions sociologiques ignorent l'expérience pratique de l'acteur, considéré comme un être irrationnel. Les ethnométhodologues rejettent les hypothèses traditionnelles de la sociologie sur la réalité sociale. Selon eux, les sociologues supposent a priori qu'un système stable de normes et de significations partagées par les acteurs gouverne tout système social.

Les concepts de la sociologie, tels que les normes, les règles, les structures, proviennent de ce que la charpente du dispositif sociologique présuppose l'existence d'un monde signifiant extérieur et indépendant des interactions sociales. Pour la sociologie, ces hypothèses deviennent en fait des ressources implicites.

Ce que la sociologie nomme « modèles » est considéré par l'ethnométhodologie comme les « accomplissements continus des acteurs ». Pour l'ethnométhodologie, même lorsque les faits les contredisent, les sociologues s'arrangent pour trouver des explications conformes à leurs hypothèses préétablies, en particulier celle de la « constance de l'objet ». L'ethnométhodologie substitue à cette hypothèse de la « constance de l'objet » celle de « processus ».

« Là où d'autres voient des données, des faits, des choses, l'ethnométhodologue voit un processus, à travers lequel les traits de l'apparente stabilité de l'organisation sociale sont continuellement créés. » [2]

Dans un article devenu célèbre, Garfinkel et Sacks affirment (p. 353) que « les faits sociaux sont les accomplissements des membres ». [3] La réalité sociale est constamment créée par les acteurs, n'est pas une donnée préexistante. C'est pourquoi, par exemple, l'ethnométhodologie porte autant d'attention à la façon dont les membres prennent des décisions. Au lieu de faire l'hypothèse que les acteurs suivent des règles, l'intérêt de l'ethnométhodologie est de mettre au jour les méthodes par lesquelles les acteurs « actualisent » ces règles. C'est ce qui les rend observables et descriptibles. Les activités pratiques des membres, dans leurs activités concrètes, révèlent les règles et les procédures. Autrement dit, l'observation attentive et l'analyse des processus mis en œuvre dans les actions permettraient de mettre au jour les procédures par lesquelles les acteurs interprètent constamment la réalité sociale, inventent la vie dans un bricolage permanent. Il sera donc capital d'observer comment les acteurs de sens commun produisent et traitent l'information dans les échanges et comment ils utilisent le langage comme une ressource ; en bref, comment ils fabriquent un monde « raisonnable » afin de pouvoir y vivre.

2. L'indexicalité

La vie sociale se constitue à travers le langage : non pas celui des grammairiens et des linguistes, mais celui de la vie de tous les jours. On se parle, on reçoit des ordres, on répond à des questions, on enseigne, on écrit des livres de sociologie, on fait son marché, on achète et on vend, on ment et on triche, on participe à des réunions, on fait des interviews, tout cela, avec la même langue. C'est à partir de ce constat que se développe l'interrogation ethnométhodologique sur le langage.

Les sociologues utilisent dans leurs enquêtes, dans leurs descriptions et leurs interprétations de la réalité sociale, les mêmes ressources de langage que les gens ordinaires, le langage commun. Les sociologues passent leur temps à « trouver des remèdes aux propriétés indexicales du discours pratique » [4]. L'idée que les expressions du langage ordinaire sont indexicales ne trouve pas son origine dans l'ethnométhodologie. Les expressions indexicales sont des expressions, telles que « cela », « je », « vous », « derrière », etc., qui tirent leur sens de leur contexte. Elles ont été depuis longtemps la préoccupation des logiciens et des linguistes. L'indexicalité, ce sont toutes les déterminations qui s'attachent à un mot, à une situation. Indexicalité est un terme technique adapté de la linguistique. Cela signifie que bien qu'un mot ait une signification transsituationnelle, il a également une signification distincte dans toute situation particulière dans laquelle il est utilisé. Sa compréhension profonde passe par des « caractéristiques indicatives », et exige des individus qu'ils « aillent au-delà de l'information qui

leur est donnée » [5].

Cela désigne donc l'incomplétude naturelle des mots, qui ne prennent leur sens « complet » que dans leur contexte de production, que s'ils sont « indexés » à une situation d'échange linguistique. L'indexation n'épuise pas l'intégralité de leur sens potentiel. La signification d'un mot ou d'une expression provient de facteurs contextuels tels que la biographie du locuteur, son intention immédiate, la relation unique qu'il entretient avec son auditeur, leurs conversations passées. Il en va de même dans les entretiens ou les questionnaires utilisés en sociologie : les mots et les phrases n'ont pas le même sens pour tous, et pourtant le traitement « scientifique » que le sociologue est amené à faire de ces entretiens fait comme s'il existait une homogénéité sémantique des mots et une adhésion commune des individus à leur sens. Le langage naturel est une ressource obligée de toute enquête sociologique.

Pour Garfinkel, les caractéristiques des expressions indexicales doivent être étendues à l'ensemble du langage. Sa conviction est que l'ensemble du langage naturel est profondément indexical, dans la mesure où, pour chaque membre, la signification de son langage quotidien dépend du contexte dans lequel ce langage apparaît. Le langage naturel ne peut faire sens indépendamment de ses conditions d'usage et d'énonciation.

Wilson et Zimmerman (p. 57-58) [6] donnent l'exemple de ce mot énigmatique, *rosebud*, prononcé par Kane sur

son lit de mort dans Citizen Kane, le film d'Orson Welles. Le film est entièrement construit autour de la recherche de la signification de ce mot, le scénariste nous entraîne dans plusieurs voies qui s'avèrent vite être des impasses, et, au moment où l'on va renoncer, comme les personnages du film, à comprendre, on entrevoit, dans les toutes dernières secondes du film, le mot inscrit sur la luge d'enfant de Kane, qui vient d'être jetée au feu par les déménageurs. Alors seulement on saisit le sens et le caractère poignants de cette dernière parole de Kane, après qu'on se fut perdu dans des interprétations interminables et non satisfaisantes, pris au jeu du caractère irrémédiablement indexical du discours et de l'action [7].

Cette notion d'indexicalité a été transposée par l'ethnométhodologie aux sciences sociales. Elle signifie que toutes les formes symboliques, comme les énoncés, les gestes, les règles, les actions, comportent une « frange d'incomplétude », qui ne disparaît que lorsqu'elles se produisent, bien que les complétions elles-mêmes annoncent un « horizon d'incomplétude » [8]. Les situations sociales, celles qui font la vie de tous les jours, ont une indexicalité interminable, et le sociologue se trouve devant une « tâche infinie de substitution d'expressions objectives à des expressions indexicales » [9].

C'est pourquoi Garfinkel cite Husserl qui parlait d'« expressions dont le sens ne peut être décidé par un auditeur sans que nécessairement il sache ou présume

quelque chose sur la biographie et les objectifs de l'utilisateur de l'expression, des circonstances de l'énoncé, du cours antérieur de la conversation ou de la relation particulière de l'interaction actuelle ou potentielle qui existe entre le locuteur et l'auditeur » (Studies, p. 4).

Ainsi, nous dit P. Pharo :

"L'indexicalité ne s'attache pas seulement à ces termes que les linguistes nomment des « déictiques » (c'est-à-dire des indicateurs de personne, de temps et de lieu concernés dans l'interaction), mais d'une façon plus générale à toutes les expressions du langage ordinaire dont le sens, en tant qu'occurrence de mots types, n'est jamais réductible purement et simplement à la signification « objective » des mots de l'expression."

Une expression du langage courant a été minutieusement analysée par plusieurs ethnométhodologues [\[10\]](#) : il s'agit de l'expression et caetera. Elle tient souvent lieu de complément de démonstration, sous-entend : « Vous savez bien ce que je veux dire, je n'ai pas besoin d'insister, de nommer avec précision tout ce qui se rapporte à ce que je viens de dire, vous pouvez facilement compléter par vous-même, poursuivre ma démonstration, trouver d'autres exemples à mon énumération, et caetera. » La règle du et caetera requiert qu'un locuteur et un auditeur acceptent tacitement et assument ensemble l'existence de significations et de compréhensions communes de ce qui se dit quand les descriptions sont considérées

comme évidentes. Cela manifeste l'idée qu'il existe un savoir commun socialement distribué. C'est ce que Cicourel a appelé le « caractère rétrospectif-prospectif des événements », qui est bien « signifié » dans la règle du et caetera et de ses sous-routines :

"Des expressions vagues, ambiguës ou tronquées sont identifiées par les membres, qui leur donnent des significations contextuelles et transcontextuelles, grâce au caractère rétrospectif-prospectif des événements que ces expressions décrivent. Les énoncés présents des faits décrits, qui comportent des nuances ambiguës ou prévisibles, peuvent être examinés prospectivement par le locuteur-auditeur dans leurs sens potentiels futurs, supposant ainsi que la complétude des significations et des intentions présentes se manifesteront plus tard. Ou bien des commentaires passés peuvent soudain clarifier des énoncés présents. Les principes de complétude et de connexion permettent à l'acteur de maintenir un sens de la structure sociale, par-delà le temps des horloges et celui de l'expérience, en dépit des caractères délibérément vague, ou supposé tel, et minimal, de l'information transmise par les acteurs au cours de leurs échanges [11]."

Pour les logiciens, les expressions indexicales sont considérées comme des inconvénients, puisqu'elles interdisent d'énoncer des propositions générales, ou de décider de la vérité de quelque chose si on ignore les

circonstances contextuelles de leur production. D'où les tentatives, fréquentes chez les sociologues, mais plus généralement dans les sciences anthroposociales, d'extirper les expressions indexicales afin de les remplacer par des expressions objectives. Mais c'est une tâche bien difficile, et même impossible, car comment décider que telle expression est indexicale, tandis que telle autre est objective ? C'est pourquoi Garfinkel, s'il n'a certes pas introduit le concept d'indexicalité, suggère de l'examiner de façon différente : les expressions indexicales ne sont pas des expressions parasites dans le cours de nos conversations de tous les jours. Elles sont au contraire constitutives de ce discours, qui se construit grâce à leur usage. Le langage quotidien a un sens ordinaire que les gens n'ont pas de difficultés à saisir. L'intelligibilité de nos échanges, au lieu de souffrir de leur nature indexicale, en dépend plutôt, et c'est la connaissance des circonstances de l'énoncé qui nous permet de leur attribuer un sens précis. Si bien que, au lieu de critiquer le langage ordinaire parce qu'il serait incapable de rendre compte d'un certain nombre de principes méthodologiques, Garfinkel se propose de l'étudier en considérant son caractère indexical non comme une tare, mais comme une de ses principales caractéristiques, en cherchant comment nous utilisons le langage ordinaire en donnant sens, de manière routinière et banale, aux expressions indexicales.

Parler d'indexicalité signifie aussi que le sens est toujours local et qu'il n'y a pas de généralisation

possible, contrairement à ce que voudraient nous faire croire les sciences anthroposociales. Cela veut dire qu'un mot, par ses conditions d'énonciation, une institution, par ses conditions d'existence, ne peuvent s'analyser qu'en référence à leurs situations. Par conséquent, l'analyse de ces situations indexicales est interminable : « La tentative de rendre propre (de nettoyer) le monde des expressions indexicales, qui est une tentative de substitution des expressions objectives à des expressions indexicales, devient un sujet de description et d'analyse plutôt qu'un effort pour résoudre le problème.» [\[12\]](#)

3. La réflexivité

Pablo est détenu dans un établissement de réadaptation pour drogués. Il a peur de représailles de la part d'un autre détenu, récemment libéré sur parole, qui va bientôt arriver lui aussi dans le centre. Pablo est paniqué à l'idée que l'autre le tienne pour un mouchard. Plusieurs années auparavant, ils se droguaient et vendaient de la drogue ensemble. Ils furent arrêtés tous les deux, mais seul l'autre fut condamné. Ainsi Pablo croit que l'autre doit penser qu'il l'a dénoncé, alors que ce n'est pas vrai. Il veut quitter l'établissement pour éviter des représailles, y compris de la part de ses actuels compagnons, qui, s'ils apprennent son soi-disant mouchardage, le battront, et même peut-être le tueront. Sa « confession » met Lawrence Wieder [\[13\]](#) sur la piste du code implicite en vigueur parmi les détenus. Wieder avait bien découvert, dès le début de son étude sur le centre,

l'existence d'un tel code, comme il en existe dans tous les lieux de détention, mais il n'eut jamais l'occasion, à l'exception du « cas Pablo », d'analyser des cas de mouchardage, de voir fonctionner ce code. Mais Pablo, dans le cours d'un entretien, dit à un éducateur du centre : « Vous savez bien que je ne moucharde pas. »

Les détenus parlaient facilement de ce code, véritable ordre moral régissant leurs conduites quotidiennes, ainsi que des sanctions appliquées aux « lèche-cul, mouchards et pleurnicheurs ». Ce code, constamment appliqué mais non formalisé de cette façon par les détenus, concernait donc en premier lieu le mouchardage, mais aussi, par exemple, le fait de ne pas se plaindre des vols dont on est victime, de partager ou vendre aux autres détenus la drogue qu'on a pu se procurer, d'aider les autres à satisfaire leur comportement déviant, de ne jamais faire confiance aux éducateurs, etc. Les règles du code deviennent aux yeux des résidents des maximes de conduite : par exemple, ne pas moucharder, c'est garder en permanence ses distances et une attitude de défi vis-à-vis des gardiens, pour bien montrer aux autres qu'on ne risque pas de moucharder un jour en ayant d'abord adopté une attitude de proximité ou de simple cordialité envers les gardiens. C'est une façon non verbale de dire le code.

Wieder illustre ce qu'il appelle une formulation réflexive (p. 152) en reprenant l'expression de Pablo : « Vous savez bien que je ne moucharde pas. » L'analyse de cette énonciation fait apparaître plusieurs éléments :

- Elle énonce ce qui vient de se passer, par exemple : « Vous m'avez invité à moucharder. »
- Elle formule ce que le jeune fait quand il dit : « Ma réponse est de ne pas répondre. »
- Elle formule le « motif » de la non-réponse, à savoir la loi du silence.
- Elle indique la distance permanente et institutionnalisée entre un résident et un éducateur, un surveillant ou un sociologue.
- Elle coupe court à la sollicitation potentielle de celui qui pose les questions, qui est de l'autre côté de la barrière.

On peut dire que les premiers éléments font référence à l'interaction, les seconds au contexte institutionnel qui fonde selon Parsons les rapports des rôles. Mais si ces aspects, comme le remarque Widmer [14], dégagés par l'analyse de Wieder, peuvent faire penser à une démarche d'analyse sociologique, en réalité on est toujours dans l'ethnométhodologie. En effet, on admet que tout ce qui est dégagé par l'analyse reste largement implicite dans la réponse du jeune pensionnaire. C'est une manière d'actualiser le code dans une formule qui est exigée par la situation présente, par l'interaction. Comme la codification du savoir sorcier de Don Juan décrit par Castaneda [15] est une traduction analytique d'une connaissance vernaculaire, l'analyse de la loi du silence, de même, est elle aussi un discours savant,

analytique, sur une sorte de langage secret de l'interdit qui traduit la loi implacable du groupe des délinquants. Loi qui ne se formule en réalité qu'en situation et dans une interaction concrète.

Wieder présente d'abord la loi du silence des jeunes du centre comme le ferait un sociologue décrivant des lois informelles dans des « sous-cultures déviantes ». Mais ensuite il en vient à mettre l'accent sur l'aspect réflexif et interactionnel de ces formulations. La « loi du silence » est constitutive de la situation. Le langage constitue le monde dans le cours des activités indexicales. Il n'y a pas un lieu d'où le monde serait produit, il s'autoproduit. Le code n'est pas quelque chose d'extérieur à la situation. C'est quelque chose de pratique, avec des énoncés indexicaux. L'interaction « dit » le code. On ne peut pas séparer le code de ce qui est codé, c'est-à-dire l'interdit constamment activé dans les actions, au moment où il y a risque de transgression de l'interdit. Pablo risque la transgression. Le code émerge, parce que Pablo a peur que le code lui soit appliqué. Le code n'est pas l'objet de conversations, de commentaires mondains entre les prisonniers, il est vécu. Le code est en général tacite, mais en même temps il structure la situation. Il peut venir au langage.

La réflexivité ne doit pas être confondue avec la réflexion. Quand on dit que les gens ont des pratiques réflexives, cela ne veut pas dire qu'ils réfléchissent à ce qu'ils font. Les membres n'ont évidemment pas conscience du caractère réflexif de leurs actions. Ils seraient

incapables, s'ils en prenaient conscience, de poursuivre les actions pratiques engagées. Comme le souligne Garfinkel, les membres se désintéressent des circonstances pratiques et des actions pratiques en tant que thèmes. Ils ne cherchent pas à théoriser et « considèrent cette réflexivité comme allant de soi; mais ils reconnaissent, démontrent et rendent observable à chacun des autres membres le caractère rationnel de leurs pratiques concrètes – ce qui signifie occasionnelles – tout en considérant cette réflexivité comme une condition inaltérable et inévitable de leurs investigations » (Studies, p. 9 et « Arguments... », p. 61-65).

Au lieu de considérer la réflexivité comme un obstacle au maintien et à la compréhension de l'ordre social, Garfinkel en fait au contraire une condition première.

La réflexivité désigne donc les pratiques qui à la fois décrivent et constituent un cadre social. C'est la propriété des activités qui présupposent en même temps qu'elles rendent observable la même chose. Dans le cours de nos activités ordinaires, nous ne prêtons pas attention au fait qu'en parlant nous construisons en même temps, au fur et à mesure de nos énoncés, le sens, l'ordre, la rationalité de ce que nous sommes en train de faire à ce moment-là. Les descriptions du social deviennent, aussitôt dites, des parties constitutives de ce qu'elles décrivent.

"Pour les membres de la société, la connaissance de sens commun des faits de la vie sociale est

institutionnalisée comme connaissance du monde réel. La connaissance de sens commun ne dépeint pas seulement une société réelle pour les membres, mais, à la manière d'une prophétie qui s'accomplit, les caractéristiques de la société réelle sont produites par l'acquiescement motivé des personnes qui ont déjà ces attentes (Studies, p. 55)."

Décrire une situation, c'est la constituer. La réflexivité désigne l'équivalence entre décrire et produire une interaction, entre la compréhension et l'expression de cette compréhension. Et nous allons voir que Garfinkel nomme account le support, le vecteur, le véhicule de cette équivalence. « Faire » une interaction, c'est la « dire ». La réflexivité présuppose « que les activités par lesquelles les membres produisent et gèrent les situations de leur vie organisée de tous les jours sont identiques aux procédures utilisées pour rendre ces situations descriptibles » (Studies, p. 1).

4. L'accountability

Dans la préface aux Studies, Garfinkel écrit : « Les études ethnométhodologiques analysent les activités quotidiennes des membres comme des méthodes qui rendent ces mêmes activités visiblement-rationnelles-et-rapportables-à-toutes-fins-pratiques, c'est-à-dire descriptibles (accountable), en tant qu'organisation ordinaire des activités de tous les jours. »

Louis Quéré [16] souligne « deux caractéristiques importantes de l'accountability : elle est réflexive et elle est rationnelle. Dire qu'elle est réflexive, c'est souligner que l'accountability d'une activité et de ses circonstances est... un élément constitutif de ces activités ». Dire qu'elle est rationnelle, « c'est souligner qu'elle est produite méthodiquement en situation, et que les activités sont intelligibles, peuvent être décrites, et évaluées sous l'aspect de leur rationalité ».

Quéré emprunte à Garfinkel quatre exemples d'accountability : l'étude du Centre de prévention du suicide de Los Angeles (SPC en anglais), le cas Agnès, la découverte du pulsar optique et enfin une conversation ordinaire rapportée et analysée dans les Studies. Nous examinerons les deux premiers exemples dans ce chapitre ; nous retrouverons les deux autres lorsque nous présenterons les champs d'application de l'ethnométhodologie.

L'étude des activités du SPC figure dans le premier chapitre des Studies. Ce centre procède, à la demande du juge, à des enquêtes sur des cas de morts non naturelles. Il doit établir s'il s'agit de suicide ou d'autre chose. Garfinkel veut savoir si les enquêtes du personnel du SPC sont comparables, par leur démarche de sens commun et de sociologie profane, aux délibérations d'un jury de tribunal, à la sélection des malades pour un traitement psychiatrique ou aux procédures de codage du contenu de dossiers médicaux par des étudiants en sociologie, ainsi qu'aux «

procédures professionnelles innombrables mises en œuvre dans la conduite d'une enquête anthropologique, linguistique, psychiatrique ou sociologique ». Dans la conclusion de ce même chapitre, Garfinkel énonce quelques recommandations qui constituent un élément important de méthodologie en matière de recherche ethnométhodologique.

Quéré commente ces recommandations en soulignant qu'il y a deux niveaux d'analyse : celui de l'autoorganisation du centre de recherches – le SPC – et celui des accounts ou de la représentation de l'autre :

"Au premier niveau, le SPC s'auto-organise pratiquement comme réalité objective ordonnée, finalisée, dotée de rationalité et de cohérence... Cette auto-organisation se traduit par des agencements matériels, par une division du travail, par la définition de procédures d'enquête, de procédures de constitution et de révision de dossiers, de procédures d'archivage, par l'accumulation de ressources (informations, réseaux d'informations, carnets d'adresses, etc.). Au second niveau, l'organisme construit, par le biais de pratiques d'investigation et d'interprétation sur lui-même, des accounts dans lesquels il se met en scène comme réalité objective, dotée d'une identité, d'une finalité et d'une structure d'ordre (rationalité, cohérence, efficacité, clarté...). Les membres ont à leur disposition, à partir des accounts qui leur sont fournis et qu'ils contribuent à produire, une

représentation de l'organisme comme réalité objective, ordonnée rationnellement en fonction de buts ou de raisons sociales. Ces accounts sont de ce fait partie intégrante de leurs circonstances pratiques et informent leur activité d'enquête ; ils leur fournissent des ressources pour à la fois garantir l'intelligibilité, la descriptibilité et la rationalisabilité de leurs pratiques et produire celles-ci comme pratiques ordonnées et rationnelles (Quéré, p. 104)."

On aura compris que les ethnométhodologues cherchent à définir et à théoriser l'accountability, à dire en quoi les accounts sont « informants » ou « structurants » de la situation d'énonciation [\[17\]](#).

Le deuxième exemple proposé par Quéré est l'histoire d'Agnès, qui occupe tout le cinquième chapitre des Studies.

Agnès est un transsexuel qui a choisi de devenir femme et demande à être opérée à la clinique de l'UCLA où elle se présente en 1958 à l'âge de dix-neuf ans. Elle veut faire enlever son pénis et le remplacer par un vagin. Garfinkel intervient dans cette affaire à titre d'expert dans le contexte d'une recherche sur la transsexualité organisée par la clinique. Il a trente-cinq heures d'entretiens avec Agnès, qui est à ce moment-là secrétaire. Il la décrit comme « une jolie femme, avec des mensurations impressionnantes, une peau féminine, complètement imberbe, un maquillage discret, une taille fine, des pieds un peu trop grands, une voix douce, féminine, mais grave ».

Garfinkel montre qu'Agnès doit continuellement exhiber, dans toutes les activités de sa vie quotidienne, les caractères culturels de la femme « normale ». Cette production de son être-femme est un accomplissement pratique continu, jamais achevé, car elle ne possède pas une maîtrise routinisée de la féminité. Elle doit au contraire contrôler continuellement ses attitudes, quand elle mange, lorsqu'elle va à la plage ou lorsqu'elle dissimule son anatomie à l'amie avec laquelle elle partage son appartement. Elle montre ainsi, selon la formule de Simone de Beauvoir, qu'« on ne naît pas femme ; on le devient ». On naît en général dans un corps de mâle ou de femelle, mais on doit ensuite culturellement devenir un garçon ou une fille et exhiber en même temps pour l'entourage le caractère accompli de la masculinité ou de la féminité.

L'accountability ici, c'est cette « exhibition » de la personnalité sexuelle dans les activités et les conduites de tous les jours. C'est sa déclaration constamment renouvelée, alors qu'en général elle est vécue comme naturelle parce qu'elle est routinisée. Mais Agnès doit surveiller cette « présentation de soi » afin d'apparaître comme un « cas de la chose réelle ». Le travail d'institution de la sexualité en chacun de nous est généralement occulté et oublié, un peu comme chez Marx les producteurs oublient la production de la marchandise dans le processus de la réification [18]. Cette réification et cet oubli sont l'effet des « dispositions par lesquelles la société cache à ses membres ses activités d'organisation et les conduit ainsi à

appréhender ses traits comme des objets déterminés et indépendants » (Studies, p. 182).

Dire que le monde social est accountable, cela signifie qu'il est disponible, c'est-à-dire descriptible, intelligible, rapportable, analysable. Cette analysabilité du monde social, sa descriptibilité, son objectivité se révèlent dans les actions pratiques des acteurs. Le monde n'est pas donné une fois pour toutes, il se réalise dans nos accomplissements pratiques.

"L'ethnométhodologie traite les comptes rendus du monde social que font les membres comme des accomplissements en situation, non comme des indices de ce qui se passe vraiment. Le souci de l'ethnométhodologie en général est l'élucidation de la façon dont les comptes rendus, ou les descriptions d'un événement, d'une relation, ou d'une chose, sont produits en interaction, de telle sorte qu'ils parviennent à un statut méthodologique clair, par exemple établi ou illusoire, objectif ou subjectif, etc. [\[19\]](#)."

Contrairement à ce qu'on prétend parfois, les ethnométhodologues ne prennent pas pour des descriptions de la réalité sociale les comptes rendus qu'en font les acteurs. L'analyse de ces comptes rendus ne leur est utile que dans la mesure où elle révèle comment les acteurs reconstituent en permanence un ordre social fragile et précaire, afin de se comprendre et être capables d'échanges. La propriété de ces descriptions n'est pas de décrire le monde, mais d'en

montrer en permanence la constitution. C'est le sens qu'il faut donner, dans toutes les études ethnométhodologiques, à l'expression, si répétitive et si mystérieuse, d'account : si je décris une scène de ma vie quotidienne, ce n'est pas en tant qu'elle « dirait » le monde que ma description peut intéresser un ethnométhodologue, mais en tant que cette description, en se réalisant, « fabrique » le monde, le construit. Rendre visible le monde, c'est rendre compréhensible mon action en la décrivant, parce que j'en donne à voir le sens par la révélation à autrui des procédés par lesquels je la rapporte.

5. La notion de membre

Dans le vocabulaire ethnométhodologique, la notion de membre réfère non pas à l'appartenance sociale mais à la maîtrise du langage naturel :

"La notion de membre est le fond du problème. Nous n'utilisons pas le terme en référence à une personne. Cela se rapporte plutôt à la maîtrise du langage commun que nous entendons de la manière suivante. Nous avançons que les gens, à cause du fait qu'ils parlent un langage naturel, sont en quelque sorte engagés dans la production et la présentation objectives du savoir de sens commun de leurs affaires quotidiennes en tant que des phénomènes observables et racontables... Avec une fréquence et une insistance universelles, les membres emploient des formules destinées à

remédier au caractère indexical de leurs expressions et, concrètement, cherchent à substituer aux expressions indexicales des expressions objectives [20]."

Il semble bien que Garfinkel soit passé de la conception parsonienne de la notion de membre, qui insistait sur collectivity membership [21], c'est-à-dire le fait d'appartenir à une communauté, à celle, plus « linguistique », qui souligne la maîtrise du langage naturel.

Dans un entretien avec Bennetta Jules-Rosette [22], Garfinkel revient sur le concept de membre et rejette plus nettement encore qu'il ne le faisait en 1970 la définition parsonienne du « membre » :

"Dans une formule-manifeste, je parle de la production locale et du caractère naturellement « disponible-et-disposable » de l'ordre social. Nos recherches nous renvoient immanquablement à Merleau-Ponty pour réapprendre ce qu'il nous a enseigné : notre familiarité avec la société est un miracle sans cesse renouvelé. Cette familiarité, telle que nous la concevons, recouvre l'ensemble des accomplissements de la vie quotidienne comme pratiques qui sont à la base de toute forme de collaboration et d'interaction. Il nous faut parler des aptitudes qui, en tant que compétence vulgaire, sont nécessaires aux productions constitutives du phénomène quotidien de l'ordre social. Nous résumons ces compétences en introduisant la

notion de « membres ». Utiliser la notion de « membres » ne va pas sans risque. Dans son acception la plus commune, elle est pour nous pire qu'inutile. Il en va de même pour les concepts de « personnes particulières » ou « individus ». Certains sociologues insistent, soi-disant en accord avec nous, qu'il nous faut concevoir des membres comme des individus collectivement organisés. Nous rejetons carrément cette allégation. Pour nous, les « personnes », « personnes particulières » et « individus » sont des aspects observables d'activités ordinaires."

Devenir membre, c'est s'affilier à un groupe, à une institution, ce qui requiert la maîtrise progressive du langage institutionnel commun. Cette affiliation repose sur la particularité de chacun, sa manière singulière de se débattre avec le monde, d'« être au monde » dans les institutions sociales de la vie quotidienne. Une fois affiliés, les membres n'ont pas besoin de s'interroger sur ce qu'ils font. Ils connaissent les implicites de leurs conduites et acceptent les routines inscrites dans les pratiques sociales. C'est ce qui fait qu'on n'est pas étranger à sa propre culture, et qu'à l'inverse les conduites ou les questions d'un étranger peuvent nous sembler étranges.

Un membre, ce n'est donc pas seulement une personne qui respire et qui pense. C'est une personne dotée d'un ensemble de procédures, de méthodes, d'activités, de savoir-faire, qui la rendent capable d'inventer des

dispositifs d'adaptation pour donner sens au monde qui l'entoure. C'est quelqu'un qui, ayant incorporé les ethnométhodes d'un groupe social considéré, exhibe « naturellement » la compétence sociale qui l'agrège à ce groupe et qui lui permet de se faire reconnaître et accepter.

6. Les dispositifs de catégorisation des membres

H. Sacks [23] a défini ce qu'il fallait entendre par « catégorisation ». Une petite fille joue seule à la poupée et, comme tous les enfants du monde, parle à un tiers imaginaire. À un moment, elle dit : « The baby cried the mommy picked it up » (« Le bébé pleurait, la maman l'a pris dans ses bras »).

On comprend immédiatement qu'il est question de la maman du bébé, et non d'une maman quelconque passant par là par hasard, alors même qu'aucun lien grammatical n'existe dans la phrase entre baby et mommy. Pourquoi ? Selon Sacks, baby et mommy sont des catégories non seulement linguistiques, mais sociales, qui appartiennent toutes deux à la même collection – ici, la collection des catégories qui servent à désigner des relations de parenté. Si nous faisons immédiatement le lien entre baby et mommy, bien qu'aucune indication grammaticale ne nous soit fournie, c'est parce que les catégories sont déjà liées entre elles préalablement à leur usage, que des régies d'appartenance les réunissent dans la même collection

et qu'on les emploie dans le même contexte. C'est ainsi qu'il faut entendre l'expression « catégorisation », moteur de l'apprentissage de notre vie en société : un membre compétent catégorise le monde de la même façon que ses semblables.

Notes

[1] G. Psathas « Approaches to the Study of the World of Everyday Life », *Human Studies* 1980, 3, p. 3-17.

[2] M. Pollner « Sociological and Common-Sense Models of the Labeling Process », in R. Turner (dir.) *Ethnomethodology* Harmondsworth, Penguin Books, 1974, p. 27-40.

[3] H. Garfinkel et H. Sacks « On Normal Structures of Practical Action », in J. C. McKinney et E. A. Tiryakian (eds.) *Theoretical Sociology Perspectives and Developments* New York, Appleton-Century-Crofts, 1970, p. 337-366.

[4] H. Garfinkel et H. Sacks, « On Formal Structures of Practical Action », *op. cit.*, 1970, p. 339.

[5] Y. Bar Hillel « Indexical Expressions », *Mind* 1954 (avril), 63, 250, p. 359-387.

[6] T. P. Wilson et D. H. Zimmerman « Ethnomethodology, Sociology and Theory », *Humboldt Journal of Social Relations* 1979-1980, 7, 1, p. 52-88.

[7] Remarquons que les chefs-d'oeuvre de fiction, qu'ils soient cinématographiques ou romanesques, jouent toujours sur l'indexicalité immense, irréductible, du

langage et des situations. Ceux qu'on considère comme les meilleurs cinéastes, ou les meilleurs écrivains, semblent être ceux qui jouent le mieux avec ces phénomènes d'indexicalité, c'est-à-dire ceux qui nous permettent, en ne saturant pas leur récit, de mettre en scène notre imaginaire.

[8] H. Mehan et H. Wood *The Reality of Ethnomethodology* New York, Wiley-Interscience, 1975, p. 90.

[9] P. Pharo « L'ethnométhodologie et la question de l'interprétation », in *Arguments ethnométhodologiques, Problèmes d'épistémologie en sciences sociales*, III, Paris, EMS-EHESS, 1984, p. 145-169.

[10] E. Bittner « Radicalism : a Study of the Sociology of Knowledge », *American Sociological Review* 1963, 28, p. 928-940, ; A. Cicourel « The Acquisition of Social Structure : Toward a Developmental Sociology of Language and Meaning », in J. D. Douglas (dir.) *Understanding Everyday Life* Londres, Routledge & Kegan Paul, 1970, p. 136-168, ; H. Sacks « Sociological Description », *Berkeley Journal of Sociology* 1963, 8, p. 1-16, ; trad., franç. Jacqueline Robert et Alain Coulon *Cahiers de recherche ethnométhodologique n° 1* laboratoire de recherche ethnométhodologique, université de Paris-VIII, avril 1993.

[11] A. Cicourel *Cognitive Sociology : Language and Meaning in Social Interaction* New York, The Free Press, 1972, p. 87, ; l'ouvrage est disponible en traduction française : *La Sociologie cognitive* Paris, Puf, 1979.

[12] D. Benson et J. A. Hughes *The Perspective of Ethnomethodology* London and New York, Longman,

1983, p. 115.

[13] D. L. Wieder « Telling the Code », in R. Turner (dir.) Ethnomethodology, op. cit., 1974, p. 144-172.

[14] J. Widmer Langage et action sociale. Aspects philosophiques et sémiotiques du langage dans la perspective de l'ethnométhodologie, thèse de doctorat ès lettres, université de Fribourg, Suisse, 1986.

[15] C. Castaneda A Journey to Iztlan New York, Simon & Schuster, 1972.

[16] L. Quéré « L'argument sociologique de Garfinkel », in Arguments ethnométhodologiques 1984, p. 100-137. .

[17] D. H. Zimmerman et M. Pollner Understanding Everyday Life London, Routledge & Kegan Paul, 1970.

[18] Sur ce processus de réification, voir J. Gabel La Fausse Conscience Paris, Éditions de Minuit, 1962.

[19] D. H. Zimmerman « A Reply to Professor Coser », The American Sociologist 1976 (févr.), 11, p. 4-13.

[20] H. Garfinkel et H. Sacks, « On Formal Structures of Practical Action », op. cit., 1970, p. 342.

[21] Garfinkel indique très clairement, dans les notes des p. 56 et 76 des Studies , que l'expression collectivity membership doit être prise exactement dans le sens que lui donne Parsons dans The Social System notamment.

[22] B. Jules-Rosette « Entretien avec Harold Garfinkel », Sociétés sept. 1985, n° 5 vol. 1, p. 35-39.

[23] H. Sacks « On the Analyzability of Stories by Children », in J. J. Gumperz et D. Hymes (dir.) Directions in Sociolinguistics : the Ethnography of Communication (p. 325-345), New York, Holt, Rinehart & Winston, 1972, ; H. Sacks « The Search for Help : No One to Turn To », in E.

S. Shneidman (dir.) *Essays in Self-Destruction* New York, Science House Publishers, 1967, p. 203-223, . Voir aussi : *L'enquête sur les catégories*, *Raison pratique* 1994, n° 5, en particulier les articles de Bruno Bonu Lorenza Mondada Marc Relieu et Rod Watson

Chapitre IV

Sociologie profane et sociologie professionnelle

En 1967, une rencontre, organisée à Perdue, réunit pendant deux jours une vingtaine de sociologues venus discuter de l'ethnométhodologie. C'est au cours de ce colloque que Harold Garfinkel fut invité par le président de séance à préciser les rapports entre l'ethnoscience et l'ethnométhodologie, et à s'expliquer ainsi sur les origines du mot [\[1\]](#).

Il raconta comment, en 1954, il fut amené à travailler avec Fred Strodbeck et Saul Mendlovitz, qui enseignaient alors à la faculté de droit de Chicago, sur une recherche qu'ils menaient sur les jurés de tribunaux. Strodbeck avait secrètement installé des micros dans la salle de délibérations du tribunal de Wichita, afin d'enregistrer les délibérations des jurés. Garfinkel avait été frappé par le fait que les jurés, sans être formés aux techniques juridiques, étaient capables d'examiner un délit et de se prononcer sur la culpabilité de ses auteurs. Pour ce faire, ils utilisaient des procédures et une logique de sens commun, telles que distinguer le vrai du faux, le probable du vraisemblable, ils étaient capables d'évaluer la pertinence des arguments avancés au cours

du procès :

"Ils étaient soucieux de la justesse de leurs descriptions, de leurs explications et de leurs arguments. Ils ne voulaient pas avoir de « sens commun » lorsqu'ils utilisaient des notions de « sens commun ». Ils voulaient agir dans le sens de la loi, et en même temps ils voulaient être justes. Si vous les pressiez de vous dire ce qu'ils entendaient par être dans le sens de la loi, leur attitude changeait immédiatement, et ils vous répondaient : « Je ne suis pas juriste, on ne peut vraiment pas attendre de moi de savoir ce qui est légal et de vous le dire. C'est vous le juriste après tout ! »"

Il y avait là des pratiques d'évaluation en quelque sorte, et de jugement, qui étaient descriptibles, mais que Garfinkel ne parvenait pas encore à désigner par un terme adéquat. Il a trouvé le terme « ethnométhodologie » un peu plus tard, en 1955 semble-t-il, et il raconte comment le « hasard » l'a aidé, non plus en travaillant sur les délibérations des jurés, mais en lisant des documents ethnographiques :

"Je travaillais sur le fichier des aires transculturelles de Yale. J'ai feuilleté par hasard le catalogue sans l'intention de trouver ce mot. J'ai parcouru les titres, et je suis arrivé à la section ethnobotanique, ethnophysiologie et ethnophysique. Or, j'avais à faire à des jurés qui mettaient en œuvre une méthodologie... Mais comment appeler ce truc, ne serait-ce que pour me souvenir de sa substance ?

C'est ainsi que le mot « ethnométhodologie » a été utilisé au départ. « Ethno » suggérait d'une manière ou d'une autre qu'un membre dispose du savoir de sens commun de sa société en tant que savoir de « quoi que ce soit ». S'il s'agissait d'ethnobotanique, on avait affaire, d'une manière ou d'une autre, à la connaissance et à la compréhension qu'ont les membres de ce qui, pour eux, constitue des méthodes adéquates pour traiter des choses botaniques. C'est aussi simple que cela, et la notion d'ethnométhodologie ou le terme « ethnométhodologie » étaient pris dans ce sens."

Les jurés utilisent donc des ethnométhodes, c'est-à-dire une logique de sens commun, qu'ils « ont en eux-mêmes », qui est « incarnée », et n'est pas une logique juridique spécialisée empruntée on ne sait où pour les besoins de la cause :

"J'avais rencontré des jurés qui agissaient d'une manière très similaire à celle des Moluquois vraisemblablement quand ils se servent de leur terminologie ethnomédicale pour leurs affaires d'ethnomédecine... J'ai pensé que c'étaient des situations parentes... Dans le cas des jurés, le bon sens des investigations de chacun se voyait, était pour tous observable et reconnaissable. Il était disponible, d'une manière ou d'une autre, au regard singulier de tout membre."

Cela conduit Garfinkel à discerner deux sens, non contradictoires mais au contraire complémentaires, du

mot « ethnométhodologie » :

1. Il fait expressément le rapprochement entre ce terme nouveau – ethnométhodes – qu'il doit inventer pour « coller une étiquette » au phénomène qu'il a observé dans son étude sur le travail des jurés, et d'autres expressions bien définies, empruntées au domaine de l'anthropologie, telles l'ethnomédecine et l'ethnobotanique. De la même façon que la botanique est traitée comme un corpus dans l'expression « ethnobotanique », la méthodologie, dans l'expression « ethnométhodologie », est considérée comme un thème d'études et n'est pas réduite à un appareillage scientifique. Les méthodologies – que Garfinkel appelle « raisonnement sociologique pratique » –, employées par les membres ordinaires de la société, observés dans la gestion courante de leurs affaires quotidiennes, deviennent le corpus de la recherche ethnométhodologique. Elle s'intéressera donc aux méthodes que moi et mes semblables employons, qui nous permettent de nous reconnaître comme vivant dans le même monde.
2. Sans avoir au préalable reçu de formation juridique, les jurés possèdent les méthodes adéquates, en tant que membres de leur société connaissant la morale de leur vie quotidienne,

pour faire preuve de leur compétence à juger des affaires judiciaires. Ces méthodes sont locales, particulières à une « tribu », et ne sont pas d'emblée lisibles pour un étranger. Les appeler des ethnométhodes, c'est marquer l'appartenance de ces méthodes à un groupe particulier, à une organisation ou une institution locales. L'ethnométhodologie devient alors l'étude des ethnométhodes que les acteurs utilisent au quotidien, qui leur permettent de vivre ensemble, y compris de manière conflictuelle, et qui régissent les rapports sociaux qu'ils entretiennent.

1. Connaissance pratique et connaissance savante

La production d'une visibilité du social passe par une objectivation qui n'est pas le monopole de l'activité scientifique. Pour l'ethnométhodologie, l'activité scientifique est elle-même le produit d'un mode de connaissance pratique, qui peut lui-même devenir un objet de recherche pour la sociologie, être à son tour scientifiquement interrogé. La sociologie de Garfinkel « s'institue sur la reconnaissance de la capacité réflexive et interprétative propre de tout acteur social » [2]. Le mode de connaissance pratique, c'est :

"cette faculté d'interprétation que tout individu, savant ou ordinaire, possède et met en œuvre dans la routine de ses activités pratiques quotidiennes..."

Procédure régie par le sens commun, l'interprétation est posée comme indissociable de l'action et comme également partagée par l'ensemble des acteurs sociaux... Le mode de connaissance savant ne se distingue en rien du mode de connaissance pratique quand on considère qu'ils sont confrontés à un problème d'élucidation similaire : aucun des deux ne peut se dérouler hors de la maîtrise d'un « langage naturel » et sans mettre en jeu une série de propriétés indexicales qui lui sont afférentes [3]."

Pour les ethnométhodologues, la coupure épistémologique entre connaissance pratique et connaissance savante n'est pas de même nature que celle habituellement admise par les sociologues.

2. L'acteur social n'est pas un idiot culturel

Garfinkel renverse le rapport de l'acteur à son milieu ; il s'oppose à la tendance sociologique consistant à opposer le caché et le manifeste. Pour la sociologie en effet, le sens des actions des membres n'est accessible qu'au sociologue professionnel. Lui seul, comme le psychanalyste avec son client, est capable d'élucider le secret social des conduites humaines. L'acteur ignore la source de ses actions de tous les jours, il ne sait pas qu'il va au musée ou qu'il fait de la photo parce qu'il appartient aux classes moyennes. Le sociologue savant le traite ainsi, selon l'insolente formule de Garfinkel,

comme « un idiot culturel »: « Les sociologues conçoivent l'homme-en-société comme un idiot dépourvu de jugement... L'acteur social des sociologues est un "idiot culturel" qui produit la stabilité de la société en agissant conformément à des alternatives d'action préétablies et légitimes que la culture lui fournit » (cité dans Arguments).

3. Objectivisme et subjectivisme

Nous pouvons formaliser ce renversement en utilisant des termes qui ne sont pas ceux de Garfinkel, ni ceux de l'ethnométhodologie, mais qui nous paraissent pertinents pour indiquer la place polémique de l'ethnométhodologie, ainsi que d'autres courants contemporains, dans la sociologie :

- l'objectivisme isole l'objet de la recherche, introduit une séparation entre observateurs et observés, relègue le chercheur dans une position d'extériorité, cette coupure épistémologique étant jugée nécessaire à l'« objectivité » de l'observation ; la subjectivité du chercheur est niée, suspendue, mise entre parenthèses, pendant le temps de la recherche. Elle est considérée, toujours au nom de l'objectivité, comme un parasite du processus de recherche ; la tradition objectiviste se donne des objets de recherche qui acceptent les contraintes des méthodes d'observation et de production qui sont le plus souvent assises sur la quantification ou,

tout au moins, sur l'obsession horlogère de la mesure ; la conception globale du cadre d'analyse est fondée sur l'idée qu'un ordre préétabli se reproduit, dans lequel l'acteur n'est pas conscient de la signification de ses actes ; c'est la « fixité », l'universalité, la stabilité relative de cet ordre qui le rend analysable ;

- le subjectivisme prend le contre-pied de ces conceptions : l'objet n'est plus une entité isolée, il est toujours en interrelation avec celui qui l'étudie ; il n'y a pas de coupure épistémologique, la nécessaire objectivation de la pratique prend en compte les implications de toute nature du chercheur, dont la subjectivité est rétablie et analysée comme un phénomène appartenant de plein droit au champ considéré, dont la prise en compte est heuristique ; les méthodes employées relèvent davantage de l'analyse qualitative, l'unique pouvant être significatif, tout comme le non-mesurable ; les cadres sociaux résultent d'une construction continue, d'une création permanente des normes par les acteurs eux-mêmes ; le subjectivisme réhabilite le transitoire, le tendanciel et le singulier.

Fondamentalement, objectivisme et subjectivisme sont en désaccord sur la nature de l'action sociale et sur le rôle qu'on attribue à l'acteur. Est-il manipulé à son insu par des déterminismes qui le dépassent ?

Le travail du sociologue consisterait alors à mettre au

jour les significations cachées, à débusquer le travail clandestin des déterminismes sociaux. Ou bien est-il au contraire, comme le veut l'ethnométhodologie, capable, dans le cours de ses activités quotidiennes, de raisonnement, de compréhension et d'interprétation de ses actions ? Le rôle du sociologue s'en trouverait modifié, devant en ce cas analyser les rationalités dont fait preuve l'acteur dans le cours de ses activités courantes. En un mot, l'acteur agit-il, ou est-il agi ?

On devine les conséquences qu'a cet antagonisme dans le champ de la sociologie. Ce sont deux vues opposées des institutions qui se dégagent de l'objectivisme et du subjectivisme : l'une définira l'institution comme une forme sociale définie en dehors des acteurs, comme un ensemble de normes s'imposant à eux ; l'autre inversera le rapport que les membres entretiennent avec leurs institutions, qu'ils contribuent au contraire à fabriquer dans un bricolage institutionnel permanent. Ces questions sont bien entendu capitales. L'opposition épistémologique qu'elles contiennent n'est pas nouvelle. Elle traverse la réflexion sociologique depuis ses origines, avec deux conceptions de la science, de la pratique, de la rationalité, du rapport de l'acteur à cette rationalité et à la signification de ses actions.

Pour les ethnométhodologues, il n'y a pas de différence de nature entre, d'une part, les méthodes qu'emploient les membres d'une société pour se comprendre et comprendre leur monde social et, d'autre part, les

méthodes qu'emploient les sociologues professionnels pour parvenir à une connaissance qui se veut scientifique de ce même monde. Garfinkel démontre cette identité de méthodes entre sociologie profane et celle professionnelle par une expérimentation à laquelle il consacre un chapitre des Studies.

4. La méthode documentaire d'interprétation

Garfinkel emprunte à Mannheim la notion de « méthode documentaire d'interprétation » que l'auteur des Essais sur la théorie de la connaissance réservait à la connaissance savante [4]. Il montre que cette « méthode documentaire » est déjà à l'œuvre dans la sociologie profane, c'est-à-dire dans les procédures par lesquelles les gens se comprennent réciproquement et enquêtent sur leur monde quotidien :

"La méthode documentaire d'interprétation contraste avec la méthode d'observation littérale, mais elle rend compte de ce que beaucoup de chercheurs en sociologie, amateurs ou professionnels, font réellement. Selon Mannheim, la méthode documentaire d'interprétation implique la recherche d'un « pattern identique homologue sous-jacent à une grande variété de réalisations totalement différentes de sens ». La méthode consiste à traiter une apparence de fait comme « un document de », comme « désignant » (« montrant »), comme « étant au nom de » un supposé modèle sous-jacent. Ce

modèle sous-jacent est non seulement dérivé des évidences documentaires individuelles, mais les évidences documentaires individuelles à leur tour sont interprétées sur la base de ce qui est « connu » de ce pattern sous-jacent. Chacun est utilisé pour élaborer l'autre (Studies, p. 78)."

Wilson, de son côté, résume la méthode documentaire comme suit (p. 68) :

"C'est un procédé qui consiste à identifier un « pattern » sous-jacent à une série d'apparences, de telle sorte que chaque apparence soit considérée comme se référant à, étant une expression du ou un « document du » « pattern » sous-jacent. Toutefois, le « pattern » sous-jacent lui-même est identifié à travers ses apparences individuelles concrètes, de telle sorte que les apparences reflétant le « pattern » et le « pattern » lui-même se déterminent réciproquement [\[5\]](#)."

Il faut comprendre « pattern » comme ce qui est accountable, c'est-à-dire rapportable-observable-descriptible, qui renvoie à un sens, et donc à un processus d'interprétation. Comme le souligne Jacqueline Signorini (p. 78) :

"Le pattern, c'est le thème, mais c'est aussi la procédure d'énonciation – dire et comment dire : les éléments de biographie communs à deux personnes, la gêne, la complicité, la conduite de la vie familiale... Le pattern appartient aux éléments de

la connaissance de sens commun, aux faits sanctionnés socialement. L'accountability du pattern est supposée connue de tous. C'est pourquoi dans l'organisation d'une activité pratique comme la conversation, il est fait sans arrêt référence à un pattern pour comprendre les éléments de détail, les indexicaux de la conversation. Le langage est de ce point de vue le milieu naturel d'exhibition et de confection des patterns [6]."

On est en effet sans cesse à la recherche de patterns dans la conduite de nos conversations quotidiennes, sinon nos échanges n'auraient pas de sens. Les patterns sous-jacents doivent impérativement être convoqués pour compenser et « faire échec » à l'irréparable indexicalité du langage. Mais cela n'est pas vrai seulement du langage. La méthode documentaire d'interprétation permet de voir les actions des autres comme l'expression de « patterns », ces « patterns » permettant de voir ce que sont les actions. Les individus se dévoilent la réalité sociale, la rendent « lisible », en construisant des « patterns » visibles. Sans cesse les actions sont interprétées en termes de contexte, et le contexte à son tour est compris comme étant ce qu'il est à travers ces actions. C'est ce qui nous permet de réinterpréter après coup certaines scènes vécues, de modifier nos jugements sur les choses, sur les événements.

Garfinkel prétend que cette « méthode » permet de savoir ce dont une autre personne parle, étant donné

qu'elle ne dit jamais exactement ce qu'elle veut exprimer. Elle est également mise en œuvre par les sociologues professionnels :

"La méthode documentaire est utilisée à chaque fois que l'enquêteur construit une histoire de vie ou une « histoire naturelle ». La tâche d'historicisation de la biographie d'une personne repose sur l'usage de la méthode documentaire pour sélectionner et ordonner les événements passés, de telle sorte qu'on attribue aux circonstances présentes leur pertinence passée et leurs perspectives futures. L'usage de la méthode documentaire n'est pas réservé aux cas de procédures « douces » et de « descriptions partielles ». Elle intervient également dans des cas de procédures rigoureuses où les descriptions sont censées épuiser un ensemble défini de possibles observables (Studies, p. 95)."

5. Une expérimentation

Le fonctionnement de la méthode documentaire d'interprétation est rendu visible par une expérience de laboratoire. Garfinkel invite dix étudiants volontaires à participer à une expérience qui « consistait à étudier des méthodes alternatives de psychothérapie comme un moyen de conseiller les gens sur leurs problèmes personnels ». Chaque étudiant est vu individuellement par un expérimentateur, qui lui est présenté comme un conseiller d'orientation. Après avoir exposé le contexte du problème sur lequel il souhaite être conseillé,

l'étudiant doit poser au « conseiller » au moins dix questions, de telle façon que l'expérimentateur puisse lui répondre par oui ou par non et le conseiller ainsi le mieux possible. La première question posée, l'expérimentateur, qui se trouve dans une pièce voisine, répond par oui ou par non par l'intermédiaire d'un interphone. L'étudiant doit alors débrancher le système de communication de telle sorte que le conseiller « ne puisse pas entendre ses remarques », et enregistrer sur un magnétophone les commentaires qu'il fait de l'échange qu'il vient d'avoir, et bien entendu de la réponse qu'il vient d'obtenir. Le commentaire terminé, il rebranche le système et pose la question suivante, et ainsi de suite jusqu'à la fin de l'entretien. Ensuite, l'étudiant doit résumer ses impressions sur l'entretien tout entier, puis il est interviewé.

Les réponses « oui » ou « non » des « conseillers » étaient en fait déterminées à l'avance, grâce à une table de nombres aléatoires. Cependant, elles ont toujours été considérées par les étudiants, même lorsqu'elles étaient surprenantes ou contradictoires, comme des réponses aux questions posées, comme on va le voir dans les extraits suivants (Studies, p. 80-88 et Signorini, 1985, p. 41-54).

SUJET : Voilà la situation dans laquelle je suis. Il se trouve que je suis de religion juive et je sors depuis maintenant deux mois environ avec une fille qui ne l'est pas. Mon père ne s'est pas franchement opposé à cette situation mais je sens en même temps que cela ne lui

plaît pas vraiment. Mère pense qu'aussi longtemps que papa n'est pas franchement opposé à cette situation je devrais continuer à sortir avec cette fille jusqu'à ce qu'il dise explicitement qu'il est contre. La raison pour laquelle je pense qu'il n'est pas content est qu'il n'a jamais dit : « Ne sors pas avec elle », mais en même temps il lui arrive d'insinuer et d'avancer des propos qui me mettent mal à l'aise de sortir avec cette fille. Ma question est : Pensez-vous que dans ces circonstances je doive continuer ou cesser de sortir avec cette fille ? Disons, d'une façon plus précise : Pensez-vous que je devrais continuer à sortir avec cette fille ?

EXPÉRIMENTATEUR : Ma réponse est non.

SUJET : Non. Eh bien, c'est intéressant. Il ne me semble pas qu'il y ait une grande animosité entre papa et moi mais, alors, peut-être sent-il qu'un plus grand désagrément naîtra de cette situation. Je suppose, ou peut-être est-il plus facile pour une personne extérieure de voir certaines choses auxquelles je suis aveugle pour le moment.

Je voudrais poser à présent ma seconde question.

EXPÉRIMENTATEUR : D'accord.

SUJET : Pensez-vous que je devrais avoir une nouvelle discussion avec papa sur cette situation, ou non ? Devrais-je discuter avec papa sur le fait de sortir ou non avec cette fille non juive ?

EXPÉRIMENTATEUR : Ma réponse est oui.

SUJET : Bon, je pense que c'est raisonnable mais je ne sais vraiment pas quoi lui dire. Je veux dire qu'il semble ne pas être très compréhensif. En d'autres termes, il semble avoir peur de discuter explicitement de la situation. C'est du moins ce qui m'apparaît pour l'instant. Mais j'imagine que ça vaudrait la peine que j'aie une discussion avec papa si je veux vraiment continuer à sortir avec elle. Je n'aime pas d'amour cette fille ni rien de tel mais je ne sais vraiment pas ce qui peut advenir. Je pense que nous devrions avoir une discussion sur ce que pourraient être les futures possibilités et comment il se situe par rapport à cela. Il se peut qu'il ne soit pas trop fermement opposé maintenant, parce que nous ne faisons que sortir ensemble, mais peut-être voit-il des complications futures sur lesquelles il aimerait dire ce qu'il a vraiment sur le cœur. Je suis prêt pour ma troisième question.

Si, après avoir eu ma conversation avec papa, il me dit de continuer à sortir avec elle, mais qu'en même temps il me donne l'impression qu'il est contre, qu'il ne veut pas que je sorte avec elle, mais qu'il se comporte ainsi parce qu'il veut être un bon papa, dois-je dans ces conditions continuer à sortir avec cette fille ?

EXPÉRIMENTATEUR : Ma réponse est oui.

SUJET : Ah ! Je suis vraiment surpris par cette réponse. J'attendais une réponse négative. Cela s'explique peut-être parce que vous ne connaissez pas mon père et ses

réactions, et il semble être une personne sensible et par conséquent il fait très attention à la façon de se conduire. Bien qu'il pourrait avoir dit : continue à sortir avec cette fille, je pourrais peut-être me sentir coupable, sachant qu'il ne voulait vraiment pas que je continue à sortir avec elle. En fait je ne sais pas ce qui clarifierait réellement la situation. Aussi peut-être examinerons-nous plus amplement ce point et cela fait l'objet d'une autre question. Je suis prêt pour la quatrième question à présent.

Si après avoir eu cette discussion avec papa et reçu une réponse positive, mais percevant dans le même temps que son opinion n'est pas sincère, pensez-vous qu'il serait bon pour moi de faire intervenir ma mère afin qu'elle ait une discussion sérieuse avec lui et essaie par conséquent d'obtenir l'opinion véritable de papa sur la situation ?

EXPÉRIMENTATEUR : Ma réponse est oui.

SUJET : Cela me semble juste. Je pense qu'il sera peut-être plus honnête avec Mère sur ce sujet. Bien sûr, il pourrait y avoir encore un problème. Mère sera-t-elle complètement sincère avec moi ? Elle paraît être plus libérale que papa, ce qui ne veut pas dire que Mère mentirait, mais elle pourrait être un peu plus libérale sur des choses comme celles-ci et peut-être dans le cours de sa conversation avec papa s'efforcerait-elle de me soutenir et par conséquent une fois de plus j'obtiendrais deux réponses. Si je continue à penser ainsi, je ne pense pas que je vais parvenir à un premier élément de

réponse, mais quand même je sens que nous avançons quelque peu. Je suis prêt pour ma cinquième question.

Pensez-vous que je doive dire à cette fille non juive avec qui je sors le problème que j'ai avec les miens à la maison, ou devrais-je attendre jusqu'à... mais c'est une autre question. Pensez-vous que je devrais dire à cette fille avec qui je sors les problèmes que j'ai à la maison au sujet de sa religion ?

EXPÉRIMENTATEUR : Ma réponse est non.

SUJET : Eh bien, une fois de plus je suis surpris. Bien sûr, cela peut dépendre de l'attachement que l'on peut avoir pour une fille et du temps que je compte sortir avec elle. Mais je pense personnellement qu'il est simplement juste de lui parler, car si elle est engagée plus sérieusement que je ne le suis, elle pourrait... ce serait mieux pour nous de comprendre la situation dans son entier, et si elle pense que cela sera un obstacle, alors je pense que cela mettrait fin à la situation directement, sans que je lui parle. Il me semble que je manifesterai cela de différentes façons, et elle sera ignorante de la situation véritable et peut-être réagira contre moi d'une certaine façon, gâchant notre relation et tout le reste comme cela. Je suis prêt pour ma sixième question.

Si j'étais amoureux de cette fille et désirais faire des projets de mariage, pensez-vous qu'il serait juste que je lui demande de changer sa religion pour la mienne ?

EXPÉRIMENTATEUR : Ma réponse est non.

SUJET : Alors, non. Eh bien, me voilà dans une impasse. Non. Enfin, je pense sincèrement que j'ai été élevé d'une certaine façon et je crois qu'elle aussi, et je crois que je suis assez attaché à ma croyance. Ce n'est pas que je sois complètement orthodoxe ou quelque chose comme ça, mais bien sûr il y a toujours des pressions familiales. Et je suis à peu près sûr de ce qu'elle ressent, malheureusement je n'ai jamais vu une famille avec des différences confessionnelles réussir véritablement à les surmonter. Alors je ne sais pas. Je pense que je serais peut-être tenté de lui demander de changer. Mais je ne pense pas que j'en serais vraiment capable. Je suis prêt pour le numéro sept.

Pensez-vous que la situation serait meilleure si nous étions mariés et si aucun de nous ne souhaitait parler des différences confessionnelles, ou abonder dans un sens ou dans l'autre, et si nous élevions nos enfants dans une religion neutre autre que celles auxquelles nous croyons tous les deux ?

EXPÉRIMENTATEUR : Ma réponse est oui.

SUJET : Alors peut-être cela serait-il une solution. Si nous pouvions trouver une religion qui intègre nos deux croyances jusqu'à un certain point. Je réalise que peut-être cela serait quasiment impossible à faire. Peut-être que, dans un sens, cette religion neutre serait quelque chose fait presque par nous-mêmes, car je pense honnêtement que l'éducation religieuse, quelle que soit

la confession, si elle n'est pas portée à ses extrêmes, est bonne. Chacun devrait recevoir une certaine dose d'éducation religieuse conduite de cette façon. Peut-être cela pourrait être une solution au problème. Il me semble que je devrais poursuivre dans ce sens un peu plus et voir exactement ce qui arrive. Je suis prêt pour le numéro huit.

Si nous devons nous marier, serait-il préférable pour nous de vivre dans une nouvelle communauté où nous ne serions pas en contact avec nos parents, si nous devons supporter beaucoup de pressions familiales à cause de nos différences religieuses ?

EXPÉRIMENTATEUR : Ma réponse est non.

SUJET : Eh bien, je suis tenté d'être d'accord avec cette réponse. Je pense que cela n'aide pas beaucoup de fuir un problème et que peut-être ce serait une de ces choses de la vie qu'on finirait bien par accepter à la longue, et ainsi nos familles et nous pourrions continuer à vivre ensemble harmonieusement. Du moins je souhaite que cela marche si la situation en arrivait là. Je pense qu'il sera préférable pour les deux familles de savoir que nous n'allons pas résoudre le problème si nous le fuyons. Aussi le mieux est que nous restions ici et que nous essayions de le résoudre. Je suis prêt pour le numéro neuf.

Si nous devons nous marier et élever nos enfants, pensez-vous que nous devrions expliquer et dire à nos enfants que nous, avons eu autrefois cette différence

religieuse, ou devrions-nous nous contenter de les élever dans cette nouvelle religion, qui serait leur religion, dont nous avons parlé, et les laisser croire que c'était celle à laquelle nous avons nous-mêmes cru ?

EXPÉRIMENTATEUR : Ma réponse est non.

SUJET : Une fois de plus je suis à peu près d'accord avec vous. Je pense qu'on devrait leur dire, car ils le découvriront sans aucun doute. Et s'ils découvrent cette différence qu'il y avait entre nous autrefois, ils pourraient penser que nous avons dissimulé ou essayé de leur cacher quelque chose, et cela ne serait pas la meilleure situation non plus. C'est pourquoi je crois que ceci serait la situation la meilleure. Je suis prêt pour le numéro dix.

Pensez-vous que nos enfants, si nous en avons, auraient eux-mêmes des problèmes religieux à cause de nous, les parents, et de nos difficultés ?

EXPÉRIMENTATEUR : Ma réponse est non.

SUJET : Ah ! Je ne sais vraiment pas si je dois être d'accord ou non avec ça. Peut-être auront-ils quelques difficultés si la confusion s'installe, s'ils sont dans la situation où ils ne savent pas ce qui est vrai et ce qui est faux, ou quel parti prendre s'ils ne veulent pas être coincés par leur religion. Mais il me semble que, si leur religion était une religion complète, qui supplée aux besoins d'une religion, qu'une telle religion le garantit, il ne devrait pas y avoir de problèmes avec eux. Mais je suppose que c'est le temps qui dira si de tels

problèmes apparaîtront. J'ai terminé maintenant avec mes commentaires.

EXPÉRIMENTATEUR : D'accord, j'arrive.

Après que l'expérimentateur lui eut remis une liste de points qu'il pouvait commenter s'il le désirait, le sujet fit le commentaire suivant après l'entretien.

"Eh bien, la conversation m'a semblé unilatérale, puisque je la faisais seul. Mais je pense qu'il était extrêmement difficile pour M. McHugh de répondre pleinement à ces questions sans connaître complètement les personnalités des différentes personnes impliquées, ni comment la situation elle-même était. Les réponses que j'ai reçues, je dois dire que la majorité d'entre elles étaient formulées peut-être d'une façon identique à celle que j'aurais employée pour répondre, connaissant les différents types de personnes. Une ou deux d'entre elles m'ont fait l'effet d'une surprise, et je pense que la raison peut-être pour laquelle il répondit de cette façon à ces questions vient de ce qu'il était ignorant des personnalités impliquées et comment ces personnalités réagissaient ou auraient réagi à cette situation. Les réponses que j'ai reçues indiquaient pour la plupart, à ce que j'ai perçu, qu'il était assez bien conscient de la situation comme nous progressions, en ce sens que j'interprétais ses réponses, bien qu'étant par oui ou par non, comme pleinement réfléchies sur la base des situations que je lui présentais et elles avaient beaucoup de

sens pour moi. J'ai senti que ses réponses dans leur ensemble étaient très utiles et qu'il cherchait l'intérêt de la situation la plupart du temps et non à la réduire ou à la diminuer d'une façon ou d'une autre. J'ai entendu ce que je voulais entendre dans la plupart des situations présentées à ce moment. Peut-être n'ai-je pas entendu ce que je voulais réellement entendre, mais peut-être que, d'un point de vue objectif, c'étaient les meilleures réponses parce que quelqu'un impliqué dans une situation est aveugle jusqu'à un certain point et ne peut pas avoir ce point de vue objectif... La conversation et les réponses données avaient je crois beaucoup de signification pour moi. Je crois que c'est peut-être ce que j'aurais attendu de quelqu'un qui eût pleinement connu la situation. Et je pense que cela avait beaucoup de sens pour moi et signifiait beaucoup. De plus, je pense que les questions que je posais étaient très pertinentes et aidaient à comprendre la situation des deux côtés, que moi-même, l'expérimentateur et ma réaction aux réponses, comme je l'ai dit plus haut, étions en accord la plupart du temps."

Cette expérimentation est extrêmement riche. Elle montre clairement que le sujet n'a aucune difficulté à poursuivre les échanges, à aller jusqu'au bout de la série de questions qui avait été prévue. D'autre part, bien que les réponses soient aléatoires, on voit que le sujet entend les réponses de l'expérimentateur comme des réponses à ses questions. Il saisit « ce que le conseiller

a à l'esprit », entend « du premier coup » ce dont il parle, c'est-à-dire ce qu'il signifie. Tous les étudiants ayant participé à l'expérience considèrent qu'ils avaient été réellement « conseillés ».

Il n'y eut manifestement pas de questions préprogrammées. « La question qui suivait était motivée par les possibilités rétrospectives-prospectives de la situation présente, qui étaient modifiées par chaque échange effectif » (p. 89).« Durant l'échange, les sujets modifiaient le sens précédent de leur question pour l'adapter à la réponse en vue d'une question révisée rétrospectivement.»

« Le même énoncé était utilisé pour répondre à plusieurs questions différentes échelonnées dans le temps. Les sujets qualifiaient cela d'« éclairage nouveau » sur le passé. »

Lorsque les réponses leur paraissaient insatisfaisantes, les sujets attendaient les réponses suivantes afin de décider du sens à attribuer aux précédentes. « Les réponses incongrues étaient résolues en attribuant de la connaissance et de l'intention au conseiller. Les sujets présupposaient des aspects connus-en-commun de la collectivité comme un corps de connaissance de sens commun admis par chacun. Ils rapportaient à ces présupposés patterns ce qu'ils entendaient des réponses du conseiller.»

Le travail de « documentation » consiste ici « à chercher et à déterminer un pattern, à considérer les réponses du

conseiller comme motivées par le sens impliqué dans la question, à attendre les réponses suivantes pour clarifier la signification des précédentes, à trouver des réponses aux questions non posées ».

« Les valeurs normales perçues de ce qui avait été conseillé étaient vérifiées, reconsidérées, retenues, rétablies, en un mot produites. Il est faux de penser, par conséquent, à la méthode documentaire comme une procédure par laquelle les propositions sont rattachées à un corpus scientifique. Au contraire, la méthode documentaire a développé le conseil de sorte à continuellement le "reconsidérer" » (p. 94).

Parler de « méthode documentaire d'interprétation » signifie donc que les acteurs utilisent les événements en cours comme des ressources pour interpréter les actions passées et pour découvrir et leur assigner de nouvelles significations. Plusieurs caractéristiques sont significatives de ce procédé. D'une part, l'étudiant crée du sens à partir de l'interprétation qu'il fait des oui et des non de l'expérimentateur, vécus comme des conseils effectifs. D'autre part, il choisit en permanence des éléments du contexte pour poursuivre l'enquête d'interprétation. Enfin, il construit à chaque instant le cadre de référence du pattern.

Ainsi, ce qui préoccupe l'étudiant au début de son entretien avec l'expérimentateur, c'est que la jeune fille avec qui il sort ne soit pas, comme lui, de religion juive. Et les éléments du contexte qu'il va documenter par le conseil sont les attitudes et les intentions qu'il prête à

ses parents, en particulier à son père. Ce sont ces éléments qui offrent un terrain à l'interprétation. C'est le caractère interprété de la désapprobation du père qui la documente comme un fait perçu auquel l'étudiant assigne de la réalité, en rendant descriptible son problème.

On remarque d'emblée que l'étudiant suppose connus de la part de l'expérimentateur les éléments de la connaissance de sens commun lui permettant de saisir aussitôt le problème posé. Il est censé connaître le souci religieux des familles juives, les détails quasi ethnologiques de leurs relations familiales, par exemple les rôles respectifs du père et de la mère. L'expérimentateur, indépendamment de ses compétences savantes, est supposé partager des connaissances communes avec l'étudiant. C'est ce qui lui permet de considérer le conseil comme une réponse à son problème.

Dès la première question, qui se rapporte au fait de continuer sa relation avec cette fille, à laquelle l'expérimentateur répond non, on voit comment fonctionne l'interprétation. Au lieu d'entendre ce non par rapport à son amie, au lieu de le rapporter à la question qu'il a lui-même posée, l'étudiant l'interprète comme se référant à la désapprobation supposée de son père. Ce non devient un oui qui documente la crainte des sentiments du père. C'est alors l'enquête sur le père documentaire qui commence, et non celle sur la fille, momentanément délaissée. Les suppositions sont

utilisées pour rendre possible l'interprétation : « Si après ma conversation avec papa... Si je continue à penser ainsi... Si elle est engagée plus sérieusement que moi... Si j'étais amoureux de cette fille... » Le fait interprété gagne dans le futur la réalité qu'il n'a pas encore acquise dans le présent.

Comme les commentaires que fait l'étudiant après l'entretien l'indiquent clairement, ce cas montre que l'enquête menée par l'étudiant pour analyser, interpréter, documenter les différents aspects de son problème repose sur l'usage implicite d'une connaissance de sens commun qu'il suppose partagée par l'expérimentateur. Cela montre également, comme la psychanalyse nous l'a déjà enseigné, que les conseils sont construits par le sujet. Il s'agit d'interpréter les données de la connaissance commune, de rassembler, de classer ou d'éliminer, éventuellement d'« arranger » les éléments du contexte. Le sujet consulte ce qu'il suppose des significations des réponses du conseiller, et donne interminablement un sens à des réponses aléatoires. C'est le sujet qui est l'opérateur du conseil, non le conseiller.

Cette connaissance commune que le conseiller et le sujet sont censés partager, Garfinkel l'appelle le schème d'interprétation. Il est constitué des faits sanctionnés socialement. Faire implicitement référence à ces faits organisés du système social est la preuve pour les acteurs de leur appartenance à une communauté culturelle et sociale, qui autorise et légitime la

documentation sur certains problèmes, et offre les ressources de sens qui permettent d'interpréter ces problèmes. La connaissance commune doit être comprise comme un ensemble structuré de faits. « L'architecture structurelle de la connaissance est transmise avec et par les faits... Il n'y a pas un fait sanctionné socialement et son mode d'opération ou sa descriptibilité. Le fait est une donnée structurelle, constituée et constitutive de la donnée. » [7]

Nous utilisons très souvent cette « méthode » dans les échanges de notre vie quotidienne. On ne la rencontre pas seulement dans les situations expérimentales comme dans le cas étudié précédemment. Garfinkel montre par ailleurs (*Studies*, p. 38-39) que la « méthode » fonctionne sans cesse dans notre vie courante, dans les conversations ordinaires qu'échangent par exemple mari et femme (cf. *infra*, p. 68). C'est elle qui nous permet de reconstituer le sens d'une conversation dont on a raté le début, qui donne un sens à des mimiques, à des gestes, etc. Nous avons aussi l'occasion de la mettre en œuvre en permanence, dans le langage quotidien, dans les conversations banales qu'on a tous les jours. On engage ce travail de documentation à chaque fois qu'on doit décider du sens d'un mot en fonction d'un contexte. Nous sélectionnons, modifions, ordonnons les potentialités de ses significations au fur et à mesure de la conversation qui s'alimente de nos infinies interprétations. C'est un travail interminable qui s'engage : dans d'autres expériences, les étudiants s'avéraient incapables de parvenir, quels que soient le

niveau d'élaboration et la sophistication de leurs commentaires, à une description complètement univoque et signifiante de ce qui était compris dans un fragment de la conversation qu'ils avaient pu tenir.

6. La pratique professionnelle

On peut bien entendu généraliser ces réflexions et étendre cette analyse au raisonnement et à la pratique sociologiques. Garfinkel estime (p. 94-95) que :

"Partout où se pratique la recherche en sociologie, on trouve des exemples illustrant l'usage de la méthode documentaire [8]...Son usage est manifeste dans les nombreuses occasions d'exploitation d'enquêtes, lorsque le chercheur, reprenant ses notes d'interview ou rapportant les réponses d'un questionnaire, doit décider ce que l'interviewé avait à l'esprit... Lorsqu'un chercheur s'interroge sur le « caractère motivé » d'une action, ou sur une théorie, ou sur l'adhésion d'une personne à une juste cause, et d'autres choses semblables, il utilise ce qu'il a effectivement observé pour « documenter » un pattern sous-jacent. La méthode documentaire est utilisée pour résumer l'objet [9]."

Garfinkel poursuit : « Bien des situations d'enquêtes sociologiques professionnelles ont les mêmes caractéristiques que les situations vécues par les étudiants » (dans la simulation de conseil)...

Ainsi, dans les interviews, l'enquêteur utilise

"Un ensemble de tactiques ad hoc pour s'adapter à l'opportunité présente, tactiques décidées généralement par ce que l'enquêteur souhaiterait avoir trouvé à la fin de la conversation. Dans ces circonstances, il est plus juste de parler d'enquêteurs agissant en vue de satisfaire leurs espérances (p. 98)... Il arrive fréquemment que l'enquêteur... reconsidère ses séquences passées dans une recherche rétrospective de leur caractère conclusif... Ces caractéristiques sont si facilement reconnaissables dans les activités quotidiennes qu'elles peuvent être appelées avec raison des « situations de choix relevant du sens commun ». L'idée est que, lorsque des chercheurs en appellent au « caractère raisonnable » en attribuant le statut de conclusions à des résultats d'enquête, ils encouragent l'usage de telles caractéristiques comme contexte d'interprétation pour décider de la rationalité et de la validité. Les conclusions, en tant qu'elles sont des résultats de la méthode documentaire, décidées dans les circonstances de situations de choix du sens commun, définissent l'expression de « conclusions raisonnables » (p. 99-100)."

« Une large part de ce qu'on peut appeler le "cœur de la sociologie" consiste en "conclusions raisonnables". Beaucoup, sinon la plupart, des situations d'enquêtes sociologiques sont des situations de choix relevant du

sens commun. » Nous utilisons sans cesse ces caractéristiques, dans le cours de nos « enquêtes », pour comprendre ce qui a été dit. Un événement réel est d'emblée interprété pour documenter les circonstances présentes de la situation. Le travail de documentation établit une correspondance de sens entre une occurrence réelle et l'occurrence supposée, afin que celle-ci apparaisse comme évidente, comme la vérification de ce qu'on veut étudier. Ainsi, ce ne serait pas le fait en lui-même, tel qu'il se présente à nous, qu'on soumettrait à l'analyse, mais des occurrences passées du même fait ou de faits voisins et ressemblants, des « documents » raisonnables, de sens commun, de ces faits. C'est pourquoi il arrive, comme Garfinkel le fait remarquer, qu'on décide d'attendre les développements futurs d'une situation pour vérifier que ces futurs sont informés par la situation présente. On se livre alors à un travail d'enquête rétrospectif, qui confie au futur le soin de légitimer le présent. Ce travail évoque évidemment celui auquel se livre Agnès : ayant changé de sexe, elle se sert des apparences présentes comme d'une ressource pour interpréter le passé et découvrir de nouvelles significations utilisables dans le futur de son apprentissage, jamais achevé, d'« être-femme ».

Le travail de la méthode documentaire d'interprétation, c'est ce travail incessant de mises en perspectives, d'évaluation des possibilités offertes, de prises en compte des conditions temporelles, auquel l'acteur se livre en permanence pour comprendre ses actes ainsi

que ceux des autres.

7. Le raisonnement sociologique pratique et l'analyse de conversation

Un des champs les plus développés et les plus riches de l'ethnométhodologie est sans doute ce qu'on appelle l'analyse de conversation [\[10\]](#). Au point qu'on a pu parfois le considérer comme un champ autonome, séparé de l'ethnométhodologie, parce qu'il s'éloigne de la problématique habituelle de la sociologie. Toutefois, on peut considérer l'analyse de conversation comme le programme le plus achevé de l'ethnométhodologie. Cette pratique, fondée par Harvey Sacks au milieu des années 1960, est évidemment centrale, puisqu'elle concerne, par l'objet même de ses recherches sur les échanges verbaux, sur les conversations ordinaires, l'ensemble des autres champs auxquels s'est intéressée l'ethnométhodologie, mais s'adresse aussi à d'autres domaines des sciences sociales et humaines. Bien que le langage soit constamment au cœur du problème de recueil des données, la sociologie n'en a pas fait un de ses thèmes d'étude. Sacks au contraire fait de la conversation le thème central de ses recherches.

L'analyse de conversation est l'étude des structures et des propriétés formelles du langage. Afin qu'elles puissent se dérouler, nos conversations sont organisées, respectent un ordre, que nous n'avons pas besoin d'explicitier pendant le cours de nos échanges,

mais qui est nécessaire pour rendre nos conversations intelligibles. Autrement dit, nous démontrons, dans le cours de nos conversations, notre compétence sociale à échanger avec nos semblables, d'une part en exposant, en rendant compréhensible aux autres notre comportement, d'autre part en interprétant celui des autres. On peut, avec John Heritage, résumer les trois hypothèses principales de l'analyse de conversation de la manière suivante :

1. l'interaction est structurellement organisée ;
2. les contributions des participants de cette interaction sont contextuellement orientées : la procédure d'indexation des énoncés à un contexte est inévitable;
3. ces deux propriétés se réalisent dans chaque détail de l'interaction, de telle sorte qu'aucun détail ne peut être congédié, parce qu'accidentel ou non pertinent.

Garfinkel a illustré ces propriétés en demandant à ses étudiants de transcrire un morceau de leur conversation familiale ordinaire et d'en développer le sens en commentant la conversation choisie. Voici cet extrait, montrant à gauche la conversation telle qu'elle a effectivement eu lieu (on remarquera que le sens est relativement inaccessible à un tiers) ; à droite le commentaire de l'étudiant qui « déroule » le sens de ces échanges (Studies, p. 25-26)

Les étudiants trouvèrent que dire, aussi complètement que possible, le sens de leurs conversations banales de la vie de tous les jours n'était pas facile ! Pourtant, les protagonistes de l'échange réel n'avaient aucune difficulté à se comprendre, à mi-mots comme on dit, grâce à l'ordonnement des séquences, par exemple le fait que les questions et les réponses soient associées par paires, que Sacks a appelées des paires adjacentes. Ce qui signifie que les énoncés sont localement organisés grâce à l'emploi de dispositifs tels que les paires adjacentes, qui nous donnent la trame de la conversation, nous permettent de la comprendre et de poursuivre l'échange. Nous utilisons ces procédés constamment dans nos conversations. Ce ne sont pas les seuls : nous parlons par exemple chacun à notre tour. Nous en utilisons d'autres encore lorsque nous lançons des invitations, ou lorsque nous saluons quelqu'un, ou bien lorsque nous voulons abréger une conversation trop longue.

Sacks montre l'importance de connaître le contexte dans l'exemple suivant :

A: J'ai un fils de quatorze ans.

B : Très bien.

A: J'ai aussi un chien.

B : Oh ! je suis désolé.

On ne comprend cet échange que si l'on sait que A est

un locataire en puissance, et négocie avec B le propriétaire de l'appartement. Le thème de la conversation est construit par les partenaires. Le contexte rend les échanges cohérents et intelligibles.

L'accord sur la construction du sens n'est toutefois pas toujours aussi simple, il peut donner lieu à bien des négociations. Don Zimmerman l'a montré, lors d'une conférence donnée à Paris en juin 1987, en analysant les malentendus, et la dispute qui s'ensuivit, au cours d'un appel téléphonique d'urgence [11] : un homme appelle les pompiers de Dallas (Texas) et leur demande d'envoyer d'urgence une ambulance, car sa mère, dit-il, « a du mal à respirer ». Discussion, immédiatement tendue, avec le réceptionniste, puis avec l'infirmière qui veut parler à la malade et à elle seule, puis avec l'officier de service à ce moment-là. Mais la malade ne peut pas se déplacer, et, de toute façon, elle n'est pas capable de parler au téléphone. L'échange est dramatique d'incompréhension : plusieurs fois, le fils dit que c'est grave, qu'il faut absolument lui envoyer une ambulance. Rien à faire. Il raccroche. Quelques minutes plus tard, il rappelle, n'est pas immédiatement reconnu, recommence ses explications. Quand finalement l'ambulance arrive, treize minutes après le premier appel, il est trop tard.

L'analyse de la conversation, enregistrée automatiquement dans ce service d'urgence, permet de comprendre comment la situation de dispute et d'incompréhension se construit. La discussion est une

lutte d'influence. Son analyse révèle les routines bureaucratiques du service d'urgence, mais aussi les attentes d'arrière-plan du fils qui pense sans doute demander un service non conditionnel, qu'il est obligatoire de satisfaire immédiatement sans davantage d'explications. La panique aidant, il se comporte, note Zimmerman, comme s'il commandait une pizza par téléphone : il pourrait alors légitimement s'attendre à ce qu'on ne lui demande pas pourquoi ; le service d'urgence, si. Par ailleurs, l'écoute de la bande et des intonations de voix des protagonistes peut suggérer, dit Zimmerman, que l'infirmière est noire et que l'homme qui appelle est homosexuel. Ces éléments ont été susceptibles de documenter l'échange. D'autres enregistrements d'appels à ce même service montrent que les mêmes employés se comportent de manière totalement différente selon la façon dont leur est présenté le cas d'urgence. Par exemple, si la première phrase de l'échange est : « Envoyez-moi vite une ambulance ! Il a une crise cardiaque ! », la seule question est la demande de l'adresse, et l'ambulance part aussitôt.

Cela signifie que les formes de l'échange déterminent sa compréhension qui est intersubjectivement construite. Dans le champ du langage comme dans les autres, on retrouve dans l'analyse de conversation la préoccupation permanente de l'ethnométhodologie : celle de décrire les procédés que nous employons pour construire l'ordre social. B. Conein [\[12\]](#) l'a montré dans un tout autre domaine, en analysant les conversations

échangées au cours d'un « comité de grève » pendant le « mouvement » étudiant de décembre 1986 en France : « Une grammaire de l'action peut mettre en valeur la compétence des participants à produire des actions politiques (p. 59). La compétence politique fait partie de la connaissance commune de la structure sociale, cette compétence doit être décrite et non construite » (p. 63).

D'autres recherches sur le lien entre action, structures sociales et situations de travail ont été menées : Paul Drew et John Héritage (1992), Deirde Boden et Don H. Zimmerman (1991), Graham Button (1993), Alessandro Duranti et Charles Goodwin (1992) [\[13\]](#).

Notes

[\[1\]](#) Les actes de ce colloque ont été publiés par Richard J. Hill et Cathleen Stones Crittenden (eds.) 1968, Proceedings of the Perdue Symposium on Ethnomethodology Institute Monograph Series, n° 1 Institute for the Study of Social Change, Purdue University, (Review Symposium, in American Sociological Review 1968, 33). L'interview de Garfinkel (p. 5-11), a ensuite été partiellement reprise dans Turner, op. cit., 1974, p. 15-18, . Cet extrait a été à son tour traduit dans Arguments ethnométhodologiques p. 60-70, ainsi que dans Sociétés 1985, n° 5 vol. 1, p. 5-6.

[\[2\]](#) A. Ogien Positivité de la pratique. L'intervention en psychiatrie comme argumentation, thèse de doctorat de

3^e cycle, université de Paris-VIII, 1984, p. 62.

[3] Ibid., p. 70.

[4] J. Gabel Mannheim et le marxisme hongrois Paris, Méridiens-Klincksieck, 1987.

[5] T. P. Wilson « Normative and Interpretative Paradigme in Sociology », in L. D. Douglas (dir.) Understanding Everyday Life Londres, Routledge & Kegan Paul, 1970, p. 57-79.

[6] J. Signorini De Garfinkel à la communauté électronique Géocub : essai de méthodologie (et recherche des fondements), DEA d'ethnologie, université de Paris-VII, 1985.

[7] Jacqueline Signorini (op. cit. , p. 102) montre bien comment fonctionne ce phénomène lorsqu'elle nous parle de son travail de programmation en informatique : « Programmer, c'est produire la structure de la pensée. Il n'y a donc pas de différence entre dire "Je" et "J'ai une idée". La pensée et l'objet de la pensée, c'est la même chose. On ne peut parvenir à la pensée, le "Je", mais toujours à des produits structurés. »

[8] C'est moi qui souligne.

[9] Dans la note de la p. 94, Garfinkel indique que dans son article « On the Interpretation of Weltanschauung », Mannheim soutient que la méthode documentaire est propre aux sciences sociales. Il existe dans les sciences sociales de nombreuses expressions s'y rapportant, telles que la « méthode compréhensive », l' « introspection compatissante », la « méthode analytique », la « méthode d'intuition », la « méthode interprétative », la « méthode clinique », la « compréhension emphatique », etc. Les tentatives des sociologues

d'identifier quelque chose appelé « la sociologie interprétative » impliquent la référence à la méthode documentaire comme la base pour trouver et légitimer ses résultats.

[10] Pour une présentation plus complète de l'analyse de conversation, voir l'ouvrage de J. Heritage Garfinkel and Ethnomethodology Cambridge, Polity Press, 1984, spécialement le chapitre 8. On consultera surtout : H. Sacks Lectures on Conversation 2 vol., Oxford, Basil Blackwell, 1992, . En français, des notes prises par Gail Jefferson au cours de conférences données par Harvey Sacks entre 1964 et 1972, sont publiées dans « Arguments... », op. cit., p. 138-144, ; voir aussi, dans le même volume, l'article de B. Conein « L'enquête sociologique et l'analyse du langage : les formes linguistiques de la connaissance sociale », p. 5-30, ; ou encore B. Conein « Langage ordinaire et conversation : recherches sociologiques en analyse du discours », Mots, 7, 1983, p. 124-142, ; et B. Conein « Les actions politiques sont accomplies localement et temporellement », Raison présente, 82, 1987, p. 59-63.

[11] J. Whalen D. Zimmerman et M. R. Whalen « When Words Fail : a Single Case Analysis », Social Problems 1988, 35, 4, p. 335-362, ; trad. franç., « Une conversation fatale », Réseaux, 1992 n° 55 p. 145-178, ; voir aussi : D. Zimmerman « Sequential and Institutional Contexts in Caps for Help », The Social Psychology Quarterly 1987 (juin), 50, 2, p. 172-185.

[12] B. Conein « Les actions politiques sont accomplies localement et temporellement », Raison présente 1987, 82, p. 59-63.

[13] P. Drews et J. Heritage Talk at Work. Interaction in Institutional Settings Cambridge, Cambridge University Press, 1992, 580 p., ; D. Boden et D. H. Zimmerman Talk and Social Structure Cambridge, Polity Press, 1991, ; G. Button Technology in Working Order. Studies of Work, Interaction and Technology London, Routledge, 1993, 264 p., ; A. Duranti et C. Goodwin (dir.) Rethinking Context : Language as an Interactive Phenomenon Cambridge, Cambridge University Press, 1992.

Chapitre V

Question de méthode

Un contresens, dû à un mauvais découpage du terme, fait trop souvent obstacle à la compréhension du terme « ethnométhodologie ». On pense, ici et là, qu'elle se définit comme une nouvelle méthodologie de l'ethnologie. Or, il n'en est rien. On a vu qu'il fallait découper le terme autrement et rappeler avec Garfinkel que l'ethnométhodologie s'est définie dès l'origine comme la « science » (logos) des « ethnométhodes », c'est-à-dire des procédures qui constituent ce que Garfinkel appelle le « raisonnement sociologique pratique ». Mais comment aborder l'étude des ethnométhodes, si tel est l'objet de l'ethnométhodologie ? Existe-t-il une « méthodologie » nouvelle ?

1. La posture d'« indifférence ethnométhodologique »

Les ethnométhodologues ne croient pas que les comportements et les activités d'un individu soient directement induits par sa position sociale. Ils estiment que les sociologues ont jusqu'à présent « sursocialisé » le comportement des acteurs, et que leur hypothèse sur l'intériorisation des normes, provoquant des conduites «

automatiques » et impensées, ne rend pas compte de la façon dont les acteurs perçoivent et interprètent le monde, reconnaissent le familier et construisent l'acceptable, et n'explique pas comment les règles gouvernent concrètement les interactions.

Garfinkel le notait déjà dans sa thèse : « Le monde empirique du sociologue est habité par des types » (p. 222). L'homme observé par le sociologue est factice, il est une construction dont la rationalité n'a d'autre but que de vérifier la pertinence du modèle. L'homme du sociologue n'a pas de biographie, n'a pas d'histoire, n'a pas de passions. Il est surtout incapable de jugement. La critique de Garfinkel est virulente. Pour lui, on l'a vu, les sociologues professionnels et les acteurs de sens commun construisent leurs mondes de la même façon.

"L'analyse n'est pas le monopole des philosophes et des sociologues professionnels. Les membres de la société sont concernés dans la conduite sociale de leurs affaires quotidiennes. L'étude des activités de sens commun consiste à considérer comme des phénomènes problématiques les méthodes par lesquelles les membres d'une société, en faisant de la sociologie, profane ou professionnelle, rendent observables les structures sociales des activités de tous les jours (Studies, p. 75)."

La sociologie professionnelle est une activité pratique comme une autre, et on peut l'analyser en tant que pratique. C'est ce qui a pu faire dire que

l'ethnométhodologie n'était rien d'autre que la sociologie de la sociologie, ce qui n'est pas faux, mais est certainement réducteur. Le projet de l'ethnométhodologie est plus subtil. En insistant sur les fondements de sens commun de la sociologie professionnelle, en en faisant une « folk discipline », elle devient partie prenante de la réalité qu'elle se propose d'étudier. La recherche sociologique repose sur une vision du monde tacite, de sens commun. Même les statistiques, souvent considérées et utilisées comme des bornes fiables, des indicateurs sûrs, n'échappent pas à cette remarque : elles dépendent directement des capacités de jugement des acteurs qui collectent les données, recensent, collationnent, etc. [1]. La sociologie suppose que la réalité sociale existe en quelque sorte indépendamment des recherches dont elle est l'objet. C'est la raison pour laquelle les études sociologiques découvrent surtout « des choses raisonnables » et produisent « du travail documentaire » (Studies, p. 99-100). Pour les ethnométhodologues, la sociologie n'a guère dépassé le stade de l'« attitude naturelle » de la phénoménologie, sa pratique est demeurée « naïve ».

Mais comme Garfinkel le note dans la préface des Studies :

"Il n'y a pas de quoi se quereller au sujet du raisonnement sociologique pratique ; parce que les enquêtes sociologiques sont pratiques de part en part, ces querelles n'ont pas à être prises au sérieux, sauf à les considérer comme des

phénomènes intéressants pour des études ethnométhodologiques. Les études ethnométhodologiques ne sont pas destinées à apporter ou à démontrer des correctifs. Elles sont inutiles si elles sont menées en tant qu'ironies. Bien qu'elles soient destinées à la préparation de manuels sur les méthodes de la sociologie, elles ne sont en aucune façon des suppléments aux procédures standardisées, mais en sont distinctes (p. VIII)."

Garfinkel et Sacks ont défini ce qu'il fallait entendre par cette « indifférence ethnométhodologique » :

"Les études ethnométhodologiques sur les structures formelles sont destinées à l'étude de phénomènes tels que leurs descriptions par des membres quels qu'ils soient, en s'abstenant de tout jugement sur leur pertinence, leur valeur, leur importance, leur nécessité, leur « praticalité », leur succès ou leur conséquence. Nous appelons cette procédure « indifférence ethnométhodologique ». Notre travail ne consiste pas à modifier, élaborer, contribuer, détailler, diviser, expliquer, étayer la relation au raisonnement sociologique professionnel, pas plus que notre indifférence à ces tâches. Notre indifférence concerne plutôt l'ensemble du raisonnement sociologique pratique, et ce raisonnement implique inévitablement pour nous, quelles qu'en soient les formes, la maîtrise du langage naturel. Le raisonnement sociologique

professionnel ne se distingue en aucune façon comme un phénomène à l'attention de notre recherche. Les personnes faisant des études ethnométhodologiques peuvent se soucier ni plus ni moins du raisonnement sociologique professionnel, que des pratiques du raisonnement juridique, du raisonnement des conversations, du raisonnement divinatoire ou psychiatrique, et ainsi de suite [2]."

2. La provocation expérimentale

Dans les Studies, on trouve beaucoup d'observations, d'expériences et même d'expérimentations, comme celles du fameux breaching qui consiste à « déranger » nos routines. Ces routines se fondent, comme l'avait noté Parsons, sur un ordre moral qui est nécessaire à l'accomplissement de nos actions. Cette nécessité d'un ordre moral garantissant la réussite des interactions trouve sa transposition ethnométhodologique dans la notion garfinkélienne de la confiance, notion qui fait le titre même d'un article de Garfinkel [3]. Dans cet article, l'auteur s'appuie sur l'analyse de ruptures expérimentales dans des jeux de société pour faire apparaître, par le dérangement (breaching), l'arrière-fond moral des activités communes. Mais si chez Parsons les partenaires se conforment à des règles sociales qui leur sont externes, bien qu'intériorisées par l'éducation, chez Garfinkel au contraire, les modèles d'arrière-plan seront ce qui permettra d'interpréter les actions des partenaires. Par exemple, Garfinkel montrera que si vous et moi jouons aux cartes, nous avons bien entendu des

règles du jeu que nous acceptons d'un commun accord préalable. Si je sors de la pièce, les règles sont simplement suspendues jusqu'à mon retour, et on est toujours dans la relation de confiance. Mais si je sors des règles de façon provocatrice – et je peux le faire pour expérimenter l'arrière-plan de confiance–, je produis un scandale qui révèle l'a priori de confiance sans lequel les rapports sociaux ne pourraient se maintenir durablement. Le scandale n'est pas tant dans l'accroc à la règle du jeu, mais bien plutôt dans l'atteinte portée à la confiance qui est la condition fondamentale mais habituellement cachée du jeu avec ses règles convenues.

Toutefois, l'ensemble de ces procédures ne constitue pas un nouveau stock de techniques de terrain. Les techniques mises en œuvre par Garfinkel puis par ses disciples font partie du patrimoine de la sociologie qualitative moderne. Il serait vain par conséquent de chercher ici des préceptes pour étudier les faits sociaux. D'ailleurs, Garfinkel nous en a avertis : il ne s'agit pas de corriger les procédures de la sociologie standard, ni d'écrire un nouveau chapitre de méthodologie pour les manuels de sociologie en circulation. En revanche, la critique des méthodes de la sociologie traditionnelle, et plus particulièrement des méthodes quantitatives, occupe une place importante dans les ouvrages fondateurs de l'ethnométhodologie. Le premier d'entre eux, et le plus célèbre, est celui que Cicourel consacre dès 1964 à la méthode et à la mesure dans les sciences sociales.

3. La contribution méthodologique de Cicourel

Aaron Cicourel a été le premier disciple important de Garfinkel. Il publie en 1964 un ouvrage important intitulé *Method and Measurement in Sociology* [4]. Cet ouvrage constitue une base épistémologique capitale, puisque son ambition est de montrer les interactions entre théorie, méthodes et données. Cicourel se propose d'aborder la recherche sociologique en examinant d'un point de vue critique les fondements de la méthode et de la mesure, en ne perdant pas de vue, comme l'affirme Maclver [5], que « la structure sociale est, pour l'essentiel, créée ».

D'emblée, Cicourel précise qu'il présuppose que les décisions méthodologiques prises dans la recherche en sciences sociales ont leurs contreparties théoriques, et d'autre part que les présupposés théoriques des méthodes et de la mesure en sociologie ne peuvent pas être séparés du langage que les sociologues utilisent dans leur théorisation et dans leur recherche. La première tâche du sociologue sera par conséquent de clarifier le langage qu'il utilise. La recherche sociologique requiert une théorie de l'instrumentation et une théorie des données, de telle sorte qu'on puisse distinguer ce qui relève des procédures et de l'intervention de l'observateur du matériau qu'il appelle « données ».

Une autre question est soulevée dans ce livre, celle de

l'utilisation courante des systèmes mathématiques et des systèmes de mesure dans la recherche en sciences sociales. Cicourel dit ne pas vouloir affirmer que les faits socioculturels ne puissent pas être mesurés par les fonctions mathématiques existantes, mais les faits fondamentaux de l'action sociale devraient être clarifiés avant d'imposer des postulats de mesure qui ne leur correspondent pas.

Le premier chapitre examine en détail le problème de la mesure. L'argument principal est que les actuels dispositifs de mesure ne sont pas valides, parce qu'ils représentent l'imposition de procédures numériques qui sont extérieures aussi bien au monde social observable décrit par les sociologues qu'aux conceptualisations basées sur ces descriptions. Poussée à son extrême, cette réflexion pourrait suggérer que, parce que les concepts sur lesquels se fondent les théories sociologiques n'ont pas, par essence, de propriétés numériques, on ne peut savoir quelles propriétés numériques chercher dans la réalité. Cicourel n'adopte pas une position aussi tranchée dans les chapitres suivants consacrés successivement à l'observation participante, aux entretiens, aux questionnaires à choix multiple, à la méthode démographique, à l'analyse de contenu, à la recherche expérimentale et enfin à la linguistique. Il ne propose pas aux sociologues d'arrêter toute recherche et toute mesure jusqu'à ce qu'ils aient clarifié les catégories fondamentales de la vie quotidienne. Cependant, il ne s'agit pas de tenter de perfectionner les systèmes de mesure afin de les rendre

« meilleurs », mais de consolider les fondations méthodologiques de la recherche sociologique. Les sociologues n'accordent pas, selon Cicourel, suffisamment d'importance à l'étude des variables « subjectives », en particulier celles qui contribuent au caractère contingent de la vie quotidienne.

4. Ethnométhodologie, ethnographie constitutive et sociologie qualitative

Dans la pratique, et quand ils vont sur le terrain, les ethnométhodologues, puisqu'ils n'ont pas produit une technologie originale, sont bien obligés de se donner des outils d'investigation. Ces outils, ils les empruntent à l'ethnographie.

Pour illustrer ce point, nous allons présenter deux contributions : celle de Hugh Mehan concernant l'ethnographie constitutive, appliquée plus spécialement au domaine de l'éducation sur lequel on reviendra, mais qui vaut aussi bien pour l'ensemble des domaines ; celle que Don Zimmerman appelle tracking.

A) L'ethnographie constitutive

Hugh Mehan propose une nouvelle approche, inspirée de l'ethnométhodologie, qu'il appelle l'« ethnographie constitutive ». Voici en quoi consiste cette approche : « Les études d'ethnographie constitutive fonctionnent sur l'hypothèse interactionniste que les structures sociales sont des accomplissements sociaux.» [\[6\]](#)

On reconnaît là un des principes fondamentaux de l'ethnométhodologie selon laquelle « les faits sociaux sont des accomplissements pratiques ».

"La conviction centrale des études constitutives sur l'école est que les « faits sociaux objectifs », tels que l'intelligence des étudiants, leurs performances scolaires ou leurs plans de carrière, ainsi que les bases routinières du comportement, comme l'organisation de la classe, s'accomplissent dans les interactions entre enseignants et étudiants, testeurs et étudiants, directeur et enseignants... L'ethnographie constitutive est l'étude des activités structurantes qui construisent les faits sociaux de l'éducation (p. 36)."

En dehors de cette orientation théorique, quatre grands principes caractérisent l'ethnographie constitutive :

- la disponibilité des données qui sont consultables (documents audio ou vidéo par exemple, ou transcription intégrale) ;
- l'exhaustivité du traitement des données, qui est un moyen de lutte contre la tendance à n'exploiter que les éléments favorables aux hypothèses des chercheurs ;
- la convergence entre les chercheurs et les participants sur la vision des événements, les chercheurs s'assurant que la structure qu'ils découvrent dans les actions est la même que

celle qui oriente les participants dans ces actions ; on utilise des « dispositifs de vérification », qui sont la demande de confirmation, auprès des enquêtes, que les cadres d'analyse sont corrects ;

- l'analyse interactionnelle qui évite à la fois la réduction psychologique et la réification sociologique.

Parce que l'organisation des événements est socialement construite, on cherchera cette structuration dans les expressions et dans les gestes des participants.

Sur le terrain, les ethnométhodologues adoptent les méthodes employées par d'autres sociologies qualitatives ou cliniques. Les dispositifs de recueil des données employés par les ethnométhodologues sont extrêmement variés : observation directe dans les classes, observation participante [7], entretiens, études des dossiers administratifs et scolaires, des résultats aux tests, enregistrements vidéo des cours ou des entretiens d'orientation, projection des enregistrements aux acteurs eux-mêmes, enregistrements des commentaires faits au cours de ces projections. Ces méthodes relèvent de la méthode ethnographique dont l'indication méthodologique première est l'observation de terrain, l'observation des acteurs en situation.

Au-delà de ces techniques de recueil des matériaux, c'est une posture particulière de recherche qui est

adoptée par les chercheurs de ce courant. Elle peut être résumée par la position exprimée par Hugh Mehan dans sa thèse : parce que les conditions institutionnelles de la recherche influent grandement sur la recherche elle-même, elles constituent un des matériaux de recherche : « Les problèmes que l'équipe de recherche a rencontrés sont devenus partie intégrante de la recherche. Les interactions que nous avons eues avec les officiels de l'école pour recueillir des matériaux ne peuvent pas être séparées des matériaux eux-mêmes. » [8]

Ce principe n'est pas aussi banal qu'il y paraît à première vue, puisqu'il instaure la reconnaissance du caractère indexical, c'est-à-dire contextuel, de tout fait social, dont l'analyse devrait, en raison de cette indexicalité, évidemment tenir compte.

C'est ce qu'a bien vu également un autre chercheur, Steve Woolgar, qui, dans l'étude qu'il a menée avec Bruno Latour sur la vie dans un laboratoire de recherche [9], a mis au point, en s'inspirant de l'ethnométhodologie, ce qu'il appelle l'« ethnographie réflexive ». L'ethnographie réflexive se propose de rendre compte simultanément de l'objet de la recherche et de la démarche employée pendant la recherche, à partir de l'hypothèse que l'un et l'autre sont non seulement liés, mais que la connaissance de l'un permet également de mieux appréhender l'autre.

On retrouve la même démarche dans la thèse de doctorat de Carlos Castaneda, thèse constituée en partie par le « journal de route » du chercheur à la

recherche du secret des plantes hallucinogènes [10].

Une autre particularité frappe dans le travail de recherche que Mehan rapporte dans sa thèse : l'abandon des fameuses « hypothèses-avant-d'aller-sur-le-terrain ». L'équipe de recherche, conduite par A. Cicourel [11], ne savait pas très bien que chercher au début. Ils voulaient étudier les leçons dans les classes, mais comme le dit Mehan :

"Nous ne pouvions nous servir que de vagues termes descriptifs, tels que : « Nous voulons regarder la façon dont vous enseignez aux enfants, le type de style que vous employez ; comment vous décidez qu'une réponse est correcte ou non ; nous voulons voir si votre vocabulaire coïncide avec celui employé par les enfants dans la classe. » Ces descriptions vagues étaient nécessaires, parce que nous n'étions vraiment pas capables de dire à l'enseignante ce que nous voulions avant de l'avoir vue, et aussi parce que nous avons peur que son comportement en fût influencé (p. 26)."

Un trait essentiel de la pratique de l'ethnométhodologie est qu'elle requiert la description. Puisque l'ethnométhodologie se donne pour but de montrer les moyens qu'utilisent les membres pour organiser leur vie sociale en commun, la première tâche d'une stratégie de recherche ethnométhodologique est de décrire ce que les membres font. Ce qui implique également le choix délibéré d'un certain localisme qui n'est pas une contre-indication à une pratique scientifique de la

sociologie.

B) Le tracking

Je propose de traduire par « filature » – un terme qui évoque la lecture des romans policiers – la notion de tracking telle que l'utilise Don H. Zimmerman [12] dans une acception très différente de l'usage qu'on en fait dans le système éducatif américain, où ce terme désigne habituellement un classement des élèves, à la fois en groupes de niveau et en groupes de curriculum. Zimmerman prend le mot tracking dans le sens courant de « pister », « suivre à la piste, marcher sur les traces de quelqu'un » [13].

Selon Zimmerman, se placer dans la position d'un individu de la collectivité nécessite la prise en compte, pour le chercheur, de ses propres implications dans la stratégie de recherche. D'autre part, acquérir « une vue intime d'un monde social particulier » suppose de partager avec les membres un langage commun afin d'éviter les erreurs d'interprétation. Capter le point de vue des membres ne consiste pas simplement à écouter ce qu'ils disent ni à leur demander d'explicitier ce qu'ils font. Cela implique de situer leurs descriptions dans leur contexte et de considérer les comptes rendus des membres comme des instructions de recherche.

L'intérêt porté au point de vue des membres est souvent considéré comme le signe d'une approche subjective. Zimmerman rappelle que la notion de membre doit être interprétée dans le sens ethnométhodologique : est

appelé membre celui qui possède « la maîtrise du langage naturel », la compétence sociale de la collectivité dans laquelle il vit. Il ne faut pas perdre de vue le principe de l'entretien ethnographique qui consiste à obtenir d'un informateur le savoir socialement sanctionné de sa communauté : ses descriptions, ses explications sont reconnues comme valides, appropriées, par les autres membres compétents de la communauté. Les informations recueillies doivent faire l'objet d'une « validation intersubjective ». Ce qui ne signifie aucunement, insiste Zimmermann, qu'il y ait un quelconque transfert de compétence de l'« autorité analytique vers les sujets de la recherche ».

Pénétrer dans la communauté qu'on veut étudier exige d'avoir une stratégie d'entrée, qui variera avec le terrain et la recherche. Mais il faut surtout faire attention, estime Zimmerman, à la mise en place de ce que j'appellerai le dispositif d'observation et de recherche : « L'ethnographe doit trouver les moyens d'être là où il a besoin d'être, voir et entendre ce qu'il peut, développer la confiance entre lui et les sujets, et poser une quantité de questions. »

Bien entendu, il faut parvenir à extraire des informations recueillies la signification des événements observés. Pour cela, la ressource évidente se trouve dans ce que les individus disent. Ils commentent sans arrêt leurs activités. Par exemple, dans une université, les étudiants parlent sans arrêt de leurs cours, de leurs enseignants, de leur travail universitaire, mais aussi de leurs week-

ends. Il faut donc décrire les événements répétitifs et les activités qui constituent les routines du groupe qu'on étudie. Il faut être à la fois en position extérieure pour écouter et être un participant des conversations naturelles dans lesquelles les significations des routines des participants émergent.

« Filer » (tracking) est un des traits de l'observation participante. Cela consiste à observer le plus grand nombre de situations possibles au cours de la recherche sur le terrain. Par la « filature », le chercheur essaie de voir ce que le sujet voit. L'enquête prend la forme du reportage, lorsque par exemple la recherche porte sur les activités de la police, dont on peut montrer qu'elles sont en fait des activités routinières en « filant » les policiers, comme l'a fait Raymond Depardon dans *Faits divers*, titre évocateur d'un film qu'on peut considérer comme une excellente illustration de la problématique ethnométhodologique. La « filature » ethnographique est une solution au problème de la position de l'observateur face à la diversité des comportements sociaux. Elle permet non seulement de les observer, mais aussi de découvrir ce que les participants en disent. Naturellement, cela suppose que le chercheur puisse se déplacer librement à l'intérieur de son cadre de recherche.

Cette stratégie de recherche s'appuie sur l'idée que « la vie sociale est méthodiquement accomplie par les membres. Dans les caractéristiques de ces accomplissements résident les propriétés des faits

sociaux de la vie quotidienne : le caractère répétitif, routinier, standardisé, transpersonnel et transsituationnel des modèles de l'activité sociale du point de vue du membre ».

La construction du monde social par les membres est méthodique ; elle s'appuie sur les ressources culturelles communes qui permettent non seulement de le construire, mais de le reconnaître : « Une compréhension détaillée des méthodes des membres pour produire et reconnaître leurs objets sociaux, événements, activités... sert également à imposer une discipline aux analystes de l'activité sociale... C'est seulement en sachant comment les membres construisent leurs activités qu'on peut être raisonnablement certain de ce que ces activités sont réellement. »

Ce dernier extrait constitue un heureux condensé de la doctrine ethnométhodologique : elle est, comme le dit Mehan, fondamentalement constructiviste [\[14\]](#). Le secret de l'assemblage social ne réside pas dans les statistiques produites par des membres « experts » et utilisées par d'autres « experts sociaux » qui en ont oublié le caractère réifié. Il se dévoile au contraire par l'analyse des ethnométhodes, c'est-à-dire des procédures que les membres d'une forme sociale utilisent pour produire et reconnaître leur monde, pour le rendre familier en l'assemblant.

Notes

[1] Les voyageurs du métro parisien peuvent se demander quel crédit accorder aux innombrables déclarations des hommes politiques, reprises avec l'insistance que l'on sait par la presse, à propos de « l'augmentation de la délinquance dans le métro parisien ». Comment les statistiques des délits sont-elles fabriquées, et par qui ? Par des agents de la RATP, des policiers, des magistrats ? N'a-t-on pas changé la manière de voir certains délits qui existaient auparavant mais qui n'étaient pas « comptabilisés » de la même manière ? Les statistiques portent-elles sur les mêmes catégories de délits ? Les contrôles ne sont-ils pas plus nombreux ? S'agit-il de vols, d'agressions, ou plus simplement du délit de voyager sans ticket ? Il faut, pour répondre à ces questions, enquêter sur les enquêtes. C'est ce que tentent de faire certains des travaux de J.-P. Briand, J.-M. Chapoulie et H. Peretz, *Les statistiques scolaires comme représentation et comme réalité*, *Revue française de sociologie* oct.-déc. 1979, XX, 4, p. 669-702, ; J. Peneff « La fabrication statistique ou le métier du père », *Sociologie du Travail* 1984, 2, p. 195-211, ; D. Merllié « Une nomenclature et sa mise en oeuvre. Les statistiques sur l'origine sociale des étudiants », *Actes de la recherche en sciences sociales* nov. 1983, 50, « Qu'est-ce que classer ? », p. 3-47.

[2] H. Garfinkel et H. Sacks, « On Formal Structures of Practical Action », *op. cit.*, 1970, p. 345-346.

[3] H. Garfinkel « A Conception of, and Experiments with, "Trust" as a Condition of Stable, Concerted Actions », in

O. J. Harvey (dir.) Motivation and Social Interaction New York, Ronald Press, 1963.

[4] A. Cicourel 1964, Method and Measurement in Sociology New York, The Free Press.

[5] R. M. Maclver Social Causation Boston, Ginn, 1942, p. 20-21.

[6] H. Mehan « Structuring School Structure», Harvard Educational Review 1978 (févr.), 48, 1, p. 32-64.

[7] Cette notion d'observation participante – d'ailleurs courante dans la tradition sociologique – est à rapprocher de la notion de « compétence unique » ou, mieux, « compétence impliquée » (unique adequacy) proposée par Garfinkel. Elle indique que le chercheur doit acquérir une familiarité avec le milieu sur lequel il fait porter sa recherche. Garfinkel développe ce point de vue notamment dans l'entretien avec B. Jules-Rosette publié dans Sociétés n° 5

[8] H. Mehan, Ph.D., op. cit. , 1971, p. 22.

[9] B. Latour et S. Woolgar Laboratory Life, the Social Construction of Scientific Facts Beverly Hills, Sage, 1979, . Le titre (complet) de leur ouvrage évoque évidemment celui de P. Berger et T. Luckmann The Social Construction of Reality 1966., op. cit.

[10] C. Castaneda L'Herbe du diable et la petite fumée Paris, Plon, 1972, . En raison des normes universitaires, Castaneda sépara dans cet ouvrage le « journal de route » et l'analyse structurale d'inspiration très ethnométhodologique qui lui fait suite. Mais il présenta et publia les deux en même temps, contrairement à la tradition ethnologique qui sépare les genres, comme le fait par exemple Michel Leiris quand il publie d'une part

son journal sous le titre L'Afrique fantôme Paris, Gallimard, 1934, et d'autre part des mémoires savants comme celui qu'il a consacré à « La possession et ses aspects théâtraux chez les Éthiopiens de Gondar », dans la revue L'Homme chez Plon, en 1958, . René Lourau commente le journal de Castaneda dans Journal de terrain, journal de recherche, account, Pratiques de formation, 11-12, p. 124-127.

[11] L'équipe de recherche était composée d'Hugh Mehan, Robert MacKay, Marshall Shumsky, Kenneth Leiter, David Roth, Kenneth et Sybillin Jennings, tous étudiants de Cicourel, et travaillant sur des aspects différents. L'ensemble de ces recherches, menées en 1968 et 1969, au cours desquelles chacun a été l'« assistant » des autres, a abouti à autant de thèses de doctorat – toutes originales et soutenues à Santa Barbara –, qu'il y avait de chercheurs. Ce travail collectif a également donné lieu à une publication collective en 1974 : A. Cicourel, et al. Language Use and School Performance New York, Academie Press, 1974.

[12] Document communiqué par l'auteur, intitulé Fieldwork as a Qualitative Method.

[13] Harrap's 1984.

[14] H. Mehan « Le constructivisme social en psychologie et en sociologie », Sociologies et Sociétés 1982, XIV, 2, p. 77-95.

Chapitre VI

Le travail de terrain

Les ethnométhodologues ont consacré, dès l'origine du mouvement, la plupart de leurs études à des problèmes de société. Déjà, on l'a vu, dans ses écrits de jeunesse de la période préethnométhodologique, Garfinkel s'occupe de tribunaux et de criminologie. Il continue avec des études sur les prises de décision des jurés ou sur les enquêtes sur les suicides... Toutes les thèses soutenues dans le courant ethnométhodologique ont pour objet un problème social, et pour démarche l'approche qualitative de terrain, selon des procédures généralement empruntées à l'ethnographie comme on vient de le voir. Mais la rupture avec la sociologie positiviste se situe ailleurs que dans les techniques de terrain : elle est dans le fait que, pour chaque domaine étudié, les ethnométhodologues mettent l'accent sur les activités interactionnelles qui constituent les faits sociaux. Les faits sociaux ne sont pas des choses mais des accomplissements pratiques : voilà, énoncé dans le langage de Garfinkel, le nouveau paradigme sociologique qui est, on l'a vu, l'aboutissement de tout un courant de la sociologie américaine et qui servira de fil conducteur à chaque enquête menée sur le terrain.

Ces terrains correspondent à plusieurs des grands

domaines d'investigation de la sociologie parmi lesquels :

- l'éducation, qui a donné lieu à de nombreuses recherches [1] ; on a décrit les interactions dans les classes et l'organisation des leçons, les pratiques des tests et d'examens, les procédures de conseil et d'orientation [2], l'« inégalité en train de se faire » [3], ou encore, dans le champ de l'enseignement supérieur, l'apprentissage du « métier » d'étudiant [4] ;
- le système judiciaire, les tribunaux et les prisons ainsi que les pratiques policières qui sont un domaine particulièrement exploré par l'ethnométhodologie ; il faut signaler ici les travaux de Bittner, de Garfinkel (Studies, p. 104-115), de Cicourel, d'Emerson, de Sacks, de Wieder, de Pollner [5] ; ces auteurs ont décrit les pratiques employées par la police pour établir les « faits criminels » et par les juges et les cours de justice ainsi que par les hommes de loi pour constituer les « faits judiciaires » ;
- les pratiques médicales, et notamment la gestion de la mort dans les hôpitaux [6], les catégorisations formelles et informelles des patients (Studies, p. 186-207), les pratiques de diagnostic, de soins, de prise en charge et de travail social dans les hôpitaux psychiatriques et les services hospitaliers pour les maladies mentales [7] ;

- les processus organisationnels ; Bittner a soumis le concept d'organisation et l'idéal type webérien à une analyse critique. Zimmerman a étudié les interactions à l'intérieur du système organisationnel [\[8\]](#) ;
- la recherche scientifique : Garfinkel s'est intéressé avec plusieurs chercheurs travaillant sous sa direction, comme Michael Lynch et Eric Livingston, aux activités de laboratoire de la recherche scientifique. Livingston a fait sa thèse sur le travail des mathématiciens. Lynch a consacré sa thèse au problème de l'artefact dans un laboratoire scientifique [\[9\]](#).

De plus :

- plusieurs ethnologues se sont intéressés très tôt à l'orientation ethnométhodologique. On peut citer, entre autres, Moerman, Bellman, Jules-Rosette, Castaneda [\[10\]](#) ;
- Bittner s'est intéressé aux mouvements politiques radicaux. Plus récemment, Georges Lapassade, Bernard Conein et Louis Quéré ont cherché à définir les bases ethnométhodologiques d'une étude du mouvement étudiant de l'automne 1986 [\[11\]](#).

On va maintenant présenter, à titre d'illustration, quelques-uns des domaines abordés dans une perspective ethnométhodologique.

1. L'éducation

La plupart des études de sociologie de l'éducation, estime Mehan, traitent les structures sociales comme si elles étaient « des faits sociaux » contraignants et objectifs : « En cherchant des relations statistiques parmi ces structures, ces études ne parviennent pas à considérer la façon dont ces faits sociaux sont produits. » [\[12\]](#)

Tout se passe comme si l'éducation, en tant que processus, avait été traitée comme une « boîte noire » qu'on ignore délibérément d'analyser, pour ne s'intéresser qu'à l'entrée et à la sortie. On met, à l'entrée du système, des variables input (sexe, âge, CSP des parents, appartenance ethnique) ; et on obtient, à la sortie, de l'échec scolaire, des abandons, de sorte que « le fils fera le métier du père », et que l'inégalité se reproduit. Mais on ne voit pas comment cette reproduction se fabrique à l'intérieur de la « boîte », c'est-à-dire à l'école. Bien que l'éducation soit une variable majeure dans leurs théories mêmes, les sociologues de l'éducation n'ont pas examiné directement les processus éducationnels.

Mehan estime que l'étude des conditions concrètes dans lesquelles le procès éducatif se déroule quotidiennement est indispensable pour qui veut comprendre l'influence de l'école sur la vie future des gens. Il veut montrer concrètement comment des facteurs tels que le nombre d'élèves par classe, les

méthodes pédagogiques, ou encore la taille des salles de cours « opèrent dans des situations éducatives pratiques ». De même, l'influence de facteurs tels que la classe sociale, la race, l'attitude de l'enseignant doit être montrée en situation dans les interactions entre les partenaires de l'acte éducatif :

"Les performances des élèves à l'école ne sont pas indépendantes des procédures évaluatives produites par les accounts des succès, des capacités et des progrès des élèves. Des analyses sur la structuration de la structure scolaire ont été menées dans des dispositifs particulièrement importants dans l'orientation des élèves en classe, ou au moment des examens, ou dans les rencontres avec des conseillers d'orientation. Elles ont toutes montré que les faits éducatifs propres à ces dispositifs s'assemblent dans les interactions entre les participants... L'étude des sessions d'orientation a montré comment les choix d'orientation des étudiants sont structurés dans l'interaction entre les orientateurs et les élèves au cours de leurs entretiens (p. 40)."

A) Les interactions dans la salle de classe

Quand on observe une classe, dit Mehan, elle nous semble organisée : les enseignants et les élèves parlent à tour de rôle, à des moments bien précis. Les élèves écrivent, ont des travaux de petits groupes ou lisent en silence. Bref, on est en présence d'une véritable

organisation sociale. Il s'agit bien entendu d'un ordre institué. C'est la façon dont naissent et se structurent ces institutions qu'il s'agit d'analyser. Mehan et ses collaborateurs ont « vidéoscopé » une classe, avec des élèves d'ethnies et d'âges différents, pendant une année scolaire. Ils ont analysé neuf cours et ont montré que c'est le travail d'interaction entre les enseignants et les élèves qui produit cette organisation de la classe. Les enseignants et les élèves marquent les frontières des séquences interactionnelles, des échanges thématiques, des phases et des leçons elles-mêmes, par des modifications de leurs comportements gestuels, paralinguistiques et verbaux. Ces changements de comportement ont pour fonction d'indiquer aux interlocuteurs où ils en sont dans le cours de leurs échanges. Ils structurent la situation d'échange. On peut dire qu'ils sont des marqueurs ou des délimiteurs des situations. Ils permettent à chacun de se repérer dans la temporalité de la classe.

En se centrant sur les interactions pendant la classe, Mehan montre qu'une grande quantité d'activités s'y déroulent simultanément. Les élèves développent consciemment leurs propres stratégies afin de mener à bien des objectifs indépendants de ceux de l'enseignant et conduire ainsi leurs propres affaires. Les élèves montrent en cela leur « compétence interactionnelle ». Un certain nombre de règles générales sont édictées par l'enseignant, telles que « ne pas courir en classe », « être propre », « respecter les autres », mais aucune de ces règles ne dit quand et comment elles doivent être

appliquées. Les élèves doivent découvrir en situation, dans les interactions qu'ils ont entre eux et avec l'enseignant, la signification et le fonctionnement de ces règles. Un élève compétent sera donc celui qui saura faire la synthèse entre le contenu académique et les formes interactionnelles nécessaires à l'accomplissement d'une tâche. Toute séparation de la forme et du contenu sera immédiatement interprétée par l'enseignant comme le signe d'une incompétence. Cela devrait nous conduire à une nouvelle définition de la capacité d'un élève, comme l'ont montré par ailleurs les recherches des ethnométhodologues de l'éducation sur les examens, d'une part, et les entretiens d'orientation, d'autre part.

B) Les tests et les examens

Mehan a étudié la façon dont les réponses sont produites au cours de la passation des tests. On a déjà montré que la signification des questions, contrairement à l'une des hypothèses fondatrices du principe même des tests, n'est pas la même pour tous. Leur sens n'est pas, loin s'en faut, partagé entre les adultes qui testent et les enfants qui sont testés. Les mauvaises réponses proviennent bien souvent d'une interprétation différente du matériel conceptuel utilisé, et non d'un manque de connaissances ou d'une incapacité à raisonner correctement. Il est alors clair que traiter les résultats aux tests comme des faits objectifs dissimule les procédés par lesquels les élèves parviennent à élaborer des réponses. C'est pourtant cette élaboration qui devrait

être jugée fondamentale par les éducateurs, puisque son examen permettrait d'évaluer les capacités réelles de raisonnement des élèves.

Mehan enregistre à l'aide d'un magnétoscope la passation du WISC [14] à des enfants ruraux de l'Indiana. Normalement, les testeurs doivent noter, dès que l'élève a répondu, 0,1 ou 2, en fonction de la qualité de la réponse de l'élève et passer aussitôt à la question suivante. En fait, l'analyse du film montre que, sur 65 questions, 21 ont été « parasitées » par des interventions du testeur, qui tantôt répétait la question, tantôt donnait des indications ou incitait l'élève à donner une seconde réponse, ce qui avait pour effet d'augmenter son score de 1 à 2 dans 50 % des cas. Le score final d'un élève a pu être ainsi de 27 % supérieur à celui qu'il eût été s'il n'avait pas été aidé par le testeur. Dans un autre test, les enfants sollicités par le testeur ont augmenté de 44 % le nombre de leurs réponses correctes.

Prendre les résultats d'un test pour un fait objectif dissimule donc trois types de mécanismes :

- celui par lequel les élèves interprètent les questions et le matériau présenté pour parvenir à une réponse ;
- celui par lequel le testeur interprète et choisit ce qui, parmi une quantité de comportements, constitue une réponse à retenir ;

- enfin, celui par lequel les testeurs et les élèves produisent conjointement les réponses au cours de la passation du test.

C) Le conseil d'orientation

Les conseillers d'orientation jouent un rôle important dans le guidage des élèves, particulièrement dans le cycle secondaire. Cicourel et Kitsuse [15] ont montré comment des décisions arbitraires, se fondant sur le racisme et sur des préjugés socio-économiques liés à leurs représentations, pouvaient être prises par les conseillers d'orientation des lycées à propos du passage à l'enseignement supérieur. Les travaux ethnométhodologiques en éducation se proposent d'analyser comment ces décisions, capitales pour l'avenir des élèves, sont prises.

Erickson a examiné le rôle joué par les conseillers d'orientation dans le processus de sélection des élèves [16]. Ayant travaillé comme conseiller dans un faubourg noir d'une grande ville américaine, la sélection et la discrimination raciste dont il a été le témoin quotidien pendant trois ans l'ont conduit à s'interroger sur le rôle de ces conseillers de toutes sortes, chargés de maintenir l'ordre social blanc. Plus tard, devenu professeur d'université, il décida d'analyser les rencontres que les élèves des lycées ont avec les conseillers d'orientation, dont l'influence est très grande. Le rôle de ces conseillers est ambigu : ils sont à la fois les défenseurs des élèves et les juges employés par

l'administration :

"À quelques étudiants, la société et l'école sont présentées comme une structure ouverte, dans laquelle ils peuvent choisir ce qu'ils veulent et agir effectivement pour atteindre leur but. À d'autres, elles sont présentées comme une structure fermée, dans laquelle les individus ne choisissent pas eux-mêmes et où bien des obstacles sont à franchir. Selon l'attitude que les conseillers décident d'adopter, les étudiants vivent leurs conseils comme des encouragements ou comme des restrictions (p. 46)."

Les conseillers ne traitent pas les élèves de la même manière. Les entretiens d'orientation sont supposés se dérouler sur la base de critères objectifs et universels, mais, en fait, les participants laissent échapper constamment, dans le cours des interactions, des informations particulières qui sont autant de « signaux » sur lesquels se greffe le conseil. Ainsi Erickson a-t-il pu constater que les élèves qui établissent un bon degré de communication – en parlant d'eux-mêmes, de leurs activités sportives, des intérêts communs avec le conseiller – bénéficient de conseils plus positifs. Il a même découvert, en analysant minutieusement les enregistrements des entretiens, qu'il y avait parfois un véritable accord corporel – respiration dans le même rythme, voix douces et harmonieuses, gestes synchronisés – entre le conseiller et l'élève. Les décisions d'orientation, prises au cours des interactions,

dépendent donc du jugement subjectif du conseiller, de la représentation qu'il se fait de l'élève. Certaines caractéristiques sont utilisées, d'autres non. Elles font l'objet d'un tri totalement subjectif, arbitraire : on retiendra tantôt les notes scolaires, la façon de s'habiller, le caractère athlétique ; tantôt la race, le sexe, la beauté physique, le langage ; tantôt encore l'aisance, la classe sociale probable, la distinction, etc. Beaucoup de ces attributs sont déterminés par le hasard de la naissance et n'ont rien à voir avec un quelconque mérite scolaire. Mais le processus réel de cette sélection disparaît derrière le diagnostic du conseiller d'orientation.

Ainsi, les études ethnométhodologiques de la classe et des institutions scolaires nous aident à comprendre les mécanismes quotidiens, ordinaires, par lesquels s'assemble et se produit localement la sélection sociale. Ces mécanismes de « l'inégalité en train de se faire » [17] sont incarnés dans les situations interactionnelles innombrables de l'école au jour le jour. La sélection scolaire qui alimente la reproduction sociale ne se fait pas toute seule. La démonstration ethnométhodologique n'a évidemment pas pour but d'accuser ni de culpabiliser le corps enseignant, celui des conseillers d'orientation ou celui des administrateurs scolaires. Bien au contraire, en donnant accès aux mécanismes de ces interactions et à leur compréhension, elle pourrait aider à les modifier. Les travaux de sociologie de l'éducation échappent rarement à un certain physicalisme objectiviste, qui tend à se représenter le monde comme constitué d'une série de

classements objectifs, indépendants de l'intervention du sociologue. C'est pourquoi l'ethnométhodologie nous paraît extrêmement féconde. En ouvrant la « boîte noire » de l'institution scolaire, l'ethnométhodologie donne à voir, selon l'expression de Mehan, toute une machinerie interactionnelle habituellement dissimulée, faite de relations verbales et non verbales. Elle montre comment les faits éducatifs « objectifs » émergent des activités structurantes qui sont ensuite occultées par un procès de réification.

D) Le métier d'étudiant

Ce phénomène est particulièrement visible quand on examine les pratiques d'affiliation grâce auxquelles un nouvel étudiant, au cours des toutes premières semaines de son entrée dans la vie universitaire, doit apprendre ce que j'ai appelé son « métier », quand il passe du statut d'élève à celui d'étudiant [18]. L'affiliation est un processus qui consiste à découvrir et à s'approprier les routines et les allant de soi – les ethnométhodes – dissimulés dans les pratiques de l'enseignement supérieur, faute de quoi le novice ne pourra pas s'agréger à son nouveau groupe, et sera rapidement en situation d'échec ou d'abandon. J'ai montré que ne pas déceler, déchiffrer, puis incorporer les codes clandestins qui régissent les échanges sociaux universitaires constitue l'une des raisons majeures des abandons et des échecs qui surviennent massivement au cours de la première année. Pour réussir à l'université, il faut montrer sa compétence d'étudiant, en

ayant appris à manipuler la practicalité des règles fondatrices du travail universitaire, et à faire un usage métaphorique de ces règles. Un étudiant fait reconnaître sa compétence en exhibant socialement qu'il est devenu membre, c'est-à-dire qu'il catégorise désormais le monde de la même façon que la communauté universitaire.

2. La délinquance juvénile

Parmi les études ethnométhodologiques sur la délinquance déjà mentionnées [\[19\]](#), nous retiendrons, pour une présentation plus détaillée, l'étude que Cicourel réalisa dans deux villes de Californie pendant quatre ans [\[20\]](#). Le but de cette étude était de montrer que la délinquance juvénile, en tant que phénomène social, fait l'objet d'une construction sociale. Plus précisément, il s'agissait de montrer comment la police, les juges pour enfants, les tribunaux, mais également d'ailleurs les chercheurs eux-mêmes transforment les actions des jeunes en documents, textes et rapports écrits, qui sont ensuite utilisés comme une évidence pour caractériser certains actes ou activités comme délinquants, illégaux, dangereux ou suspects. Cicourel va donc enquêter sur les enquêtes des policiers, des éducateurs et des magistrats, puisque ce sont leurs enquêtes, avec leurs aspects contingents, qui établissent les classements sociaux qui désignent et permettent de reconnaître les catégories de déviance et de conformité.

Cicourel présente d'abord un certain nombre de statistiques, dont la pertinence pour rendre compte des délits devrait, selon lui, être remise en question, parce que notamment les catégories ne sont pas adéquates, ou sont ambiguës, ou encore hétérogènes. Ce sont des catégories ad hoc, très éloignées des notions de précision et de lucidité habituellement associées à l'idée qu'on se fait du travail de la justice. Certaines d'entre elles sont même assez curieuses, comme par exemple les « bagarres » entre adolescents. Cicourel montre ensuite la structure de la justice pour mineurs, les représentations verbales que s'en font les éducateurs spécialisés, les adolescents et les parents. Puis il nous présente plusieurs des cas de délinquance qu'il eut à connaître pendant sa recherche. En voici deux :

"Audrey, une jeune Noire de quinze ans, a commis plusieurs petits vols d'argent, dont ses camarades de classe ont été les victimes. Elle appartient à une famille des classes moyennes, vit dans une maison « bien tenue », mais ses parents n'exercent, dit la police, aucune surveillance sur elle. De plus, elle a eu des rapports sexuels « avec au moins deux garçons », disent les policiers, qui ajoutent qu'elle est « attirante, sympathique, n'est pas antisociale ou psychotique ». Bien qu'elle vole souvent, Audrey n'a pas le profil habituel des voleurs chroniques. Ses apparences physiques et comportementales – son absence d'insolence, par exemple – ne peuvent pas servir de « documents » pour expliquer ses vols. Elle devient ainsi candidate aux interprétations

cliniques. Un rapport psychiatrique suggère qu'elle est « émotionnellement perturbée ». Elle est placée en observation à l'hôpital psychiatrique pendant quatre-vingt-dix jours, puis fait l'objet d'un placement familial. Ayant été ainsi « étiquetée », ses comportements futurs seront toujours interprétés en fonction de cette étiquette par la police ou les travailleurs sociaux, telle cette insignifiante bagarre à l'école, à laquelle elle a été mêlée pour défendre une de ses copines. Chaque incident, même mineur, est utilisé pour confirmer le diagnostic social et psychologique initial, cette catégorisation servant en fait à construire l'identité délinquante d'Audrey."

Cicourel montre dans d'autres affaires comment les cas de délinquance sont négociés au cours des audiences devant le tribunal. Le sort des adolescents dépend d'un grand nombre de facteurs, tels que les descriptions du cas par la police, l'attitude des parents et de l'adolescent, la présence ou non d'un avocat, etc.

"Linda a treize ans. Sa mère la conduit à une soirée dansante organisée pour Noël par son collègue. En fait, elle n'y va pas, part avec trois garçons, et ne rentrera que deux jours plus tard. Ses parents, inquiets de cette fugue, appellent la police. Linda est partie du collège en compagnie des trois garçons, s'est fortement saoulée avec du whisky volé par un des garçons, a eu des rapports sexuels avec eux, et n'est pas rentrée chez elle tant elle était ivre. Le cas

est décrit par la police comme « juteux », le compte rendu, détaillé, occupe plusieurs pages. Les inspecteurs de la brigade des mineurs, nous dit Cicourel, se sont intéressés de près aux activités sexuelles de Linda. Robert, treize ans, l'un des garçons, est vu d'emblée comme l'organisateur de cette rencontre. Son comportement scolaire l'avait fait repérer comme un délinquant en puissance. Il est considéré dans son école comme incorrigible. Robert a en effet été impliqué dans quinze « incidents » scolaires, tels que « fumer », « bavarder continuellement », « quitter sa classe sans permission », « déranger d'autres classes », « montrer un couteau à cran d'arrêt à ses copains », « afficher un air de défi continu », et ainsi de suite... Le rapport de police le voit comme le seul des trois garçons à avoir eu des rapports sexuels avec Linda, qui est décrite comme « plus expérimentée ». Les garçons la dépeignent d'ailleurs comme une « petite pute qui ne pense qu'à ça ». Mais le rapport de police décrit au contraire Linda comme une jolie fille, polie, dont l'habillement, la coiffure, l'intonation de voix désignent son appartenance aux classes moyennes. Linda donne l'impression d'être une « gentille fille ». Le cas se complique deux mois plus tard lorsque le père de Linda vient au commissariat et déclare que Linda n'est pas rentrée depuis la veille, où elle était allée à une « boum », qui était selon lui « bien pourvue en alcool ». Quand les parents de Linda, accompagnés de la police, arrivent à l'adresse indiquée, 30 à 40 garçons et

filles s'enfuient en sautant par-dessus la barrière. À l'intérieur, Linda, saoule, est en train de se rhabiller et déclare qu'elle vient de faire l'amour avec dix garçons, dont Robert. Le rapport de police indique, selon les déclarations de Linda, que tous se seraient fait passer pour Robert. Pour les garçons de son collègue, Linda était devenue, depuis l'incident précédent, un « coup facile ». Il suffisait de la faire boire. La déléguée à la liberté surveillée, au cours de son enquête, interroge Linda sur sa scolarité, ses notes, sa première relation sexuelle, ses sentiments religieux, etc. Toutes ces informations documentent l'opinion de la déléguée. Linda coopère bien à l'enquête, elle répond « bien » à toutes les questions, semble montrer de la culpabilité. Elle dit regretter ses actes, elle ne recommencera plus « jusqu'au mariage », les garçons ont d'elle une fausse opinion, dit-elle. Elle proteste, car toute l'école la prend désormais pour une « salope » depuis que Robert a raconté à tout le monde qu'elle « s'est déshabillée complètement et les a ensuite laissés faire ». Ce n'est pas tant une dénégation de l'acte commis, dit Cicourel, qu'une inquiétude sur sa réputation. Cet entretien nous montre que la déléguée se fait a priori une bonne opinion de Linda. Les questions qu'elle pose constituent en quelque sorte un guide pour que Linda fournisse les « bonnes » réponses, celles qui montrent sa volonté de changer, d'effacer ses conduites « accidentelles » : « Penses-tu que Dieu te pardonne ?... Ainsi, tu penses que c'est mal ce

que tu as fait ?... Attendras-tu jusqu'à ce que tu te maries ?... Est-ce que tu vas changer ? » La déléguée cherche également dans la vie des parents, et même des grands-parents, les facteurs de stabilité ou d'instabilité susceptibles d'être rapprochés de la conduite de Linda. Dans des entretiens ultérieurs, Linda déclare que son père lui donne des boissons alcoolisées à la maison et lui a fait décrire en détail ses expériences sexuelles avec les garçons. Ainsi, le père commence à être soupçonné d'être responsable de tout ce qui arrive à Linda. Il est, dit-on, féru de psychologie ; il aurait même une fois hypnotisé Linda. Elle passe différents tests psychologiques. Les deux déléguées travaillant sur cette affaire tombent d'accord pour recommander au tribunal l'incarcération de Linda en hôpital psychiatrique, pendant trois à six mois, avec thérapie intensive et retour chez ses parents ensuite. Les entretiens avec Linda et les parents se multiplient, avec le directeur de la liberté surveillée, le juge pour enfants, les enseignants de Linda. Les premiers rapports des déléguées penchaient pour la criminalisation du cas. Puis les éléments appris sur le père ont progressivement fait de Linda un cas psychiatrique. Le dialogue qui s'établit au cours de l'audience montre que le juge se sert dans le dossier d'éléments déjà « jugés » en quelque sorte au cours des entretiens qui ont instruit l'affaire. Les parents acceptèrent le jugement du tribunal : Linda fut envoyée à l'hôpital psychiatrique, où elle passa

un mois, avant de rentrer chez elle. Comme aucune charge ne pesait plus sur elle, elle ne fut plus suivie. Trois mois plus tard, Linda fuguait à nouveau à l'occasion d'une autre soirée."

Selon Cicourel, ces cas révèlent, entre autres choses, comment le processus de l'instruction judiciaire est géré et négocié par des activités socialement organisées pour traiter des cas de délinquance. Les policiers et les juges, comme tous les autres membres de la société, font leur travail avec des « attentes d'arrière-plan et des normes de la structure sociale » qui leur permettent de décider de ce qui est normal et de ce qui ne l'est pas, de distinguer un « bon gars » d'un voyou, de définir « le défi à l'autorité » ou ce qu'est une « bonne famille » : « Un délinquant est un produit émergent, transformé dans le temps par une série de rencontres, de rapports écrits et oraux, de lectures prospectives et rétrospectives de "ce qui s'est passé", et des circonstances pratiques dans lesquelles le cas survient dans le cours quotidien des affaires judiciaires » (p. 333).

Contrairement à ce que semblent nous indiquer l'activité policière et les statistiques judiciaires, les délinquants ne sont pas des types sociaux naturels qu'on rencontrerait autour de nous. La délinquance est le produit d'une négociation sociale.

3. La vie de laboratoire

On a eu l'occasion d'y insister à plusieurs reprises : pour

l'ethnométhodologie, les faits sociaux sont produits, mais on « oublie » les activités pratiques qui les ont constitués. H. Garfinkel et deux de ses étudiants, M. Lynch et E. Livingston, reprennent la question à propos de l'activité scientifique [21]. La problématique de la « science en train de se faire » avait déjà été abordée auparavant, dans des travaux qui disent leur dette à l'égard de l'ethnométhodologie [22]. L'approche ethnométhodologique renouvelle en effet la problématique de la sociologie de la science, qui s'intéressait par exemple à l'influence des facteurs sociaux sur les découvertes et les productions scientifiques. Le but des recherches des ethnométhodologues sur la science n'est pas de montrer comment les structures sociales agissent sur l'activité scientifique. Elles s'intéressent au travail scientifique lui-même.

Garfinkel et ses collaborateurs relatent la découverte du pulsar optique qu'ont faite quatre astrophysiciens américains, le 16 janvier 1969. Ils ont travaillé sur l'enregistrement des conversations entre les chercheurs pendant la nuit de leur découverte sur leurs carnets de notes manuscrites et sur la publication dans une revue spécialisée d'un article qui rend compte de leurs résultats. La question que se posent Garfinkel et ses collaborateurs est : en quoi consiste la découverte du pulsar optique ? Ils utilisent une métaphore « gestaltiste » pour l'expliquer :

"Leur découverte et leur science consistent à trouver

astronomiquement l'« animal dans le feuillage ». Le « feuillage » est l'historicité locale de leurs pratiques de chercheurs. L'« animal » est cette historicité locale accomplie, reconnue et comprise comme une procédure méthodique compétente... Leur science consiste dans la découverte du pulsar optique en tant que production de l'observabilité pratique de leur travail nocturne ordinaire (p. 132)."

Il est évident, dans les conversations enregistrées et dans leurs notes, mais pas dans l'article scientifique, que leur résultat n'est obtenu qu'au cours d'une série d'observations historicisées, qui ont été faites en temps réel, et dans un ordre précis. Ainsi, au cours des observations n^{os} 18, 19 et 20, ils ont à ajuster le réglage du télescope, à régler la taille du diaphragme, à lancer le programme informatique, à vérifier les informations données par l'oscilloscope, pour qu'enfin la pulsation d'une étoile soit enregistrée au cours des observations n^{os} 21, 22 et 23. Cette pulsation cesse ensuite, tandis que le travail se poursuit jusqu'à une trente-septième observation. L'objet de leur travail est très exactement cela : on le discerne à travers une série de gestes, de mots, de déductions, de doutes, d'incertitudes, d'état d'excitation mentale. Le travail scientifique est bien l'objet d'une construction localisée.

Dans leur publication scientifique, dit Garfinkel :

"Le pulsar est dépeint comme la cause de tout ce qui est vu et dit à son sujet; il est dépeint comme

existant avant et indépendamment de toute méthode pour le détecter ; les phénomènes techniquement détaillés du pulsar semblent (dans la publication) étrangers à Cocke et Disney qui en sont les témoins et les auteurs ; les pratiques des observateurs sont « naturalisées » ; dans l'article, les détails identifiant le pulsar sont donnés par la voix d'un analyste transcendant. La « voix de l'analyste » dans les rapports scientifiques correspond à celle du narrateur dans la fiction... Le pulsar optique, en tant que phénomène d'astronomie, n'est pas différent des tâches qui l'ont découvert (p. 138)."

À un regard tiers, leur travail de découverte apparaît comme un ensemble de pratiques compétentes analysables. Leur découverte consiste à extraire « un objet culturel » : le pulsar. Mais cela ne signifie aucunement, insiste Garfinkel, que cet objet, le pulsar, soit un *account* ; il rend le travail de découverte *accountable* : « le pulsar ne se trouve pas dans les mots, mais il ne peut pas être trouvé sans les mots. C'est le pulsar qui est attaché à la nature, pas l'*account* » (p. 142). Pour Garfinkel, l'astronomie, en tant que « science découvriante » d'objets du monde réel, demeure une science de l'action pratique.

Avec l'ethnométhodologie, le problème examiné par la sociologie de la science n'est donc plus d'estimer les influences socioculturelles qui traversent les chercheurs, ni celui de savoir si la science est une activité sociale comme une autre. La visée de l'ethnométhodologie

dans le champ scientifique est finalement plus ambitieuse. Elle cherche à montrer que les scientifiques utilisent dans leurs recherches un certain nombre de ressources qui leur paraissent naturelles (théories, raisonnement logique, résultats d'expériences passées), dont ils oublient le caractère objectivé, qu'ils ne rapportent plus à l'activité pratique de laboratoire qui les a construites. Le travail scientifique n'est transmissible qu'à la condition de cette occultation, comme le montrent tous les articles de revues scientifiques faisant état de découvertes.

Ce champ de recherches sur la science ouvert par l'ethnométhodologie paraît extrêmement fécond et prometteur. Il est certainement susceptible à l'avenir d'aboutir à des applications concrètes. Car si l'on parvient à analyser les activités par lesquelles les chercheurs trouvent leurs résultats fondamentaux, on peut penser que cette nouvelle intelligence provoque une plus grande productivité scientifique. Dans le domaine des sciences et des techniques appliquées, on devine également quel pourrait être l'objet d'un travail ethnométhodologique si l'on pense à un certain nombre de grandes catastrophes, plus ou moins récentes, dans lesquelles des fautes humaines caractérisées ont été détectées : nucléaires (Three Mile Island et Tchernobyl) ; maritimes (marées noires, ferry-boat de la mer du Nord ou paquebot de la mer Noire) ; aériennes (Tenerife, Washington, Madrid, entre autres) ; écologiques (pollutions chimiques graves, Bhopal, Seveso, etc.). Dans ce domaine comme dans d'autres, les recherches

ethnométhodologiques pourraient avoir des effets de formation et de prévention.

4. La bureaucratie

La théorie moderne de la bureaucratie commence avec Max Weber. Mais selon Bittner [\[23\]](#), Max Weber « n'a pas saisi que la signification et les justifications de l'ensemble des propriétés de la bureaucratie sont inextricablement enfouies dans ce qu'Alfred Schütz appelait les attitudes de la vie de tous les jours et dans des typifications de sens commun socialement sanctionnées » (p. 74).

Il ne suffit pas, pour prouver sa date de naissance, de l'écrire sur un morceau de papier, surtout si cette preuve est nécessaire à la constitution d'un dossier administratif quelconque, en vue d'obtenir une aide sociale, une bourse, une pension d'invalidité, une retraite, etc. On doit en général fournir une preuve plus consistante de son âge, lorsque cela constitue un des critères de validité de la demande. Comme le souligne Zimmerman [\[24\]](#), l'Administration établit son action sur des preuves objectives. Mais qu'est-ce qui confère à un morceau de papier une validité officielle ? Comment les agents reconnaissent-ils à tel document une valeur suffisante de preuve, et à l'inverse sur quelle base refusent-ils tel autre document dont le contenu est pourtant identique au premier ? En étudiant les processus de travail et les arguments employés dans un bureau d'assistance sociale d'une grande ville de

l'Ouest des États-Unis, Zimmerman constate que, pour les employés de l'agence, les documents ont souvent un caractère évident. Ils sont pour eux naturellement pertinents pour établir la validité d'un dossier, par exemple. Cependant, malgré l'existence d'une liste précise de pièces à fournir, il y a sans cesse négociation, pour juger de la recevabilité d'un dossier, entre l'employé et le client. Il y a un « effet réciproque » entre les routines et les dérangements, entre l'utilisation « évidente », non questionnée, des documents à caractère administratif, et les incidents permanents qui rendent cette utilisation observable comme relevant de procédures rationnelles. Le caractère « évident » d'un document dépend en fait de la représentation du monde que se font aussi bien l'employé que le client. La reconnaissance de la part de l'employé du caractère évident d'un document est le signe de sa compétence professionnelle. Quand un document pose problème, il donne lieu à l'analyse des règles et des procédures par lesquelles les décisions de refus ou d'acceptation sont prises.

Dans une autre publication issue de la même recherche sur le terrain [\[25\]](#), Zimmerman analyse cette application pratique des règles que doivent suivre les employés chargés de recevoir et guider dans différents services les clients du bureau d'assistance sociale. Ils doivent d'emblée juger du problème afin d'orienter efficacement les gens dans leurs démarches. Les employés utilisent un ensemble de règles routinières pour faire leur travail. Il s'agit pour eux d'un choix « dans des situations de

sens commun ». L'usage compétent d'une règle particulière se fonde sur la compréhension du cas qu'ont les employés, qui doivent décider d'utiliser telle règle plutôt qu'une autre pour résoudre de manière « normale » le problème posé. Cet usage, qui est le « savoir » de l'employé, se fonde sur son expérience, sur sa capacité d'appliquer ou d'adapter les règles, ou même d'inventer des règles ad hoc qui permettent de traiter les cas « en douceur », de les « arranger ». Cet écart éventuel n'est pas le signe d'une transgression des règles, mais au contraire la preuve de la compétence de l'employé, de sa capacité de juger de la situation et de produire des solutions « raisonnables » par rapport aux règles et au problème posé.

Notes

[1] Voir A. Coulon Ethnométhodologie et Éducation Paris, Puf, 1993.

[2] Outre les travaux de Mehan et de Cicourel déjà cités, il convient de signaler un autre article important de H. Mehan « The Competent Student », Anthropology and Education Quarterly 1980, XI, 3, p. 131-152.

[3] J. E. Rosenbaum Making Inequality New York, Wiley, 1976.

[4] A. Coulon Le Métier d'étudiant. Approches ethnométhodologique et institutionnelle de l'entrée dans la vie universitaire, thèse de doctorat d'État, université de Paris-VIII, 1990, 3 vol., 1 130 p.

[5] E. Bittner « The Police on Skid-Row », American Sociological Review 1967, 32, p. 699-715, ; A. Cicourel The Social Organization of Juvenile Justice New York, Wiley, 1968, ; R. Emerson Judging Delinquents Chicago, Aldine, 1969, ; H. Sacks « Notes on Police Assessment of Moral Character », in D. Sudnow (dir.) Studies in Interaction New York, The Free Press, 1972, p. 280-293, ; D. L. Wieder « Telling the Code », in R. Turner (dir.) Ethnomethodology Harmondsworth, Penguin Books, 1974, p. 144-172, ; M. Pollner « Sociological and Common-Senses Models of the Labelling Process », in R. Turner (dir.) Ethnomethodology Harmondsworth, Penguin Books, 1974, p. 27-40.

[6] D. Sudnow Passing on : the Social Organization of Dying Englewood Cliffs, NJ, Prentice Hall, 1967.

[7] A. Ogien Positivité de la pratique. L'intervention en psychiatrie comme argumentation, thèse de doctorat de 3^e cycle, université de Paris-VIII, 1984.

[8] B. Bittner « The Concept of Organization », in R. Turner (dir.) 1974, Ethnomethodology Harmondsworth, Penguin Books, 1965, p. 69-81, ; D. H. Zimmerman « Fact as a Practical Accomplishment », in R. Turner (dir.) 1974, Ethnomethodology Harmondsworth, Penguin Books, 1969, p. 128-143.

[9] H. Garfinkel M. Lynch et E. Livingston « The Work of a Discovering Science Construed with Materials from the Optically Discovered Pulsar », Philosophy of Social Sciences 1981, 11, p. 131-158, ; E. Livingston An Ethnomethodological Investigation of the Foundations of Mathematics Ph.D. dissertation, University of California, Los Angeles, 1978, ; M. Lynch Art and Artefact in

Laboratory Science : a Study of Shop Work and Shop Talk in a Research Laboratory Ph.D. dissertation, University of California, Irvine, 1979. .

On pourra également consulter à ce sujet D. Bloor Knowledge and Social Imagery Londres, Routledge & Kegan Paul, 1976, trad. franç., Socio(logie) (de la) logique, les limites de l'épistémologie Paris, Pandore, 1983, ; ainsi que l'ouvrage déjà cité de B. Latour et S. Woolgar Laboratory Life , op. cit., 1979.

[10] M. Moerman « Accomplishing Ethnicity», in R. Turner (dir.) Ethnomethodology Harmondsworth, Penguin Books, 1968, p. 54-68, ; B. Bellman 1975, Village of Curers and Assassins La Haye, Mouton, ; B. Bellman The Language of Secrecy New Brunswick, NJ, Rutgers University Press, 1984, ; B. Jules-Rosette African Apostles : Ritual and Conversion in the Church of John Maranke Ithaca, New York, Cornell University Press, 1975, ; C. Castaneda The Teaching of Don Juan Berkeley, University of California Press, 1968, trad. franç., L'Herbe du diable et la petite fumée Paris, Plon, coll.« 10-18 », 1972.

[11] B. Bittner « Radicalism : a Study of the Sociology of Knowledge », American Sociological Review 1963, 28, p. 928-940, ; G. Lapassade B. Conein et L. Quéré « Comment comprendre le mouvement ?», Raison présente 1987, 82, p. 9-16.

[12] H. Mehan « Structuring School Structure», Harvard Educational Review 1978 (févr.), 48, 1, p. 32.

[14] H. Mehan Learning Lessons Cambridge, Mass.,

Harvard University Press, 1979, ; voir aussi H. Mehan « The Competent Student», *Anthropology and Education Quarterly* 1980, XI, 3, p. 131-152.

[15] Weschler Intelligence Scale for Children (WISC).

[16] A. Cicourel et J. Kitsuse *The Educational Decision Makers* Indianapolis, Bobbs-Merrill, 1963.

[17] F. Erickson « Gatekeeping and the Melting Pot : Interaction in Counseling Encounters», *Harvard Educational Review* 1975, 45, 1, p. 44-70.

[18] J. E. Rosenbaum *Making Inequality* New York, Wiley, 1976.

[19] A. Coulon *Le Métier d'étudiant. L'entrée dans la vie universitaire* Paris, Puf, 1997, ; 2^e éd., Paris, Economica, 2004.

[20] Dans un cadre qui n'est pas seulement celui de la délinquance juvénile, mais qui traite de la criminalité en général, consulter également Jack Katz *Seductions of Crime. Moral and Sensual Attractions in Doing Evil* New York, Basic Books, 1988.

[21] A. Cicourel *The Social Organization of Juvenile Justice* New York, Wiley, 1968.

[22] H. Garfinkel M. Lynch et E. Livingston « The Work of a Discovering Science Construed with Materials from the Optically Discovered Pulsar», *Philosophy of Social Sciences* 1981, 11, p. 131-158.

[23] Voir les ouvrages, déjà cités, de Bloor, d'une part, et de Latour et Woolgar, d'autre part. Steve Woolgar a lui-même travaillé dès 1975 sur la recherche sur les pulsars, comme en témoigne le doctorat qu'il a soutenu en 1976, : *The Emergence and Growth of Research Areas in Science with Special Reference to Research on*

Pulsars Ph.D. dissertation, Emmanuel College, Cambridge.

[24] E. Bittner 1965, in R. Turner (dir.) Ethnomethodology Harmondsworth, Penguin Books, 1974, p. 69-81.

[25] D. H. Zimmerman, « Fact as a Practical Accomplishment », 1969, in R. Turner (dir.), op. cit., p. 128-143.

[26] D. H. Zimmerman « The Practicalities of Rule Use », in J. D. Douglas (dir.) Understanding Everyday Life Londres, Routledge & Kegan Paul, 1970, p. 221-238.

Chapitre VII

Critiques et convergences

Le caractère radical de l'ethnométhodologie ne pouvait pas manquer de lui attirer l'hostilité de la sociologie établie. Comme l'écrit Patrick Pharo :

"Par cette façon de désigner la spécificité de son thème d'études, non pas en se réclamant d'une sous-branche de la sociologie..., mais en posant plutôt que« les recherches sociologiques professionnelles sont pratiques de bout en bout » (Studies, p. VIII), l'ethnométhodologie se met d'emblée dans une position délicate... Tout se passe comme si, par le seul fait de proclamer l'identité formelle des raisonnements sociologiques émanant des profanes et des professionnels, cette identité résidant dans leur commun caractère d'accomplissements pratiques, l'ethnométhodologie commençait par scier la branche sur laquelle la sociologie est assise [1]."

En d'autres termes, dans le milieu de la sociologie, le pavé des Studies était une déclaration de guerre. Jamais probablement la mise en question de la sociologie ne fut aussi radicale.

Et ce fut la guerre. Elle commença dès 1968 par la célèbre publication du compte rendu que J. S. Coleman consacra dans l' *American Sociological Review* aux *Studies* [2]. Elle culmina en 1975, avec l'attaque de Lewis Coser devant l'Association américaine de sociologie.

1. Un réquisitoire

En août 1975, Lewis Coser, alors président de la puissante Association américaine de sociologie [3], attaqua violemment, dans le discours d'ouverture qu'il prononça à l'occasion du congrès annuel de l'association, ce qu'il considérait comme les deux grandes tendances qui mettaient en danger la sociologie américaine : l'analyse quantitative, d'une part, et l'ethnométhodologie, d'autre part.

Dès le début de son intervention, Coser se dit « inquiet des actuels développements de la sociologie américaine qui semblent favoriser la croissance à la fois d'activités étroites et routinières, et des ruminations ésotériques et sectaires ». Ces deux tendances sont « l'expression d'une crise et d'une lassitude à l'intérieur de la discipline et de ses fondements théoriques » [4].

Passons rapidement sur la critique qu'il adresse au courant de la sociologie quantitative, dont il regrette la trop grande sophistication, dont le credo moderniste s'appuie sur la régression linéaire et l'analyse multivariée considérant même que les autres méthodes

quantitatives sont dépassées : « Fascinés par l'utilisation de nouveaux outils de recherche, tels que l'ordinateur, nos collègues oublient que la mesure n'est qu'un moyen d'analyse et d'explication » (p. 692).

La faiblesse des concepts et des notions théoriques ne saurait être réparée par la mesure, aussi précise soit-elle. L'utilisation de ces méthodes lui paraît abusive, souvent guidée par le souci d'une carrière rapide.

Puis il s'en prend à l'ethnométhodologie :

"Les buts que l'ethnométhodologie poursuit sont agressivement dénués de tout contenu théorique ayant rapport avec la sociologie. Elle se limite elle-même à l'observation concrète des codes de communication, des catégories subjectives, des gestes accompagnant une conversation...Ignorant les facteurs institutionnels en général, et la centralité du pouvoir dans l'interaction sociale en particulier, elle se restreint à la description des façons par lesquelles les acteurs individuels et les étudiants rendent compte de leurs actions...Elle soutient qu'aucune approche objective généralisante n'est possible dans les sciences sociales qui, par leur nature même, ne peuvent fournir que des descriptions idéographiques. Dans certaines versions de l'ethnométhodologie, l'intersubjectivité est consciemment niée, de sorte qu'on finit par penser les individus comme des monades sans fenêtre, enfermés dans un univers de significations privé et non partageable..."

Coser reproche encore à l'ethnométhodologie de n'avoir jamais cherché à se faire accepter dans la sociologie, limitant au contraire volontairement « son appel à quelques fidèles dévots, unis dans la croyance de posséder une perspicacité particulière, évidemment niée aux autres » (p. 696).

Le langage ésotérique employé, dont on connaît la fonction de délimitation de frontières et d'aliénation des membres dans « les communautés de croyants », « camoufle des idées relativement triviales »... « Une autre caractéristique est l'habitude des ethnométhodologues de limiter leurs notes de référence presque exclusivement aux membres appartenant au groupe ou à des non-sociologues... Ils ont en plus une propension particulière à renvoyer à des manuscrits non publiés, à des notes de cours ou à des journaux de recherche » (p. 697).

Ces derniers traits font apparaître l'École ethnométhodologique comme une secte :

"On aura reconnu dans les caractéristiques que j'ai soulignées celles d'une secte plutôt que celles d'un champ spécialisé. Les sectes sont typiquement des systèmes clos, habituellement conduites par des leaders charismatiques et leurs disciples immédiats. Ils essaient de réduire la communication avec le monde extérieur tout en intensifiant les interactions parmi les fidèles."

Coser tire argument des différences entre Garfinkel,

Sacks, Blum et Cicourel pour « démontrer » qu'il y a organisation sectaire : certains « admettent l'existence de règles et de procédures invariantes qui transcendent les situations, d'autres dénie la possibilité d'analyser une situation qui ne soit pas spécifique ». Bref, on trouve chez les ethnométhodologues une grande variété de sources et de points de vue, mais ils seraient tous « idéalistes » : « La seule chose qu'ils semblent encore partager est le rejet de la possibilité d'une étude et d'une explication objectives de la société et de son histoire, ainsi que la célébration de ce vieux cheval de bataille allemand qu'est la philosophie idéaliste » (p. 698). Toutefois, malgré « l'hypertrophie du verbiage de l'ethnométhodologie, il est possible que des idées fécondes se développent dans des milieux sectaires, comme cela a souvent été le cas, du commencement du puritanisme à l'émergence de la psychanalyse dans la secte viennoise des disciples immédiats de Freud ».

Cependant, nous dit Coser, on ne peut qu'être frappé par la « trivialité » des problèmes qui intéressent l'ethnométhodologie. Sudnow se demande par exemple comment traverser la rue sans se faire écraser [5], ce qui le conduit à développer toute une « sociologie du coup d'œil ». Schegloff consacre une part importante de sa vie de chercheur à établir la façon dont commencent et finissent nos conversations téléphoniques [6].

Quelques excellentes études ne compensent pas

"l'énorme bavardage entourant l'ethnométhodologie, qui revient à une orgie de subjectivisme, une

entreprise auto-indulgente dans laquelle des analyses méthodologiques sans fin et des autoanalyses conduisent à une infinie régression, où la découverte des ineffables qualités de l'analyste et de ses constructions privées de la réalité sert à masquer les qualités tangibles du monde... En essayant de décrire le contenu manifeste des expériences des individus, les ethnométhodologues négligent cette aire centrale de l'analyse sociologique que sont les structures latentes... [7]"

Ils « excluent délibérément de leur champ la plupart des domaines que la sociologie a explorés depuis Auguste Comte ».

Il nous faut faire attention, conclut Coser, à ce que « nous n'en apprenions pas de plus en plus sur de moins en moins ».

Les termes employés dans cette attaque de Coser étaient particulièrement sévères pour l'ethnométhodologie. L'ensemble de ses remarques entraîna, dans l'année qui suivit, un vif débat au sein de la sociologie américaine, non seulement avec les ethnométhodologues, mais également avec les « quantitativistes », tant le discours de Coser fut ressenti selon certains comme une « commotion ».

2. Un contresens

Dans la réplique qu'il publie l'année suivante, Zimmerman [8] trouve peu convaincante, et même confuse, l'argumentation de Coser sur la « crise de la discipline ». Son allusion à des travaux consacrés à la sociologie de la science est davantage « cérémonielle » que guidée par un souci de recherche. Coser, qui, soit dit en passant, ramène l'idée de mesure aux techniques statistiques, ne fournit aucune raison sérieuse de croire que la sociologie américaine soit en crise.

Il consacre une part importante de son discours à l'affirmation selon laquelle l'ethnométhodologie serait une secte, dans le but, dit Zimmerman, de démontrer son rôle dans le déclin de la discipline. Ce mauvais coup s'appuie sur des citations tronquées, sorties de leur contexte. D'autre part, Coser « donne l'exemple de l'erreur faite par beaucoup des commentateurs de l'ethnométhodologie, qui confondent le problème étudié et son cadre d'occurrence ». Ainsi, on a pu reprocher à Garfinkel, dans son étude sur Agnès, de s'être intéressé à un cas de transsexualité plutôt qu'au problème de la prise de décision dans l'hôpital. Il en va de même pour les procédés que Coser emploie pour discréditer l'article de Sudnow, sur les interactions entre conducteurs et piétons, qui voulait montrer que les deux parties, d'un « simple coup d'œil », décodent la situation afin de déterminer leur conduite. La « condensation » produite par l'extraction d'une ou deux phrase(s) de leur contexte fait croire au lecteur que Sudnow, et partant l'ethnométhodologie, s'intéresse en effet à des choses bien triviales, telles que ces « coups d'œil ». Coser

transpose cela, note Zimmerman, « aux conseils que les parents prodiguent à leurs enfants de toujours faire attention aux voitures en traversant la rue ». C'est ainsi que Coser s'y prend pour essayer de montrer la « trivialité » des préoccupations ethnométhodologiques. Il « s'est livré à une caricature, en sélectionnant de surcroît deux exemples plutôt spécialisés parmi une grande variété d'études ethnométhodologiques ».

On peut donc avoir quelque raison de suspecter les accusations de trivialité dont seraient empreintes les études ethnométhodologiques, et Zimmerman répond, non sans quelque insolence : « Il n'appartient pas à une autorité incertaine de légiférer sur ce qu'il convient d'étudier dans le monde social. »

En fait, conclut Zimmerman, Coser n'a pas compris l'ethnométhodologie. Il n'a pas saisi par exemple la distinction entre le contenu d'une interaction sociale, telle que peuvent l'appréhender les participants ou le sociologue observateur, et la forme de cette interaction, qui ne peut être perçue clairement que si l'on substitue à notre intérêt envers ce que les individus font celui de décrire comment ils le font. C'est ce que Zimmerman appelle ailleurs la « réduction ethnométhodologique » [9].

Le subjectivisme « qui agite tant le P^r Coser semble être compris comme l'intérêt unique envers ce que les membres ont en tête, la description de tels contenus constituant la tâche première. De plus, il est insinué que l'ethnométhodologie traite de telles descriptions comme

si elles constituaient la réalité sociale elle-même ». C'est un contresens, en effet : « Les formulations des membres ne font pas l'objet d'un traitement particulier, et ne sont pas non plus considérées comme des descriptions de ou des proposition(s) de quelque champ (que les membres le croient est une autre affaire). De notre point de vue, les formulations sont des traits constitutifs des cadres dans lesquels elles sont produites. »

Cette réponse de Zimmerman est capitale pour une meilleure compréhension de l'ethnométhodologie, qui « traite les comptes rendus du monde social que font les membres comme des accomplissements en situation, non comme des indices de ce qui se passe vraiment. Le souci de l'ethnométhodologie en général est l'élucidation de la façon dont les comptes rendus, ou les descriptions d'un événement, d'une relation, ou d'une chose, sont produits en interaction, de telle sorte qu'ils parviennent à un statut méthodologique clair, par exemple établi ou illusoire, objectif ou subjectif, etc. ».

3. Une secte ?

Coser, on l'a vu, affirmait que l'ethnométhodologie est une secte en raison de l'existence de leaders charismatiques, d'un langage ésotérique qui unit ses adeptes, de son ignorance de la communauté sociologique, de son éclatement en factions. Mais l'histoire de la pensée intellectuelle occidentale, répondent Mehan et Wood [\[10\]](#), n'est qu'une longue

succession de groupes se comportant comme des sectes. L'ethnométhodologie est un mouvement intellectuel qui, comme les autres, naît dans l'obscurité et finit par être connu d'un public plus large.

En dépit du soi-disant ésotérisme de son langage, elle a produit, au cours des dernières années, plusieurs recueils qui ont assuré la diffusion de ses travaux. L'institutionnalisation des idées ethnométhodologiques est maintenant bien avancée, contrairement aux allégations de Coser concernant leur soi-disant aspect confidentiel.

Quant aux « scissions », ce sont en fait des courants qui se développent à l'intérieur de l'ethnométhodologie. Ils ne sont pas des signes de faiblesse mais au contraire d'une diversité et d'une force accrues. Si la crise de la sociologie est réelle, sa source n'est pas l'ethnométhodologie. En réalité, le ver est dans le fruit, la crise vient du dedans, elle est provoquée par le conformisme que Coser voudrait imposer à la sociologie.

L'ethnométhodologie s'intéresse aux mêmes phénomènes que la sociologie mais avec une perspective différente :

"La sociologie traite les structures sociales comme « des faits sociaux objectifs et contraignants ». Les ethnométhodologues affirment au contraire que les structures sociales objectives et contraignantes sont constituées par des « activités sociales

structurantes », qu'on appelle pratiques, méthodes, procédures – activités structurantes que la sociologie ignore. L'ethnométhodologie étudie les activités structurantes qui assemblent les structures sociales."

Cette conception a son origine dans la phénoménologie, plus exactement dans la lecture que Garfinkel fait de Husserl, de Schütz et de Gurwitsch. Ces phénoménologues considéraient le monde de la vie de tous les jours comme un assemblage d'« actes mentaux de conscience ». Garfinkel a transformé ces actes mentaux en activités publiques, interactives : « La réalité des faits sociaux est traitée (par l'ethnométhodologie) comme un accomplissement continu des activités concertées de la vie de tous les jours » (Studies, p. VII). Les activités sociales, en tant qu'elles sont des interactions, constituent les faits sociaux qui n'existent pas indépendamment des pratiques qui les constituent.

Les ethnométhodologues ont analysé les procédures par lesquelles les chercheurs en sciences sociales ramassent dans la vie quotidienne ou dans les statistiques officielles des informations, qu'ils transforment en données à l'aide de pratiques de codage, puis manipulent ces données objectivées pour les présenter sous la forme de matrices de corrélation.

Ces travaux montrent la construction sociale de la recherche en sciences sociales. Les chercheurs décident de la vérité de quelque chose à travers des

discussions qu'ils ont ensemble, des arguments qu'ils échangent. Un consensus organisé décide de la vérité de la connaissance scientifique : « Dans les sciences sociales, la vérité n'est pas révélée, elle est argumentée. »

Coser dit que l'ethnométhodologie a tendance à ignorer dans ses recherches « le monde réel ». Mais, pour lui, « le monde réel » est le royaume des « groupes socio-économiques, des mécanismes politiques, des fonctions et des dysfonctions, du manifeste et du latent », indépendamment des actions quotidiennes des personnes concrètes. Ces concepts saisissent une partie seulement de la vie sociale. L'ethnométhodologie cherche à rendre ces notions plus significatives en essayant de comprendre comment des notions telles que « pouvoir politique », « facteurs institutionnels » travaillent dans les connexions de la vie quotidienne.

La notion de pratique constitutive ne réduit pas, contrairement à ce qu'affirme Coser, le problème de l'ordre social à la psychologie. L'ethnométhodologie, à travers l'analyse des activités humaines, cherche à étudier les phénomènes sociaux incorporés dans nos discours et dans nos actions.

L'ethnométhodologie ne se ramène pas non plus à la réduction phénoménologique. Des méthodes très diversifiées sont en fait employées : expérimentations en laboratoire, ethnographies et études de terrain, enquêtes, utilisation du cinéma et de la vidéo. Toutes ces méthodes sont utilisées avec la plus grande rigueur.

Coser prétend encore que l'ethnométhodologie ne nous apprend pas grand-chose. En fait, répondent en substance Mehan et Wood, si certains d'entre nous se sont tournés vers l'ethnométhodologie, c'est précisément parce que la sociologie traditionnelle n'éclaire en rien les pratiques sociales dont elle prétend rendre compte alors que l'ethnométhodologie peut y parvenir en révélant les pratiques qui structurent la vie quotidienne, y compris « l'oppression, le dogmatisme, l'absolutisme ». Savoir comment ces structures sociales opèrent dans la vie de tous les jours permet aux acteurs de les changer.

Conclusion : la sociologie de Coser date un peu, elle repose sur la croyance que les méthodes des sciences naturelles sont les plus adaptées à l'étude des faits sociaux. La sociologie traditionnelle s'est construite à l'époque du positivisme triomphant. Elle doit être réinventée afin de s'adapter à une nouvelle image de la recherche rigoureuse, apparue avec des philosophes comme Sartre, Merleau-Ponty, Heidegger ou Wittgenstein.

4. Un essai de synthèse

Pierre Bourdieu tente d'établir la synthèse entre les deux grands pôles de la sociologie contemporaine. Il veut dépasser, sembler-il, le procès qu'on fait à l'ethnométhodologie tout en lui adressant une critique fondamentale. Lors d'une conférence prononcée en mars 1986 à l'université de Californie à San Diego [\[11\]](#), il

revient sur un certain nombre de questions capitales de la sociologie et s'explique sur ses choix théoriques fondamentaux. S'il lui fallait, dit-il, caractériser son travail en deux mots, y apposer un label, il parlerait de constructivist structuralism ou de structuralist constructivism [12] :

"Par structuralisme, je veux dire qu'il existe dans le monde social lui-même, et pas seulement dans les systèmes symboliques, langage, mythe, etc., des structures objectives, indépendantes de la conscience et de la volonté des agents... Par constructivisme, je veux dire qu'il y a une genèse sociale d'une part des schèmes de perception, de pensée et d'action qui sont constitutifs de ce que j'appelle habitus, et d'autre part des structures sociales, et en particulier de ce que j'appelle des champs et des groupes, notamment de ce qu'on nomme d'ordinaire les classes sociales (p. 147)."

La science sociale, dit Bourdieu, oscille entre deux positions apparemment inconciliables, l'objectivisme et le subjectivisme :

"D'un côté, elle peut « traiter les faits sociaux comme des choses », selon la vieille maxime durkheimienne, et laisser ainsi de côté tout ce qu'ils doivent au fait qu'ils sont des objets de connaissance dans l'existence sociale. De l'autre côté, elle peut réduire le monde social aux représentations que s'en font les agents, la tâche de la science sociale consistant alors à produire un «

compte rendu des comptes rendus » (account of the accounts) produits par les sujets sociaux (p. 148)."

C'est dans l'œuvre de Schütz et dans les travaux des ethnométhodologues que Bourdieu perçoit « l'expression la plus pure de la vision subjectiviste ». Selon lui, ce qui fait problème dans cette vision, c'est que la connaissance scientifique « est en continuité avec la connaissance de sens commun, puisqu'elle n'est qu'une construction des constructions ». Tandis que l'objectivisme se caractérise par « une rupture avec les représentations premières ».

C'est cette opposition, qu'il juge artificielle, entre objectivisme et subjectivisme que Bourdieu entend dépasser. Il écrit, à ce propos :

"Je pourrais donner en une phrase un résumé de toute l'analyse que je propose : d'un côté, les structures objectivées que construit le sociologue dans le moment objectiviste, en écartant les représentations subjectives, des agents, sont le fondement des représentations subjectives et elles constituent les contraintes structurales qui pèsent sur les interactions ; mais, d'un autre côté, ces représentations doivent aussi être retenues si l'on veut rendre compte notamment des luttes quotidiennes, individuelles ou collectives, qui visent à transformer ou à conserver ces structures. Cela signifie que les deux moments, objectiviste et subjectiviste sont dans une relation dialectique et que, même si, par exemple, le moment subjectiviste

semble très proche, lorsqu'on le prend séparément, des analyses interactionnistes ou ethnométhodologiques, il en est séparé par une différence radicale : les points de vue sont appréhendés en tant que tels et rapportés aux positions dans la structure des agents correspondants (p. 150)."

5. Marxisme et ethnométhodologie

On pourrait s'attendre à un antagonisme plus violent encore entre marxisme et ethnométhodologie. Or, on constate que de part et d'autre les tentatives de rapprochement existent. Mehan et Wood consacrent plusieurs pages à cette question [\[13\]](#), Zimmerman conclut son article de 1978 sur la même perspective de rapprochement [\[14\]](#). Chua relève des points de convergence importants : selon lui, l'ethnométhodologie peut être considérée comme une pratique de démythification et de « dé-objectivation » des catégories réifiées de « l'attitude naturelle ». Elle met en lumière la réalité en tant qu'accomplissement social dans la société capitaliste contemporaine [\[15\]](#).

En fait, il y a un fond commun aux œuvres de Marx et Garfinkel. La convergence est double : elle concerne, d'une part, la construction permanente de la société par elle-même ; elle implique, d'autre part, l'oubli de cette construction et la transformation, en langage sartrien, des œuvres de l'activité pratique en monde pratico-inerte [\[16\]](#).

J.-P. Sartre critiquait le « fétichisme de la totalité » chez Kurt Lewin. Lewin, écrivait Sartre, oublie la production du groupe en tant que totalité qui se donne comme naturelle et achevée, comme un organisme unifié. Or, à la différence de l'organisme qui sert de modèle au structuro-fonctionnalisme, il n'y a jamais totalité groupale mais toujours totalisation en cours. Cette analyse phénoménologique de Sartre était très proche de ce qu'écrivait Garfinkel à la même époque.

En 1965, Cornelius Castoriadis, à partir d'une orientation à la fois marxiste et phénoménologique, oppose la « société instituante » et la « société instituée » [\[17\]](#). Louis Quéré a proposé un début de confrontation entre cette orientation et l'ethnométhodologie en indiquant que cette dernière, sans employer les termes, se donne elle aussi pour objet le « travail d'institution » [\[18\]](#).

Alors que la sociologie traditionnelle voit dans les institutions le cadre tout fait et contraignant de nos pratiques, l'ethnométhodologie insiste sur l'instituant ordinaire à l'œuvre dans la vie quotidienne, sur le travail d'institution au jour le jour. Elle saisit l'institution au sens actif d'instituer, et non dans sa stabilité réifiée.

6. Perspectives et croisements

Les perspectives de l'ethnométhodologie semblent aujourd'hui prometteuses. Nous avons déjà souligné que l'analyse de conversation s'était considérablement développée au cours des quarante dernières années

jusqu'à se constituer comme un champ autonome dans les sciences sociales. D'autre part, on peut parler de l'émergence de recherches qui s'organisent autour de ce que j'appelle « le programme fort » de l'ethnométhodologie, qui analyse l'espace, ignoré par la sociologie classique, qui existe entre une règle et son application. L'analyse de l'action pratique, qui consiste à « suivre » une règle, met en évidence l'existence de phénomènes tels que la contingence inhérente à l'action. Elle révèle également l'interprétation des acteurs et, enfin, fait apparaître les propriétés de cette action. Les conséquences de ce programme de recherche ont été bien perçues par des chercheurs qui développent actuellement des travaux très novateurs, au carrefour de l'ethnométhodologie, de l'anthropologie, de la psychologie expérimentale, de la psychologie cognitive, de l'intelligence artificielle et de l'ergonomie. Ces recherches analysent les relations entre cognition et activités de travail (« cognition située », « action située »), les relations homme-machine, le travail assisté par ordinateur ou l'utilisation de robots « intelligents » [\[19\]](#).

Notes

[\[1\]](#) P. Pharo « L'ethnométhodologie et la question de l'interprétation », in *Arguments*, op. cit., 1984, p. 145-169.

[\[2\]](#) J. S. Coleman « Review Symposium on H. Garfinkel's *Studies in Ethnomethodology* », *American Sociological Review* 1968, 33, 1 (févr.), p. 122-130.

[3] L'Association américaine de sociologie tire sa puissance de ce qu'elle regroupe les sociologues professionnels, et pas seulement les universitaires. Elle comptait en 1975 environ 8 000 membres et plus de 10 000 en 1992. Elle édite plusieurs revues (parmi lesquelles les plus connues sont The American Sociological Review, Contemporary Sociology, Sociological Theory), exerce un contrôle sur leur contenu, reçoit et gère des fonds de recherche, facilite l'obtention d'emplois pour ses membres, de bourses pour ses chercheurs, bref exerce une véritable emprise, idéologique notamment, sur le métier de sociologue.

[4] L. Coser « Presidential Address : Two Methods in Search of a Substance », American Sociological Review 1975 (déc.), 40, 6, p. 691-700.

[5] D. Sudnow (dir.) Studies in Social Interaction New York, The Free Press, 1972.

[6] E. Schegloff « Sequencing in Conversational Openings », American Anthropologist 1968 (déc.), 70, p. 1075-1095.

[7] Ibid.

[8] D. H. Zimmerman « AReply to Professor Coser», The American Sociologist 1976 (févr.), 11, p. 4-13.

[9] D. H. Zimmerman et M. Pollner « The Everyday World as a Phenomenon », in J. D. Douglas (dir.) Understanding Everyday Life Chicago, Aldine, 1970, p. 80-103. . Cette formule est évidemment dérivée de la célèbre réduction phénoménologique de Husserl

[10] H. Mehan et H. Wood « Desecting Ethnomethodology», The American Sociologist 1976 (févr.), 11, p. 13-21.

[11] P. Bourdieu Choses dites Paris, Éditions de Minuit, 1987, p. 147-166. . Aaron Cicourel et Hugh Mehan enseignaient alors à l'université de Californie à San Diego dans le département de sociologie.

[12] En anglais dans le texte.

[13] H. Mehan et H. Wood The Reality of Ethnomethodology New York, Wiley-Interscience, 1975.

[14] D. H. Zimmerman « Ethnomethodology », The American Sociologist , 13, 1978.

[15] B. H. Chua « Delineating a Marxist Interest in Ethnomethodology », The American Sociologist 1977, 12, p. 24-32.

[16] J.-P. Sartre Critique de la raison dialectique Paris, Gallimard, 1960.

[17] C. Castoriadis L'Institution imaginaire de la société Paris, Le Seuil, 1975.

[18] L. Quéré « Comprendre l'ethnométhodologie », Pratiques de formation 1986., 11-12

[19] L. Suchman Plans and Situated Actions : The Problem of Human Machine Interaction Cambridge, Cambridge University Press, 1987, ; C. Goodwin et M. Goodwin, Formulating Plants : Seeing as a Situated Activity, in B. Middleton et Y. Engeström (dir.) Distributed Cognition in the Workplace Cambridge, Cambridge University Press, 1994, ; J. Laves Cognition in Practice Cambridge, Cambridge University Press, 1988, ; B. Conein et E. Jacopin, Action située et cognition : le savoir en place, Sociologie du travail n° 4 1994, p. 475-500, ; dans ce n° 4 de Sociologie du travail intitulé Travail et cognition voir par ailleurs les articles de A. Cicourel E. Hutchins C. Heath P. Luff I. Joseph B. Latour

Conclusion

Le 30 septembre 1987, dans le cadre d'un colloque tenu à Paris [\[1\]](#), Harold Garfinkel a prononcé une conférence – intitulée L'Étrange Sérieux de la sociologie professionnelle –, qui célébrait le 50^e anniversaire de la parution de l'ouvrage de Talcott Parsons, *The Structure of Social Action*. Au cours de cette conférence, qui coïncidait également avec le 20^e anniversaire de la publication de ses *Studies*, Garfinkel a rappelé que l'ethnométhodologie était née d'une relecture de ce qu'il appelle l'aphorisme de Durkheim selon lequel « la réalité objective des faits sociaux est le principe fondamental de la sociologie ».

Reprenant à Paris, vingt ans après, sa célèbre définition qui figure dans les toutes premières lignes de la préface des *Studies*, Garfinkel montre que c'est là le slogan, c'est-à-dire la formule clé, qui donne l'accès le plus direct et le plus profond à la démarche ethnométhodologique.

"L'analyse de conversation et l'ethnométhodologie, nous dit Garfinkel, font un nouvel examen de cet aphorisme, qu'il faut interpréter autrement et relire de telle sorte qu'on puisse comprendre de quoi il parlait."

Il devient alors :

"La réalité objective des faits sociaux, en tant que toute société est produite localement, est naturellement organisée, est réflexivement descriptible, est un accomplissement continu et pratique, en tant que cette réalité objective est partout, toujours, seulement, exactement, et entièrement le travail des membres, elle est le phénomène fondamental de la sociologie."

Mais attention, conclut Garfinkel, il ne faut pas seulement s'attacher aux mots de ce slogan, qui doit constituer avant tout un ensemble d'instructions de recherche. Il faut le faire fonctionner dans des recherches concrètes de terrain qui justifient pleinement cette façon que nous avons de parler de la sociologie.

C'est ce que montre Garfinkel dans la dernière partie de sa conférence de Paris. Il rappelle que vingt ans après la publication des *Studies*, il existe désormais « un très large corpus d'études empiriques des actions pratiques ». Il cite quelques-uns de ces travaux ethnométhodologiques qui explorent l'ensemble du champ sociologique et démontrent que l'ordre social est « localement et interactionnellement produit, naturellement organisé et réflexivement descriptible ». Ces études, dit Garfinkel, ont mis au jour des phénomènes dont on ne soupçonnait même pas l'existence. Elles se caractérisent et se distinguent radicalement des études classiques de sociologie par leur insistance sur la production et la descriptibilité de l'ordre social. Elles seules sont capables de montrer

comment les membres d'une société « produisent et exhibent ensemble, dans leur vie ordinaire, la cohérence, la force, le caractère ordonné, la signification, la raison et les méthodes de l'ordre social ».

Notes

[1] Ce colloque, organisé conjointement par le CNRS et le CNET (PUCES, Greco, n° 100), s'intitulait Analyse de l'action et analyse de la conversation. Il s'est tenu à la Maison des sciences de l'homme, à Paris, du 28 au 30 septembre 1987.

Bibliographie

La plupart des travaux ethnométhodologiques proprement dits sont en anglais. Peu de textes ont été traduits. Toutefois, nous indiquons ici quelques revues françaises qui y ont consacré tout ou partie d'un numéro spécial. Les ouvrages ayant fait l'objet d'une traduction française ont été privilégiés. Quelques ouvrages fondamentaux en anglais sont cependant mentionnés

Ouvrages d'introduction

- Bachmann C. Lindenfel J. et Simonin J. Langage et communications sociales Paris, Hatier, 1981.
- Benson D. et Hughes J. A. The Perspective of Ethnomethodology London, Longman, 1983.
- Blumer H. Symbolic Interactionism : Perspective and Method Englewood Cliffs, NJ, Prentice-Hall, 1969.
- Douglas J. (dir.) Understanding Everyday Life Londres, Routledge & Kegan Paul, 1970.
- Flynn P. The Ethnomethodological Movement. Semiotic Interpretations Berlin-New York, Mouton De Gruyter, 1991.
- Fornel M. de Ogien A. et Quéré L. L'Ethnométhodologie. Une sociologie radicale Paris, La Découverte, 2001.
- Handel W. Ethomethodology. How People Make

- Sense Englewood Cliffs, NJ, Prentice-Hall, 1982.
- Heritage J. Garfinkel and Ethnomethodology Cambridge, Polity Press, 1984.
 - Herpin N. Les Sociologues américains et le siècle Paris, Puf, coll.« Sup », 1973.
 - Hilbert R. The Classical Roots of Ethnomethodology. Durkheim, Weber, and Garfinkel Chapel Hill, University of North Carolina Press, 1992.
 - Mehan H. et Wood H. The Reality of Ethnomethodology New York, John Wiley & Sons, 1975.
 - Turner R. (dir.) Ethnomethodology Harmondsworth, Penguin, 1974.
 - Sharroc W. et Anderson B. The Ethnomethodologists Chichester, Ellis Horwood Ltd., 1986.
 - Widmer J. Langage et action sociale Éditions universitaires de Fribourg (Suisse), 1986.

Revue et dossiers

- – Communications 1973, n° 20
- – Sociologies et Sociétés 1982., XIV, 2
- – « Arguments ethnométhodologiques », Problèmes d'épistémologie en sciences sociales, III, Centre d'étude des mouvements sociaux, EHESS-CNRS, s.d. [1984], 174 p.
- – Sociétés sept. 1985, n° 5 vol. 1.
- – Pratiques de formation (Analyses) « Ethnométhodologies », II-12, oct. 1986., Service

de la Formation permanente, université de Paris-VIII

- – Quel corps ? déc. 1986., 32-33
- – « Lexique et faits sociaux », Lexique 1986, n° 5 Presses universitaires de Lille.
- – Revue française de pédagogie janvier 1988, n° 82
- – Cahiers de recherche ethnométhodologique Laboratoire de recherche ethnométhodologique, université de Paris-VIII.
- – Sociologie du travail 1994, n° 4, Travail et cognition (numéro coordonné par Bernard Conein)

Ouvrages spécialisés

- Chapitres I et II
- Becker H. Outsiders. Études de sociologie de la déviance, préface de J.-M. Chapoulie Paris, A.-M. Métailié, 1985.
- Berger P. et Luckmann T. La Construction sociale de la réalité Paris, Méridiens-Klincksieck, 1986.
- Goffman E. Les Rites d'interaction Paris, Éditions de Minuit, 1974.
- McHugh P. Defining the Situation Indianapolis, Bobbs-Merrill, 1968.
- Mead G. H. L'Esprit, le Soi et la Société Paris, Puf, 1963.
- Parsons T. Éléments pour une sociologie de l'action Paris, Plon, 1955.

- Schutz A. Le Chercheur et le Quotidien Paris, Méridiens-Klincksieck, 1987.
- Chapitres III et IV
- Button G. et Lee J. Talk and Social Organization Clevedon, Multilingual Matter Ltd., 1987.
- Cicourel A. La Sociologie cognitive Paris, Puf, 1979.
- Garfinkel H. Studies in Ethnomethodology Englewood Cliffs, NJ, Prentice-Hall, 1967, (1984, Cambridge, Polity Press,) ; trad. franç. : Recherches ethnométhodologiques Paris, Puf, coll.« Quadrige », 2007.
- Mondala L. et Gajo L. Interactions et acquisitions en contexte Éditions universitaires de Fribourg, 2000.
- Sacks H. Lectures on Conversation 2 vol., Oxford, Basil Blackwell, 1992.
- Chapitre V
- Cicourel A. Method and Measurement in Sociology New York, The Free Press, 1964.
- Décrire ; un impératif ? 2 tomes, Paris, EHESS.
- Chapitre VI
- Castaneda C. L'Herbe du diable et la petite fumée Paris, Plon, 1972.
- Cicourel A. The Social Organization of Juvenile Justice New York, Wiley, 1968.

- Coulon A. Ethnométhodologie et Éducation Paris, Puf, 1993.
- Dulong R. Le Témoin oculaire. Les conditions sociales de l'attestation personnelle Paris, EHESS, 1998.
- Hester S. et Francis D. The Local Educational Order Philadelphie, Benjamins Publishing Company, 2000.
- Katz J. Seductions of Crime. Moral and Sensual Attractions in Doing Evil New York, Basic Books, 1988.
- Latour B. et Woolgar S. Laboratory Life, the Social Construction of Scientific Facts Beverly Hills, Sage, 1979.
- Mehan H. Learning Lessons Cambridge, Mass., Harvard University Press, 1979.
- Sudnow D. Passing on : the Social Organization of Dying Englewood Cliffs, NJ, Prentice-Hall, 1967.

- Chapitre VII

- Castoriadis C. L'Institution imaginaire de la société Paris, Le Seuil, 1975.
- Sartre J.-P. Critique de la raison dialectique Paris, Gallimard, 1960.